Le Braquage

Le Braquage

Prologue

Dans le palais de la Montagne Du *Roi*, la lumière glisse sur les murs d'or poli. Au-delà des grandes ouvertures, les étoiles brillent au-dessus des mondes du *Royaume Des Personnages*.

Père Du Roi se tient auprès du *Roi*. Devant eux flotte *Trésor De Création*, immense et lumineux. Des spirales parcourent sa forme dorée ; quelques paillettes colorées s'en détachent et disparaissent avant d'atteindre le sol. Un parfum de miel se répand doucement dans la salle.

— Ils comptent encore, dit *Trésor De Création*.

Son regard se porte vers une région lointaine de l'espace, où des mines entières travaillent sans repos.

— Ils comptent ce qu'ils possèdent, poursuit-il. Puis ils comptent ce qu'ils pourraient posséder.

— Ils attendent de l'argent ce qu'il ne peut pas leur donner, répond *Père Du Roi*.

Le *Roi* contemple les mondes. Il y voit ceux qui travaillent pour nourrir leur famille, ceux qui partagent,

ceux qui cachent leurs biens. Il connaît aussi la peur de manquer et cette autre faim, qui grandit à mesure qu'on la nourrit : le désir d'avoir toujours davantage.

— Avec de l'argent, un personnage peut acheter du pain et le donner à celui qui a faim, dit-il. Mais s'il aime son argent plus que son prochain, il gardera sa richesse et laissera l'autre souffrir.

Les spirales de *Trésor De Création* ralentissent.

— Et pour en gagner davantage, il peut mentir.

— Ou voler, ajoute *Père Du Roi*. Il peut même finir par regarder une vie comme un obstacle à ses affaires.

Le *Roi* demeure un moment silencieux.

— L'amour de l'argent est une idolâtrie, dit-il enfin. Celui qui lui donne la première place le prend pour maître. Il lui consacre ses pensées, son temps, ses forces. Et lorsque l'argent exige qu'il fasse le mal, il obéit.

— Pourtant, l'argent ne peut ni le pardonner ni le sauver, dit *Trésor De Création*.

— Non, répond le *Roi*. C'est moi qu'il doit adorer. Aucun trésor ne peut prendre ma place.

Père Du Roi regarde son fils. Leur paix reste entière, mais la gravité de leur conversation emplit la salle.

— Certains vont chercher ce qui a disparu, dit-il.

— Ils devront aussi comprendre ce que l'amour de l'argent fait perdre, répond le *Roi*.

Très loin du palais, au milieu de coffres éventrés, un appel de détresse se répète dans l'espace.

Chapitre 1
Les coffres vides

— Le dernier coffre est vide, lui aussi.

La journaliste répète sa phrase. Derrière la vitre de son casque, sa bouche continue de bouger, mais *Tête d'or* n'écoute plus. Sur l'écran, un projecteur balaie l'intérieur d'un coffre spatial. Il éclaire un plancher immense, des cloisons tordues, une porte arrachée. Là où l'or devait être rangé, il n'y a rien.

Il avance la main vers les commandes de son bureau et agrandit l'image.

Ce coffre, il le reconnaît.

Il connaît ses accès, ses alarmes, les vérifications que les gardiens doivent effectuer avant chaque départ. Il a passé des journées entières à contrôler les règles qui protègent les transports des *Mines Cupidiennes*. Certaines ont même été améliorées grâce à lui.

Pourtant, la porte est ouverte.

— Tu as reçu les images ? demande *Paper* en entrant.

Le billet vivant s'arrête près du bureau. Ses deux mains tiennent une tablette, et ses deux jambes, d'habitude si

rapides, restent immobiles. Son visage se crispe lorsqu'il découvre l'ouverture béante.

Ferraille arrive derrière lui. La pièce d'or vivante porte, comme eux, une tenue cupidienne vert sombre, sans motif. Une légère odeur de papier accompagne leurs vêtements, familière à tous ceux qui travaillent ici. Elle se penche vers l'écran, les bras serrés contre elle.

— Combien de coffres ? demande-t-elle.

— Tous ceux du convoi, répond *Paper*. Les équipes de secours ont terminé la première inspection.

Tête d'or revient à la vue générale.

Des coffres-forts gigantesques flottent dans l'espace, entourés de débris. Chacun possède ses propres moteurs et pourrait contenir un quartier entier des installations minières. D'ordinaire, ils avancent en formation, sous la protection de leurs escortes. À présent, plusieurs dérivent de travers. Leurs flancs portent des brèches sombres.

Autour d'eux, les petits vaisseaux des journalistes tournent sans relâche. Des caméras se rapprochent des tôles déchirées, reculent devant les secours, puis reviennent chercher un autre angle.

— Le convoi a quitté les *Mines Cupidiennes* ce matin, explique la journaliste. Il devait rejoindre la zone bancaire

neutre, où plusieurs mondes entreposent leurs réserves. Aucun transfert d'or d'une telle importance n'avait subi une attaque pareille…

Paper coupe le son.

— Ils disent tous la même chose. Personne ne sait comment les attaquants ont fait.

Tête d'or examine les dernières informations disponibles. Départ autorisé. Chargement vérifié. Contrôles effectués. Jusqu'au départ, rien ni personne n'avait signalé le moindre problème.

— Les survivants ont parlé ? demande-t-il.

— Très peu. On les soigne.

— Et les autres ? demande *Ferraille*.

Paper baisse les yeux vers sa tablette. Il lui faut un instant avant de répondre.

— Plus de trois cents morts, d'après le premier bilan.

Le bourdonnement des appareils emplit soudain le bureau.

Tête d'or avait encore, quelques secondes plus tôt, l'esprit occupé par les portes et les serrures. Maintenant, il pense aux gardiens qui étaient derrière. Certains avaient suivi les procédures qu'il avait lui-même vérifiées. Ils

avaient dû croire, jusqu'au dernier moment, qu'elles les protégeraient.

Ferraille s'approche de la liste affichée sur la tablette de *Paper*.

— Elle est complète ?

— Non.

— Alors ne faisons pas circuler de noms avant que les familles soient prévenues.

Paper acquiesce et ferme la liste.

À travers la grande vitre du bureau, *Les Mines Cupidiennes* s'étendent en masses irrégulières. Ce monde n'a pas la forme ronde et lisse que montrent certaines cartes de planètes. C'est un amas de roches noires, de galeries et de montagnes suspendues dans l'espace. Des ascenseurs circulent entre les niveaux. Des rails lumineux rejoignent les quais où attendent les chargements.

Tout paraît continuer comme avant. Les machines travaillent, les chariots avancent. Mais, derrière les vitres des bureaux voisins, les employés se rassemblent autour des écrans.

Un voyant s'allume sur la console de *Tête d'or*.

Le message ne vient pas du centre de transport. Il porte la marque du palais.

Le roi *Cupide* le réclame immédiatement.

Paper lit par-dessus son épaule.

— Tu veux qu'on t'accompagne ?

— Attendez-moi ici. Rassemblez ce qui a été confirmé. Seulement ce qui a été confirmé.

— Ça nous fera moins de lecture que les nouvelles intergalactiques du jour, répond *Paper*.

Son ton reste sec. Personne ne sourit.

Ferraille retient un instant *Tête d'or* par la manche.

— Tu n'étais pas dans ce convoi.

— Je sais.

— Alors commence par chercher ce qui s'est passé. Ne décide pas déjà que tu aurais dû l'empêcher.

Il la regarde. Elle lui lâche la manche et recule pour le laisser sortir.

Dans le couloir, la lumière donne à son corps un éclat de lingot. Les reliefs arrondis d'un cerveau s'y mêlent à des surfaces plus régulières, dorées elles aussi. Pourtant, *Tête d'or* n'est pas fait d'or. Sa matière inconnue est souple comme de la chair ; elle plie lorsqu'il marche et lorsqu'il ferme la main.

Il est le seul être de son genre.

Trente ans plus tôt, le roi *Cupide* avait autorisé un mariage exceptionnel : celui d'un Cerveausois avec une lingote des *Mines Cupidiennes*. Il avait présenté cette union comme une preuve de l'ouverture de son monde aux autres peuples.

Puis *Tête d'or* était né.

Pendant trois ou quatre mois, on avait parlé de lui sur quantité de planètes. Les journalistes avaient voulu voir l'enfant, interroger ses parents, filmer sa peau dorée. Des investisseurs s'étaient intéressés aux mines, et le prix de l'or avait grimpé. Même les conversations au sujet d'un nouveau-né avaient fini par ramener les Cupidiens à leurs affaires.

Ensuite, les caméras étaient parties.

Il avait grandi dans une famille unie, entre un père qui aimait réfléchir et une mère qui savait très bien quand les réflexions avaient assez duré. Dans les mines, presque tout le monde avait oublié l'enfant extraordinaire.

Le roi *Cupide*, lui, l'avait embauché.

Tête d'or se rappelle encore la fierté qu'il avait éprouvée en entrant pour la première fois au centre de transport des fonds. On lui confiait une tâche importante. Il devait observer le travail des équipes, vérifier l'application des

consignes et repérer ce qui pouvait rendre les transferts plus sûrs.

Il avait pris cette responsabilité au sérieux. Il la prend toujours au sérieux.

Il m'a donné ma place ici. Je dois l'aider.

Devant l'entrée du palais, des employés se croisent avec des dossiers. Les portes s'ouvrent sur des salles d'or poli. D'ordinaire, *Tête d'or* remarque les reflets du métal sur les murs ; aujourd'hui, il suit le garde qui le conduit jusqu'au souverain.

Cupide se tient près d'un grand écran.

Son corps est un billet vert de cent dollars. Ses deux jambes en tortillon se replient légèrement sous lui. Il n'a pas de bras. Dans ses yeux, les signes de dollar semblent fixes, et sa bouche est crispée.

— Approche, *Tête d'or*.

Le jeune employé s'arrête à quelques pas.

Sur l'écran du palais passent les mêmes images que dans son bureau. Un coffre vide. Un autre. Un vaisseau de secours qui emporte des blessés.

— Vous avez des nouvelles supplémentaires ? demande-t-il.

— On m'en apporte sans arrêt, répond *Cupide*. Aucune ne me rend ce qui a été pris.

Il se tourne vers lui. Le bord de son billet tremble.

— Tout cet or… Ils ont emporté tout cet or. Je suis ruiné. Et les autres mondes le voient. Ils regardent mes coffres ouverts, ils entendent dire que mes transports ne sont plus sûrs… Qui nous confiera encore ses richesses ?

Tête d'or comprend. Aux *Mines Cupidiennes*, on ne vend pas seulement du métal. On promet aussi de le garder et de le transporter sans le perdre. Le braquage vient de détruire cette confiance.

— Il faut retrouver les attaquants, dit-il.

— C'est pour cela que tu es ici.

Cupide s'avance sur ses jambes recourbées.

— Tu connais les procédures. Tu sais lire ce que les autres ne comprennent même pas. Je te nomme responsable de l'enquête.

Tête d'or reste un instant sans répondre.

— Moi ?

— Je veux savoir qui a fait cela. Je veux savoir comment. Et je veux récupérer mon or.

Le titre semble trop grand pour le bureau qu'il vient de quitter. Jusqu'ici, il contrôlait des règles écrites ; on lui

demande maintenant de retrouver des criminels qui viennent de tuer des centaines de personnages.

Cupide attend sa réponse.

— J'aurai besoin de voir les coffres et de parler aux survivants, dit *Tête d'or*. D'accéder aux informations du transport, aussi.

— Tu auras les autorisations.

— Et je souhaite emmener *Paper* et *Ferraille*.

— Pourquoi eux ?

— Ils connaissent mon travail. Ils savent m'aider.

Le souverain désigne l'écran du regard.

— Alors allez-y. Ceux qui ont fait cela s'éloignent pendant que nous parlons.

Tête d'or incline la tête.

— Merci de votre confiance.

Lorsqu'il ressort, les images des coffres le suivent encore sur les écrans du couloir. Il a désormais le droit de s'en approcher. Cette pensée l'effraie presque autant qu'elle le soulage.

Au centre de transport, ses deux amis ont préparé les documents et les relevés disponibles. *Paper* les a classés pour qu'ils puissent être consultés pendant le voyage. *Ferraille* a demandé où les rescapés avaient été regroupés.

— Tu vas enquêter ? demande *Paper* en découvrant l'autorisation.

— Nous allons enquêter, si vous êtes d'accord.

— Je viens, répond aussitôt *Ferraille*.

Paper glisse sa tablette dans son étui.

— Moi aussi. Il faut bien quelqu'un pour noter tes idées avant… les suivantes.

Cette fois, *Tête d'or* esquisse un sourire. Il n'a pas d'autres amis qu'eux. Au travail, beaucoup apprécient ses réponses ; *Paper* et *Ferraille*, eux, savent aussi rester lorsqu'il n'en a pas.

Ils rejoignent un vaisseau mis à leur disposition. Dans le petit habitacle, *Paper* prend place aux commandes tandis que *Ferraille* vérifie le matériel. *Tête d'or* s'installe devant l'écran de navigation.

Avant le départ, il entend ses deux amis parler doucement derrière lui.

— *Roi*, aide-nous à trouver la vérité, dit *Ferraille*. Et prends soin de ceux qui ont survécu.

Paper ajoute quelques mots à sa prière, puis rejoint son siège.

Les moteurs se mettent en marche. Les quais noirs reculent derrière la vitre. Bientôt, les galeries éclairées ne sont plus que de minces traits dans la roche des mines.

Pendant le trajet, *Tête d'or* examine les documents. Il passe d'un schéma à l'autre, revient sur une heure de départ, ouvre une liste de contrôles. Ses pensées avancent si vite qu'il doit parfois s'arrêter pour expliquer ce qu'il cherche à ses amis.

— Les coffres ne voyagent jamais sans protection, dit-il. Il y a les escortes, les alarmes, les portes blindées... Mais avant de s'attaquer à tout cela, il faut trouver le convoi.

— Dans un espace assez grand pour le cacher, complète *Paper*.

— Oui. Son trajet est secret. Les heures aussi. Et les équipes ne reçoivent que les consignes dont elles ont besoin, au moment où elles doivent les appliquer.

Ferraille relève les yeux.

— Quelqu'un peut suivre un départ.

— C'est possible.

— Ou entendre une conversation qu'il ne devrait pas entendre.

Tête d'or ouvre une page de notes.

— Nous allons garder ces deux idées.

Il les inscrit. *Ferraille* ne connaît pas tous ses calculs, mais elle a raison de l'empêcher d'écarter trop vite une explication simple.

À l'approche du convoi, *Paper* ralentit. Les messages des secours se succèdent sur la radio. Un passage leur est indiqué entre les vaisseaux déjà présents.

Puis les coffres apparaissent.

Tête d'or se redresse dans son siège. Les écrans n'en montraient qu'une partie à la fois. Devant eux, les énormes masses métalliques se prolongent si loin qu'il faut tourner la tête pour suivre toute la formation. Des moteurs de secours maintiennent encore plusieurs coffres en position. Ailleurs, un morceau de porte pivote lentement, aussi vaste qu'une façade.

Paper contourne un débris.

— Celui de gauche ?

— Oui. Les secours ont autorisé l'accès par sa plateforme supérieure.

Le vaisseau se pose sur le dos du coffre. Les attaches se verrouillent sous sa coque, avec un bruit lourd qui traverse le plancher.

Les trois amis enfilent leurs combinaisons spatiales vert sombre. Ils vérifient leurs réserves d'air, ferment leurs casques et relient leurs radios. Lorsque le sas extérieur s'ouvre, des journalistes les attendent déjà sur la plateforme.

— Vous êtes chargé de l'enquête ?

— Le roi *Cupide* confirme-t-il la perte de tout le chargement ?

— *Les Mines Cupidiennes* peuvent-elles encore garantir la sécurité des autres convois ?

Les questions se mêlent dans les écouteurs. Des objectifs se tournent vers *Tête d'or*. L'un des journalistes se penche pour mieux distinguer son visage derrière la visière.

— Attendez... Vous êtes l'enfant du mariage entre les deux peuples ?

Tête d'or s'immobilise. Il n'avait pas entendu cette question depuis longtemps.

— Il est ici pour examiner le convoi, intervient *Paper*. Laissez-nous passer.

— Une déclaration, simplement !

Ferraille se place près de son ami.

— Nous venons d'arriver. Une déclaration sur quoi ?

Elle ne hausse pas la voix. Le journaliste recule d'un pas, et les trois amis gagnent l'accès que les équipes de secours leur ont indiqué.

À l'intérieur du coffre, leurs lampes dessinent des cercles pâles sur les parois. La gravité fonctionne encore dans cette partie du bâtiment, mais l'air s'est échappé par les brèches. Leurs pas restent silencieux hors des combinaisons.

Tête d'or s'arrête devant la première porte forcée.

De près, les dégâts sont plus difficiles à regarder. Le métal a cédé sur une épaisseur qui lui arrive presque à la taille. Des fragments sont plantés dans la cloison opposée. Il se penche, sans rien toucher, et demande à *Paper* de photographier les deux côtés de l'ouverture.

— Tu sais de quoi ce blindage est fait ? demande le billet.

— Non. Sa fabrication est gardée secrète. Mon travail concerne les règles du transport, pas la composition des parois.

Il suit des yeux la déchirure, puis observe les portes situées plus loin.

Les attaquants ont ouvert le passage jusqu'aux réserves.

Tête d'or avance lentement. Il compare le plan sur sa tablette avec les accès détruits. Derrière lui, *Paper* note ses remarques. *Ferraille* surveille le sol et les embranchements ; à deux reprises, elle lui signale un débris qu'il n'a pas vu tant il regarde les murs.

Ils inspectent un autre compartiment, puis un autre coffre. Les mêmes questions s'accumulent. Comment une force pareille a-t-elle pu atteindre les portes ? Comment les attaquants ont-ils neutralisé les protections ? Comment ont-ils emporté une telle quantité d'or ?

Paper se penche sur les images qu'il vient de prendre.

— Regarde. Ces deux couloirs sont presque intacts. Pourtant, leurs portes ressemblent aux autres.

Tête d'or compare les photographies avec le plan.

— Ils menaient aux installations d'entretien. Aucun or n'y était stocké.

— Alors ils n'ont pas ouvert tout ce qu'ils trouvaient, dit *Paper*.

Tête d'or reprend l'ensemble des relevés. Les ouvertures suivent les accès utiles. Le désordre des débris cachait une méthode.

— Ils savaient où aller, murmure-t-il.

— Ou ils ont trouvé les indications sur place, dit *Ferraille*.

— Peut-être. Il faut savoir combien de temps ils ont eu.

Il se tourne vers ses amis.

— Allons voir les survivants.

Ils rejoignent un compartiment dont les secours ont rétabli l'air. Une fois le sas refermé, ils retirent leurs casques. Des rescapés sont assis contre les murs ou allongés sur des couchettes. Quelques-uns tremblent encore, malgré les couvertures posées sur leurs vêtements.

Un gardien lève brusquement la tête quand ils entrent.

— C'est fini ?

Tête d'or s'arrête devant lui.

— Nous sommes venus comprendre ce qui s'est passé. Vous n'êtes pas obligé de répondre tout de suite.

Le gardien regarde l'entrée, puis les trois amis.

— Ça a été trop vite.

Il frotte ses mains l'une contre l'autre.

— J'étais à mon poste. Après, il y a eu ce bruit... Je n'avais jamais entendu quelque chose d'aussi fort. Tout a tremblé.

— Comme une explosion ? demande *Tête d'or*.

— Comme un coup de feu. Mais énorme. Ça venait de partout… Enfin, je ne sais plus.

Il baisse les yeux.

— Quand j'ai pu me relever, la porte était ouverte. Je les ai appelés. Mes collègues. Ils ne répondaient pas.

Tête d'or garde le silence. Le gardien cherche encore ses mots, puis secoue la tête.

Ferraille rapproche une bouteille d'eau de sa main.

— On peut s'arrêter là, dit-elle.

Ils parlent à deux autres rescapés, brièvement, avec l'accord des secours. Les souvenirs sont incomplets. Une secousse, le bruit assourdissant, la peur. Aucun ne peut leur expliquer comment les assaillants ont franchi toutes les protections.

En quittant le compartiment, *Paper* montre ses notes à *Tête d'or*.

— Ils n'ont pas eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait.

— Et pourtant, il a fallu trouver le convoi, atteindre les réserves et emporter l'or…

Tête d'or regarde le plan une nouvelle fois.

Une arme peut briser une porte. Elle ne peut pas deviner tout le reste.

— Il leur fallait beaucoup d'informations, dit-il. Beaucoup trop pour avancer à l'aveugle.

Ferraille s'apprête à répondre lorsqu'une voix les appelle depuis le fond du couloir.

— Vous pouvez venir ? Sans les autres.

Une jeune gardienne se tient près d'une cloison. C'est une lingote d'argent vivante, avec un visage, deux bras et deux jambes. Sa tenue cupidienne a été froissée sous une couverture. Elle regarde les journalistes qui viennent d'apparaître à l'autre bout du passage.

Paper les rejoint pour les retenir. *Ferraille* accompagne *Tête d'or* jusqu'à la gardienne. Quelques instants plus tard, le billet les retrouve dans une petite pièce à l'écart, dont il referme la porte.

— Je l'ai déjà raconté, dit la gardienne. On m'a répondu que j'avais eu peur. Ou que mes yeux avaient été éblouis par le tir.

Elle serre la couverture entre ses doigts.

— Mais je sais dans quel ordre c'est arrivé.

Tête d'or pose sa tablette, l'écran tourné vers lui. Rien ne les filme.

— Racontez-nous depuis le début.

— Je surveillais l'extérieur. Juste avant l'attaque, j'ai vu...

Elle hésite. *Ferraille* lui laisse le temps de chercher.

— Un reflet, reprend-elle. Je ne trouve pas de meilleur mot. Tout est devenu blanc pendant une seconde. Puis j'ai revu les coffres, les étoiles. Comme avant.

Paper cesse de prendre des notes.

— Un projecteur ? demande-t-il.

— Non. Un projecteur éclaire quelque chose. Là, il n'y avait plus rien d'autre que ce blanc.

Tête d'or sent un souvenir remuer, très loin dans son enfance. La voix de son père, une histoire qu'il croyait avoir oubliée... Il essaie de la retrouver, mais la gardienne reprend :

— Le bruit est arrivé ensuite. Vous comprenez ? Ce reflet, je l'ai vu avant le coup de feu.

Il relève lentement les yeux vers elle.

— Et personne ne vous a crue ?

Elle secoue la tête.

La vieille histoire de son père lui revient par fragments. *Tête d'or* n'en retient encore qu'une idée, si étrange qu'il n'ose pas la dire à ses amis.

Et si les voleurs n'étaient plus dans notre univers ?

Chapitre 2
La légende de l'éclat

Tête d'or reprend sa tablette, mais il n'écrit pas la question qui vient de lui traverser l'esprit. Devant lui, la gardienne attend toujours. Sa couverture glisse d'une épaule ; elle la remonte aussitôt.

— Est-ce que vous avez remarqué autre chose pendant ce reflet ? demande-t-il.

— Non. C'était trop court.

Paper note ses mots. *Tête d'or* voudrait poser dix questions de plus, mais aucune ne ferait revenir les détails qu'elle n'a pas vus.

— Merci, dit-il. Nous allons vérifier ce que vous nous avez raconté.

— Vous n'allez pas simplement écrire que j'ai été éblouie ?

— Je vais écrire ce que vous avez dit.

La jeune lingote desserre les doigts. *Ferraille* reste près d'elle le temps de s'assurer qu'elle peut regagner le compartiment des secours. Dans le couloir, *Paper* attend que la porte se referme avant de se tourner vers son ami.

— Tu as pensé à quelque chose.

— Oui.

— Quelque chose qui explique le reflet ?

Tête d'or regarde les journalistes, plus loin dans le passage. L'un d'eux parle devant une caméra en montrant les cloisons éventrées.

— Je vous raconterai dans le vaisseau.

Ils remettent leurs casques et rejoignent la plateforme. Cette fois, *Paper* se contente de demander un passage libre. Il ouvre la marche, tandis que *Ferraille* empêche un objectif de venir se coller à la visière de *Tête d'or*.

Le sas du vaisseau se ferme enfin derrière eux. Le bruit des voix disparaît lorsqu'ils quittent le canal radio des journalistes.

Paper retire son casque.

— Alors ?

Tête d'or pose le sien sur un support et s'assied.

— Quand j'étais enfant, mon père m'a raconté une vieille légende de son monde. Il y était question d'une lumière blanche. D'un éclat qui permettrait de passer dans un autre univers.

Ferraille garde une main sur la fermeture de sa combinaison.

— Un autre univers ?

— C'est ce dont je me souviens. Mais je ne connais plus les détails.

— Tu penses que les voleurs sont partis là-bas ? demande *Paper*.

Entendre sa propre idée dans la bouche de son ami la rend plus étrange encore.

— Je pense qu'il faut retrouver cette histoire avant de décider qu'elle ne peut rien nous apprendre.

Ferraille vient s'asseoir en face de lui.

— Un reflet blanc peut aussi ressembler à un autre reflet blanc. Ça ne veut pas dire qu'ils ont la même cause.

— Je sais.

— Et une légende peut raconter quelque chose qui n'existe pas.

Il acquiesce. Elle ne cherche pas à le décourager. Elle lui demande de savoir pourquoi il avance.

Tête d'or rouvre le plan des coffres.

— Je n'arrive pas à réunir les faits. On a des portes qui devaient résister aux attaques, des règles de sécurité très précises et des réserves qui ont été vidées. Ceux qui ont fait cela savaient où aller. Les survivants parlent d'un bruit immense, et cette gardienne a vu quelque chose que

personne n'explique. La légende est une piste. Pour l'instant, rien de plus.

— Où peut-on la trouver ? demande *Paper*.

— Dans les bibliothèques du monde de mon père. Chez le roi *Cerveau*.

Le billet se tourne vers les commandes.

— Alors je cherche la route. Toi, essaie de te rappeler.

Le vaisseau quitte sa plateforme. Sous la vitre, les coffres s'éloignent avec leurs portes ouvertes et leurs lumières de secours. *Tête d'or* les regarde jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que des points sur l'écran de navigation.

Il revoit son père penché près de lui, des années auparavant. Il retrouve sa voix, la patience avec laquelle il reprenait une explication lorsqu'il ne la comprenait pas. Sa mère les écoutait souvent. Elle disait parfois qu'à force de répondre à une question par trois autres, ils finiraient par oublier la première.

Tous deux croient au *Roi*. Dans les mines, on s'est moqué d'eux pour cela. Leur foi n'a pourtant jamais dépendu de l'approbation des autres Cupidiens. Son père emploie son intelligence à servir le *Roi*, et sa mère n'a pas besoin de longs discours pour dire en qui elle place sa confiance.

Mais ce souvenir-là ne l'aide pas à retrouver la légende. *Tête d'or* se rappelle seulement qu'il avait voulu savoir où se cachait cet autre univers. Son père avait répondu que la question n'était peut-être pas de savoir où.

Il voudrait entendre la suite.

À sa place, la voix de *Paper* annonce leur arrivée.

Devant le vaisseau apparaît une immense masse rose, parcourue de plis. Des sillons profonds se rejoignent, s'écartent et disparaissent derrière ses courbes. Le monde de *Cerveau* ressemble à une cervelle gigantesque suspendue dans l'espace. De petites lumières circulent autour de lui et s'alignent à l'approche des visiteurs.

Ferraille se penche vers la vitre.

— Je comprends mieux d'où te vient l'habitude de réfléchir à tout.

Tête d'or aperçoit son sourire dans le reflet. Il lui répond par un sourire bref, reconnaissant.

Les contrôleurs leur demandent leur identité et la raison de leur visite. *Paper* transmet les documents de mission. *Tête d'or* précise qu'ils cherchent à consulter les archives pour éclaircir un détail du braquage. Après les vérifications, une trajectoire d'approche apparaît sur leur écran.

— Accès autorisé. Soyez les bienvenus.

Ils se posent sur une plateforme lisse, au bord d'un large sillon. Un Cerveausois les reçoit et leur indique le chemin de la bibliothèque de recherche, dans le cervelet de mémoire.

À pied, ils découvrent des passages entre les plis vivants de la planète. Des arcs lumineux transportent des informations d'un bâtiment à l'autre. Près d'eux, deux habitants discutent devant un schéma suspendu. L'un possède un cerveau rose qui déborde largement de son visage ; l'autre écoute, puis corrige un tracé d'un mouvement du doigt.

Personne ne se précipite sur *Tête d'or* pour le photographier. Quelques regards s'arrêtent sur sa matière dorée, puis les conversations reprennent.

— Ça te fait du bien ? demande doucement *Ferraille*.

— Quoi ?

— Qu'on nous laisse marcher.

Il n'avait pas remarqué à quel point ses épaules s'étaient détendues.

La bibliothèque occupe un vaste espace qui s'élève sur sept étages. Des rangées de livres suivent les courbes des parois. Entre les rayonnages, des écrans s'ouvrent et se

referment ; des lecteurs comparent des textes, prennent des notes ou consultent les collections conservées plus haut.

Un bibliothécaire s'avance vers eux.

— Quel est votre sujet de recherche ?

Tête d'or décrit le récit de son enfance, en veillant à ne pas lui ajouter les détails qu'il espère y trouver.

— Une lumière blanche, un passage et un autre univers, résume le Cerveausois. Vous connaissez le titre ?

— Non.

— Un nom d'auteur ?

— Non plus.

Paper retire sa tablette de son étui.

— Nous avons trois mots et un souvenir d'enfance. Est-ce suffisant pour commencer ?

— Pour commencer, oui. Pour terminer, nous verrons.

Le bibliothécaire les conduit à une table. Il leur montre comment consulter le catalogue et demander les ouvrages. Puis il reste près d'eux le temps que les premières réponses apparaissent.

Le mot « reflet » ouvre une longue liste de travaux sur la lumière. « Passage » les mène vers des études de navigation. En ajoutant « univers », *Tête d'or* obtient des

textes dont plusieurs semblent prometteurs, jusqu'à ce qu'il en lise les premières pages.

Paper examine les résumés et écarte rapidement ceux qui parlent de simples voyages entre les étoiles. *Ferraille* garde ouverts les récits anciens. Elle ne lit pas aussi vite que ses amis, mais elle vérifie ce que chacun décrit réellement.

— Dans celui-ci, le héros s'endort et rêve d'un pays inconnu, dit-elle. Est-ce que ton père parlait d'un rêve ?

— Non. J'en suis certain.

Tête d'or ferme une fenêtre. Il en ouvre une autre, lit, revient en arrière. La gardienne n'a vu qu'une seconde de lumière. Ils pourraient passer des jours à lire des histoires qui lui ressemblent de loin.

Il retire ses mains des commandes et ferme les yeux.

Qu'est-ce qui m'avait surpris quand mon père racontait cela ?

Le blanc. Le passage. Mais aussi quelque chose au sujet des distances... Il avait demandé comment un personnage pouvait se rendre aussi loin. Son père avait répondu que, là-bas, tout serait plus proche.

Il rouvre les yeux.

— Cherchons l'idée de rapprochement. Des mondes qui se retrouvent au même endroit.

Le bibliothécaire, revenu près de leur table, saisit quelques termes supplémentaires. Une nouvelle liste remplace la première.

Paper la parcourt.

— Attends. Reviens au troisième.

Le texte appartient à un recueil de légendes cerveausoises. Son titre est court : « L'éclat ».

Tête d'or lit les premières lignes. Un personnage y voit une lumière si vive que tout disparaît autour de lui. Lorsque cette lumière s'efface, il découvre un monde qu'il ne reconnaît pas.

Plus bas, une phrase retient son regard. Ce voyageur n'a pas été conduit auprès d'autres personnages. Ceux qu'il retrouve sont les mêmes, sous d'autres apparences.

— C'est celle-là, dit-il.

Ferraille rapproche sa chaise.

— Tu en es sûr ?

Il relit le passage. La voix de son père accompagne presque les mots.

— Oui.

Le bibliothécaire leur apporte le recueil et leur indique les commentaires qui lui sont associés. Certains cherchent à comprendre le récit. D'autres contestent la possibilité d'un tel passage. Aucun ne transforme la légende en fait établi.

Tête d'or ouvre le recueil devant ses amis et ramène la lampe au-dessus des pages.

Le récit parle d'un univers de proximité. *Tête d'or* relit ces mots, puis cherche ce qu'ils désignent dans les pages suivantes.

— Ici, nos peuples vivent sur des mondes séparés, explique-t-il. Les Mines Cupidiennes sont loin de cette bibliothèque. D'autres planètes sont encore plus éloignées. La légende décrit un univers où tous ces mondes seraient regroupés.

— Collés les uns aux autres ? demande *Ferraille*.

— Pas sous leur forme actuelle. Les lieux seraient différents. Plus proches. Des populations séparées par l'espace pourraient se retrouver sur un même territoire immense.

Paper fait glisser sa tablette sur la table pour leur laisser davantage de place.

— Et les habitants ?

Tête d'or lui montre un passage du livre.

— Ils changeraient d'apparence, eux aussi. Mais ce seraient les mêmes personnes.

Le billet baisse les yeux vers ses mains.

— Donc, là-bas, je ne serais peut-être pas un billet ?

— Peut-être pas.

— Ça t'éviterait de craindre les plis, glisse *Ferraille*.

— Je ne crains pas les plis. Je préfère simplement les vêtements bien coupés.

Il lisse machinalement sa manche, ce qui fait sourire la pièce. *Tête d'or* les regarde un instant. Puis il revient au livre, où une explication l'oblige à ralentir sa lecture.

— Attention, reprend-il. Le récit ne parle pas de copies qui vivraient chacune de leur côté. Il décrit deux façons de vivre une même histoire.

Ferraille fronce les sourcils.

— Là, tu vas devoir nous donner un exemple.

Il rapproche le recueil pour qu'ils puissent suivre.

— Celui-ci. Un personnage déplace un verre dans l'un des univers. Dans l'autre, une réserve d'eau change de place. La taille de l'objet est différente, le lieu aussi, mais les deux événements se correspondent.

Paper relit les lignes indiquées.

— Comme quand on raconte la même chose dans deux langues ? Les mots changent, mais on parle toujours de la même chose.

— Oui. Cette comparaison aide à comprendre.

— Et quel mot correspond à quel autre ? demande *Ferraille*. Comment sait-on ce que devient le verre ?

Tête d'or parcourt le commentaire suivant.

— Le texte ne donne pas de règle valable pour tous les objets. Ce serait trop simple de dire que chaque verre représente toujours une réserve d'eau. Il faut regarder ce qui se passe autour, le rôle des personnes, ce qu'elles font.

Il leur montre un autre exemple. Quelqu'un chante dans une rue devant dix auditeurs. Dans l'autre univers, cet événement correspond à un petit concert, dans une salle où dix personnes écoutent.

Ferraille se penche sur le livre.

— Donc, je pourrais reconnaître une situation sans reconnaître les lieux.

— C'est ce que raconte la légende.

Paper tourne lentement la tête vers le plan du convoi, resté sur sa tablette.

— Et un transport d'or ?

Tête d'or suit son regard. Des coffres immenses, des escortes spatiales, une destination située au-delà des étoiles… À quoi tout cela pourrait-il ressembler dans un univers où les distances se resserrent ?

— Il pourrait prendre une autre forme, répond-il.

— Avec d'autres portes ? D'autres protections ?

— Peut-être.

Ferraille garde une main posée près du recueil.

— Si je comprends bien, on pourrait s'attaquer à ce transport sous une forme différente… et retrouver ici les coffres vidés ?

Les trois amis restent silencieux.

L'idée n'a encore aucune preuve. Pourtant, elle vient de donner un sens possible à une partie de ce qu'ils ont vu.

Tête d'or reprend la lecture. Un peu plus loin, le récit associe l'apparition de l'éclat à une onde sonore d'une puissance extraordinaire. Il suit les lignes avec le doigt.

— D'après cette légende, un son assez puissant provoquerait l'éclat. La lumière permettrait alors le passage.

— Le bruit entendu par les gardiens, dit *Paper*.

Il s'interrompt aussitôt et reprend les notes de leur entretien.

— Attends. Non. Il y a quelque chose qui ne va pas.

Il tourne l'écran vers ses amis.

— La gardienne a vu le blanc avant d'entendre le coup de feu. Elle l'a répété.

Tête d'or relit la phrase du livre, puis les paroles rapportées sur la tablette. Il avait retrouvé la lumière ; il venait presque d'oublier l'ordre dans lequel elle était apparue.

— Tu as raison.

— Est-ce que ça veut dire que nous cherchons au mauvais endroit ? demande *Ferraille*.

— Je ne sais pas. Il peut manquer quelque chose à son récit. Il peut aussi manquer quelque chose à celui que nous lisons.

Il pense aux distances, au temps qu'un choc met à traverser une coque. Ils ignorent encore d'où venait le bruit. Impossible de savoir si cela suffit à expliquer l'ordre décrit par la gardienne.

— Mais on ne va pas changer ce qu'elle a dit pour que ça corresponde au livre.

— Non.

Tête d'or écrit la différence au milieu de ses notes. Il l'entoure, puis laisse un espace à côté. Pour l'instant, il n'a rien à y mettre.

Paper passe au commentaire suivant. Des schémas accompagnent le récit. Plusieurs auteurs ont essayé de décrire la lumière de l'éclat, de préciser comment on pourrait la reconnaître ou la mesurer. *Tête d'or* en conserve des copies avec les explications. Il ne veut pas dépendre, une nouvelle fois, d'un souvenir incomplet.

Les heures passent. Ils consultent les textes liés au premier, comparent les descriptions et reviennent aux mêmes questions. La lumière, le changement d'apparence et les correspondances entre les événements réapparaissent. En revanche, ils ne trouvent rien qui permette d'affirmer qu'un passage s'est ouvert près du convoi.

Ferraille finit par repousser légèrement son siège.

— Il faut qu'on s'arrête un moment.

Tête d'or garde les yeux sur une page.

— J'ai presque terminé celle-ci.

— Tu as déjà dit ça pour la précédente.

Paper regarde la pile de notes.

— Et pour celle d'avant.

Elle sort de son sac de quoi partager un repas simple. *Tête d'or* veut déplacer les documents pour faire de la place, mais elle referme doucement le recueil devant lui.

— Nous reprendrons après.

Il accepte enfin de se reculer. La fatigue lui pèse sur les épaules dès qu'il cesse de travailler.

— Est-ce qu'on perd du temps ? demande *Tête d'or*.

Paper comprend qu'il ne parle pas du repas.

— Nous avons retrouvé une histoire qui correspond à une partie du témoignage. Ce n'est pas rien.

— Mais ce n'est pas une preuve, rappelle *Ferraille*.

— Je sais, dit le billet. C'est pour ça que nous sommes encore ici.

Il pousse une portion du repas vers leur ami. *Tête d'or* la prend. Tous deux sont fatigués eux aussi, et pourtant aucun ne lui a proposé de le laisser chercher seul.

Après cette pause, il rassemble les documents du transport. Pour examiner la légende honnêtement, il doit aussi vérifier les autres explications.

Il reconstitue ce qu'un groupe de braqueurs aurait dû réussir dans leur univers. Trouver le vrai convoi. L'approcher malgré les escortes. Neutraliser les protections. Atteindre les réserves. Emporter l'or.

À chaque étape, il ajoute les informations nécessaires. Les itinéraires, les horaires, les consignes données aux équipes, les règles qui changent selon les circonstances. Une partie de ces précautions vient de son propre travail. Il sait pourquoi elles existent et ce qu'elles doivent empêcher.

Paper lui transmet les renseignements manquants. *Ferraille* reprend les hypothèses une à une.

— Supposons qu'ils aient suivi le convoi sans être repérés.

Tête d'or modifie son schéma.

— Cela leur permettrait de le trouver. Mais il leur resterait les escortes et les coffres.

— Supposons maintenant qu'ils aient reçu des renseignements.

Il ajoute cette possibilité. Ses calculs changent. Il examine les combinaisons, élimine celles qui se contredisent et garde les autres assez longtemps pour les tester jusqu'au bout.

Paper suit ses doigts sur l'écran.

— Tu as déjà vérifié tout ce groupe ?

— Oui. Regarde les horaires. Cette information ne pouvait pas être connue à ce moment-là par cette équipe. Il faudrait une autre source.

Ferraille s'approche pour mieux voir. Il lui explique le problème, étape par étape. Elle comprend, puis lui demande de reprendre en supposant que les attaquants disposaient d'informations plus complètes.

Cette fois encore, il va jusqu'au bout.

Il s'efforce de penser comme quelqu'un qui veut voler l'or. Chaque fois qu'une précaution le gêne, il cherche un moyen de la contourner. Lorsqu'il en trouve un, il ne le refuse pas sous prétexte que cette précaution est la sienne.

Mais aucun des scénarios qu'il construit ne suffit à expliquer l'ensemble des dégâts et la réussite du vol.

— Il leur fallait trop de renseignements et une force que je n'arrive pas à expliquer, dit-il enfin. Aucune attaque traditionnelle ne correspond à ce que nous avons vu.

— Une arme inconnue pourrait faire des dégâts inconnus, remarque *Paper*.

— Oui. Il faut garder cette possibilité. Mais elle n'explique pas, à elle seule, comment tout le reste a été réussi.

Tête d'or revient aux copies du recueil. Jusqu'ici, il cherchait comment les voleurs avaient vaincu les protections. Il commence à envisager qu'ils aient trouvé un moyen de les affronter sous une autre forme.

Des règles faites pour protéger des coffres spatiaux... Que deviennent-elles dans un monde où ces coffres sont différents ?

Il regarde ses amis.

— Nous devons retourner au convoi.

— Pour chercher un passage ? demande *Paper*.

— Pour chercher une trace qui nous permette de vérifier cette histoire.

Ferraille referme son étui.

— Une trace que nous pourrions montrer à quelqu'un qui n'a jamais lu la légende.

— Exactement.

Ils remercient le bibliothécaire et rendent les ouvrages. *Tête d'or* vérifie que leurs copies sont complètes avant de quitter la table. Le titre du recueil disparaît derrière la main du Cerveausois qui le reprend.

Au-dehors, les arcs lumineux éclairent les plis de la planète. Sur le chemin de la plateforme, *Paper* reparle de l'ordre des événements : le blanc d'abord, le bruit ensuite.

Tête d'or l'écoute sans tenter de combler le vide qui subsiste dans leur explication.

Pendant le voyage de retour, il prépare une carte de l'espace autour des coffres. Ils ont regardé les portes, les couloirs et les réserves. Il veut maintenant examiner ce qui s'est dispersé à l'extérieur.

À leur arrivée, les vaisseaux des journalistes tournent toujours parmi les secours. De loin, les coffres paraissent immobiles. Les petits débris, eux, se sont éloignés.

Paper dirige le vaisseau vers la plateforme où ils s'étaient posés.

— Pas tout de suite, dit *Tête d'or*. Restons dehors.

Les capteurs font apparaître des centaines de points sur l'écran. Certains avancent lentement, d'autres croisent leurs trajectoires. Des fragments ont été repoussés par le passage des vaisseaux. Sur la carte, leurs déplacements forment un schéma difficile à suivre.

Tête d'or agrandit une zone. Il la compare aux premières images prises à leur arrivée, puis en ouvre une autre. *Paper* attend ses indications, les mains posées sur les commandes.

— Tu veux examiner quel coffre ?

Son ami ne répond pas immédiatement. Il vient d'isoler un alignement de fragments. Il faut encore vérifier leurs mouvements, mais la direction qui se dessine lui fait reprendre son calcul.

Ferraille se penche vers lui.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

Il prolonge un trait sur la carte. Celui-ci part vers une région vide, à l'opposé du convoi.

— Je crois qu'un projectile est reparti dans cette direction.

Paper regarde la ligne, puis les coffres devant eux.

— Mais il n'y a pas d'or, de ce côté-là.

— Non, répond *Tête d'or*. Alors qu'est-ce qu'ils ont frappé là-bas ?

Chapitre 3
La mauvaise direction

Ferraille rapproche l'écran. La ligne tracée par *Tête d'or* traverse la carte et se perd dans le noir, loin des coffres. Elle la suit du doigt, puis revient aux quelques points qui ont servi à la dessiner.

— Avant de chercher ce qu'ils ont frappé là-bas, il faut être certains que cette ligne nous y conduit.

— Oui. Pour l'instant, elle nous indique seulement où regarder.

Tête d'or demande à *Paper* de s'écarter du convoi. Le billet fait pivoter le vaisseau et avance lentement entre les fragments. Sur leur gauche, un morceau de cloison tourne sur lui-même. À chaque tour, sa face claire renvoie la lumière des secours, puis disparaît. Plus loin, des éclats beaucoup plus petits semblent immobiles.

— Ceux-là bougent aussi ? demande *Ferraille*.

— Oui. Nous allons les observer depuis plusieurs endroits pour mesurer leur déplacement.

Il en sélectionne trois. La carte les entoure de cercles et commence à enregistrer leurs positions.

Les coffres s'éloignent derrière eux. Ils paraissent encore entiers sous cet angle : des masses à la base remplies d'or, gigantesques, avec leurs moteurs et leurs feux de position. Il suffit pourtant que *Paper* infléchisse la route pour qu'une porte arrachée apparaisse. À travers l'ouverture, le vide du compartiment devient visible.

Tête d'or ramène les yeux sur ses mesures.

Un appel s'affiche. *Paper* le coupe, mais un second arrive presque aussitôt, accompagné de l'image d'un petit vaisseau qui les suit.

— Est-ce que vous avez repéré la fuite des braqueurs ? demande une voix. Vous quittez les lieux de l'attaque ?

— Nous travaillons. Gardez vos distances.

— Une simple confirmation suffirait !

Le billet ferme la communication. Le vaisseau reste derrière eux.

— Il veut sa confirmation en nous suivant, constate *Ferraille*.

Paper réduit encore sa vitesse. Un fragment passe devant la vitre ; sa tranche déchirée ressemble à une rangée de dents. Le billet le contourne largement, puis s'immobilise à l'endroit indiqué par son ami.

Sur l'écran, les premiers cercles se prolongent en traits. *Tête d'or* ajoute les relevés pris lors de leur première visite et demande au calculateur de remonter les mouvements jusqu'à l'heure de l'attaque.

Des lignes apparaissent. Puis d'autres. Elles se croisent, changent de couleur et finissent par recouvrir presque toute la carte. Le résultat disparaît derrière un message : les données ne permettent pas de reconstitution fiable.

— Il lui manque quoi ? demande *Paper*.

— Ce qui s'est passé entre les observations.

Tête d'or agrandit l'image d'une plaque.

— Celle-ci avance dans cette direction maintenant. Mais un réacteur a pu la pousser il y a une heure. Ou elle a pu heurter une autre plaque. Si nous prolongeons simplement son mouvement à l'envers, nous lui inventons un chemin qu'elle n'a jamais suivi.

Ferraille regarde les centaines de points.

— Et il faudrait retrouver ce qui est arrivé à chacun ?

— À suffisamment d'entre eux pour reconstruire une piste. Ceux dont nous ne savons rien resteront de côté.

Le calculateur tente une autre combinaison. Les trajectoires se multiplient encore, sans qu'aucune ne s'impose. La quantité de débris, les passages des secours,

les manœuvres des journalistes et les collisions ont mêlé trop de mouvements différents. Même les meilleurs programmes ne peuvent retrouver seuls l'histoire de ce désordre.

Tête d'or arrête la recherche automatique.

Il garde les mesures sur un écran et ouvre leurs photographies sur un autre. Son regard passe des portes détruites aux fragments qui dérivent dehors. Il rapproche deux images, les fait pivoter, en rejette une et en appelle une troisième.

Paper se penche.

— Tu reconnais des morceaux ?

— Ce bord, là. Nous l'avons photographié dans le deuxième coffre.

Il désigne une longue déchirure, avec un angle replié vers l'extérieur. Sur une autre image, une plaque conserve la partie qui manque. La cassure se prolonge exactement, jusqu'à une petite encoche au milieu.

— Elles étaient ensemble, dit *Ferraille*.

— Oui. Celle qui est restée fixée nous donne le point de départ de l'autre.

Il reporte ce point sur la carte. Puis il replace le coffre là où il se trouvait au moment de l'attaque, avant que ses moteurs de secours ne corrigent sa position.

Paper n'avait pas pensé à ce déplacement. Son ami, lui, le prend en compte tout en examinant déjà une autre image.

Les gestes de *Tête d'or* s'accélèrent. Un détail qu'il a vu dans un couloir lui permet d'écarter une plaque. Une rangée de fixations lui en fait retenir deux autres. Il se souvient de leur forme, de leur emplacement, de la manière dont leurs attaches ont cédé. Ce qu'il a observé dans les coffres revient avec une précision qui laisse ses amis silencieux.

Ferraille finit par poser une main sur le bord de son siège.

— Explique-nous ce que tu gardes. Sinon, nous ne pourrons pas t'aider à trouver une erreur.

Il s'arrête. Elle a raison : sur son écran, il vient d'effectuer plusieurs opérations dont il n'a expliqué aucune.

— Les fragments que j'arrive à replacer sur une photographie, répond-il. Ensuite, je cherche ceux qu'on aperçoit à plusieurs moments. Avec leur point de départ

et leurs positions suivantes, je peux retrouver une partie de leur déplacement.

— Alors je classe les images par heure, dit *Paper*.

— Et je vérifie que tes morceaux appartiennent bien aux coffres, ajoute *Ferraille*. Il y a aussi des morceaux de vaisseaux, dehors.

Le travail se répartit. *Paper* ouvre les enregistrements, isole les vues utiles et les place dans l'ordre. *Ferraille* reprend les rapprochements proposés par leur ami. Une ressemblance ne lui suffit pas : elle veut voir où les bords se rejoignent.

Tête d'or assemble les informations. Dans son cerveau, les débris repartent en arrière, retrouvent leurs voisins, se séparent à nouveau. Il suit plusieurs mouvements à la fois, les compare aux dégâts et corrige ses calculs dès qu'une image contredit ce qu'il avait supposé.

Une direction commence à se préciser.

— Là, dit-il. Ce groupe semble confirmer le premier.

Ferraille rapproche deux vues. Sur l'une, trois fragments forment un triangle allongé. Sur l'autre, le plus petit s'est décalé.

— Attends. Entre ces deux images, il se passe quelque chose.

Ils reprennent l'enregistrement. Une lumière traverse le haut du cadre, puis s'éloigne.

Paper revient aussitôt quelques secondes en arrière.

— Un vaisseau a freiné ici.

— Les gaz de son moteur ont repoussé les petits fragments, comprend *Tête d'or*.

Il supprime leur contribution au tracé. La direction qu'il venait d'obtenir se déforme et s'efface presque entièrement.

Le silence dure le temps de voir disparaître la ligne.

Si nous étions partis tout de suite, nous aurions suivi la manœuvre d'un journaliste.

Il reprend les images sans essayer de sauver son premier résultat.

— Merci, dit-il à *Ferraille*.

Une alarme brève interrompt le travail. *Paper* saisit les commandes et fait monter le vaisseau. Une plaque traverse l'endroit où ils se trouvaient un instant plus tôt. *Ferraille* se retient à la poignée près de son siège.

Sur l'écran arrière, le vaisseau du journaliste achève de se rapprocher. Ses moteurs de correction viennent de repousser une nouvelle gerbe de débris.

Cette fois, *Paper* ouvre lui-même la communication.

— Reculez. Vos manœuvres déplacent ce que nous examinons, et vous venez de projeter une plaque vers nous.

— Nous sommes à bonne distance !

— Regardez votre caméra avant.

Le billet transmet l'image de la plaque et celle du réacteur encore allumé. Il attend. Le vaisseau cesse enfin d'approcher.

Ferraille relâche la poignée.

— Il faudra garder ces images aussi.

Paper commence à les enregistrer, puis son regard s'arrête sur la petite fenêtre de diffusion publique du journaliste.

— Bien sûr… Ses images.

Il ouvre les reportages diffusés depuis l'arrivée des secours. Chaque journaliste a filmé les coffres sous plusieurs angles. Les caméras cherchent les portes éventrées, mais elles enregistrent aussi les fragments qui passent devant elles et les vaisseaux qui les bousculent.

— Ils ont peut-être filmé une partie de ce qu'ils ont déplacé, dit-il.

Il repère un coffre dont le feu de secours clignote au fond de plusieurs enregistrements. En comparant ses

éclats, il retrouve les mêmes instants sous des angles différents. Bientôt, il peut montrer une plaque avant le passage d'un vaisseau, pendant sa manœuvre et après.

Tête d'or se redresse.

— Garde ces trois vues.

Il n'essaie plus de traiter tous les débris ensemble. Il reconstitue des groupes dont il connaît mieux le parcours. Les fragments les plus lourds l'aident ; les petits éclairent parfois un changement de direction. Un résultat en corrige un autre, jusqu'à ce que plusieurs observations indépendantes racontent la même suite de mouvements.

Paper conduit le vaisseau d'un point de mesure à l'autre. Ils s'éloignent, reviennent sur le côté de la formation, puis repartent au-delà des dernières équipes de secours. Leur parcours s'étend sur des milliers de kilomètres.

Les coffres finissent par devenir de petites formes lointaines. Ici, les débris sont plus espacés. Aucun journaliste n'a eu de raison de venir filmer ces fragments isolés dans le noir.

Tête d'or demande une nouvelle mesure. Puis une autre.

Il compare ce qu'il attendait à ce qui apparaît réellement. *Ferraille* garde ouverts les calculs précédents. *Paper* lui transmet la position suivante avant même qu'il la demande.

La ligne revient sur la carte.

Elle ne suit plus la poussée d'un réacteur. Elle se prolonge d'un groupe de fragments à l'autre, jusque dans les zones que les visiteurs n'ont pas traversées.

Tête d'or laisse les données défiler encore un moment. Quand il tourne enfin son écran vers ses amis, ses doigts tremblent de fatigue.

— Cette fois, nous avons une piste.

Paper éloigne ses mains des commandes, le temps de regarder. Sur la carte, *Tête d'or* remet les coffres à la place qu'ils occupaient avant l'attaque. Il fait disparaître les trajectoires trop incertaines. Quelques groupes de fragments restent visibles, ainsi que les bords déchirés auxquels ils appartenaient.

— Les dégâts nous renseignent sur le sens du choc, explique-t-il. Les déplacements nous aident à retrouver ce qui s'est passé ensuite.

Il fait avancer lentement sa reconstitution. Les premiers éléments cèdent vers l'intérieur d'un coffre.

D'autres sont emportés au-delà de la brèche. Puis une partie du mouvement repart vers l'arrière.

Deux flèches se dessinent. L'une arrive sur le convoi. L'autre s'en éloigne, dans la direction opposée.

— Un projectile a frappé ici, dit *Tête d'or*. Et, après le choc, sa trajectoire repart de ce côté.

Ferraille observe l'animation jusqu'au bout.

— Il a pu rebondir.

— C'est une possibilité.

— Ou il y a eu deux tirs. Un contre le coffre, un autre dans l'autre sens.

Il reprend les deux flèches et les sépare.

— J'ai essayé. Pour que cette explication corresponde aux traces, il faudrait placer les deux passages presque au même endroit, dans un intervalle très court. Le mouvement continu reste celui qui explique le mieux l'ensemble.

Il laisse pourtant les deux versions dans ses notes. La reconstitution lui donne une trajectoire assez solide pour la suivre. Elle ne lui donne ni le nom de l'arme ni la manière dont elle fonctionne.

Paper revient à l'image de la porte.

— Est-ce que le blindage pourrait renvoyer un projectile comme ça ?

— Je connais les procédures du convoi, pas les secrets de fabrication de ses portes. Je ne peux pas vous répondre.

Tête d'or agrandit la carte. Les deux flèches diminuent, mais la seconde se prolonge loin au-delà du dernier fragment mesuré.

— Nous ne savons pas encore pourquoi le tir repart dans cette direction, poursuit-il. En revanche, nous pouvons chercher ce qu'il a rencontré après.

Le billet ouvre la carte de navigation. L'axe traverse une région à l'écart des routes du convoi. Aucun dépôt bancaire, aucune destination prévue pour le chargement. Plus loin, un ensemble de masses rocheuses coupe la zone qu'ils viennent de délimiter.

Ferraille se rapproche.

— C'est là que tu veux aller ?

— C'est le premier obstacle important sur ce trajet. Si notre projectile est allé jusque-là, les roches peuvent avoir gardé une trace.

— Et s'il les a manquées ?

— Nous le saurons en regardant. La carte ne nous dira pas ce qui est arrivé depuis son dernier relevé.

Paper prépare un itinéraire, sans l'activer. Une durée s'affiche. Il vérifie le réglage de vitesse, puis recommence le calcul.

— Deux jours.

— En contournant les débris ? demande *Ferraille*.

— Non. Deux jours à la vitesse de la lumière.

Tête d'or fixe le nombre. En quelques gestes, il a prolongé un trait sur un écran. Dans l'espace, cette distance va leur demander deux journées entières.

Il revient aux observations une dernière fois. Les lieux visités sont enregistrés, les images classées, les mouvements les plus douteux écartés. Rester ici leur permettrait d'ajouter des fragments à une reconstitution qu'ils possèdent déjà. Là-bas, ils pourraient trouver ce qui leur manque.

— Nous y allons, dit-il.

Paper vérifie les réserves du vaisseau et prépare la route de retour. *Ferraille* contrôle les fixations du matériel. Les casques et les combinaisons vert sombre attendent dans leurs rangements, près du sas.

Avant de quitter le secteur, ils transmettent aux secours les positions des plaques les plus dangereuses et les

avertissent de leur départ. Un accusé de réception leur parvient, puis une voix les remercie pour les relevés.

Tête d'or sauvegarde leur travail. Il s'attarde sur la photographie d'une porte derrière laquelle ils ont interrogé les survivants. Pendant un instant, il retrouve la jeune lingote avec sa couverture, attendant qu'on prenne ses mots au sérieux.

Il range cette image avec les autres.

Le vaisseau gagne un espace dégagé. *Paper* annonce la mise en vitesse lumière. Les coffres disparaissent des vues extérieures, et la cabine se remplit du ronflement régulier des moteurs.

Le compteur commence à diminuer.

Ils vérifient encore quelques relevés durant les premières heures. *Ferraille* veut comprendre ce qui change lorsqu'on retire un groupe de fragments. *Tête d'or* lui montre les écarts possibles : leur destination reste dans la même région, mais il faudra l'examiner largement. Ils ne vont pas trouver un caillou précis en s'arrêtant au bout d'un trait.

Paper enregistre plusieurs approches pour l'arrivée. Lorsqu'il a terminé, il passe le pilotage en automatique et se recule dans son siège.

— Voilà. Maintenant, nous avons le temps de nous demander si nous sommes raisonnables.

— Tu aurais pu choisir ce moment avant le départ, répond *Ferraille*.

— Avant, nous étions occupés.

Elle sourit malgré la fatigue et détache sa ceinture. À l'arrière du petit habitacle, les couchettes repliées laissent juste assez de place pour préparer le repas. L'odeur familière de leurs vêtements cupidiens se mêle à celle des provisions ouvertes.

Tête d'or les aide à dégager la tablette. Ses mains continuent parfois un mouvement commencé devant l'écran, comme s'il allait déplacer une image entre les portions du dîner. *Paper* lui retire doucement le stylet qu'il a gardé entre les doigts et le pose près des dossiers.

— Celui-là ne se mange pas.

Cette fois, *Tête d'or* rit avec eux. Le rire dure peu, mais il détend quelque chose dans la cabine.

Ils mangent sans ouvrir de document. *Ferraille* raconte comment le journaliste a dû changer de discours après leur départ : il annonçait qu'ils abandonnaient le convoi, puis assurait, quelques instants plus tard, qu'ils

poursuivaient une piste capitale. *Paper* l'a entendu aussi. Aucun d'eux n'a jugé utile de lui répondre.

Le repas se termine. *Tête d'or* regarde le compteur, qui affiche encore presque tout le voyage.

— Si nous ne trouvons rien, nous aurons perdu beaucoup de temps.

Ferraille referme un emballage.

— Tu penses à quoi, exactement ?

— À ceux qui attendent. Aux survivants. Au roi *Cupide*, aussi. Il m'a confié cette enquête, et je pars regarder des roches à deux jours de là.

Paper ramène la carte du secteur sur le petit écran près de la table.

— Tu n'as pas choisi ces roches au hasard.

— Je peux quand même me tromper.

— Oui, dit *Ferraille*. Et moi, j'ai pu manquer un détail. Et *Paper* peut avoir mal rapproché deux images. C'est pour cela que nous avons tout repris ensemble.

Il observe ses amis. Aucun ne cherche à lui promettre qu'ils trouveront les voleurs au bout du voyage.

— Vous auriez pu me demander de rester près des coffres.

— Nous l'aurions fait si les mesures ne tenaient pas, répond la pièce. Tu nous as entendus, tout à l'heure.

Il acquiesce. Elle lui a fait effacer une ligne qu'il était prêt à croire. Elle est toujours là, à deux sièges de lui, décidée à le contredire de nouveau si cela les aide.

Paper retire la carte et leur propose de se répartir la surveillance du vol. Le vaisseau suit la route programmée, mais l'un d'eux restera aux commandes pendant que les autres dormiront.

Tête d'or prend le premier tour. Il entend ses amis ranger les provisions, puis parler plus bas. Avant de s'allonger, *Ferraille* demande au *Roi* de soutenir les blessés et les familles des gardiens. *Paper* ajoute quelques mots pour ceux qui continuent de secourir les survivants.

La cabine devient silencieuse.

Devant *Tête d'or*, les indications du trajet changent lentement. Il ouvre une photographie du convoi, puis la referme. Il la connaît trop bien pour y découvrir quoi que ce soit cette nuit.

Les lignes des calculs restent pourtant dans son cerveau. Il repense à une plaque, à une attache, au déplacement d'un coffre. Chaque détail revient à sa place.

Puis la voix de la gardienne se mêle au souvenir : le blanc est apparu avant le bruit.

Même si nous retrouvons le point d'impact, il restera à comprendre cette lumière.

Lorsqu'il cède sa place à *Ferraille*, il lui explique seulement les indications du tableau de bord. Elle vérifie les alarmes, s'installe et lui souhaite de bien dormir.

Il s'allonge encore persuadé qu'il va réfléchir longtemps. Le sommeil l'emporte avant qu'il ait terminé son premier raisonnement.

Au cours du deuxième jour, ils reprennent leur travail par moments. *Paper* contrôle la route, *Ferraille* classe les questions auxquelles ils devront répondre sur place. Ils préparent les capteurs pour relever les formes et les déplacements des roches. *Tête d'or* relit un commentaire de la légende, puis revient à leurs propres observations.

Il n'y trouve pas de réponse nouvelle. Il sait pourtant mieux ce qu'il cherche : un événement assez particulier pour relier la lumière, le tir et la disparition du chargement. Un tas de pierres cassées ne suffira pas, à lui seul, à prouver l'existence d'un autre univers.

Quand le compteur arrive à la fin des deux jours de voyage, leurs affaires sont rangées et les trois sièges de commande sont occupés.

Paper annonce la sortie de la vitesse lumière.

Le bruit des moteurs change. Le vaisseau ralentit, et les vues extérieures retrouvent les étoiles. Pendant quelques secondes, rien ne les distingue du ciel qu'ils ont quitté.

Puis une ombre passe devant plusieurs points lumineux.

Une roche apparaît, immense, irrégulière. D'autres se révèlent derrière elle à mesure que les capteurs précisent leur position. Certaines pourraient contenir leur vaisseau des dizaines de fois ; d'autres ne sont que des éclats que les projecteurs font briller un instant.

Il y a de la pierre partout.

Paper suit le passage le plus dégagé. Les capteurs ne signalent aucun autre vaisseau à proximité. Aucun moteur de secours ne retient les masses sombres, aucune caméra ne cherche à s'approcher. Les roches poursuivent lentement leur mouvement.

Ferraille fait apparaître les premières mesures.

— Elles n'ont presque pas été dérangées depuis ce qui les a brisées.

Tête d'or demande à *Paper* de longer un bloc dont une face claire tranche sur le reste. Une cassure récente y dessine un vaste creux. À distance, d'autres surfaces présentent la même différence de couleur.

Il superpose leur axe de recherche aux nouveaux relevés.

Les cassures se trouvent sur son prolongement.

Paper laisse échapper une longue respiration.

— On dirait que ton projectile est bien passé ici.

Tête d'or ne répond pas. Il examine la forme du premier bloc, puis celle d'un groupe de fragments voisins. Ses doigts déplacent les images beaucoup plus lentement que près des coffres. Il revient deux fois sur le même ensemble, demande une vue de côté et attend que le vaisseau ait changé d'angle.

La nouvelle image apparaît.

Il la compare à la précédente. Ses mains s'arrêtent.

Ferraille se tourne vers lui.

— Tu as vu quelque chose ?

Il fait encore tourner le relevé, comme pour s'assurer que l'ombre ne lui cache pas une partie des roches. Puis il regarde, près du sas, les trois combinaisons rangées côte à côte.

— Il faut aller voir de plus près, dit-il.

Paper maintient le vaisseau à distance d'un bloc qui pivote devant eux.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui a changé ?

Tête d'or se retourne vers ses amis. Sa voix est basse, mais il ne cherche plus ses mots.

— Maintenant, je crois à la légende. L'univers de l'éclat existe.

Chapitre 4
Les pierres manquantes

Paper attend une explication. *Tête d'or* prend sa combinaison près du sas, le regard fixé sur l'écran où les roches tournent lentement.

Ferraille pose son casque à côté du sien.

— Qu'est-ce que tu as reconnu ?

— Des cassures qui devraient se compléter. Il faut les regarder de près.

— Et c'est cela qui te fait croire à l'autre univers ?

Il serre la fermeture de sa combinaison, puis s'arrête pour lui répondre.

— Ce qui me le fait croire, c'est que je n'arrive pas à les compléter.

Paper rapproche le vaisseau d'un bloc assez large pour les protéger des fragments en mouvement. Il le maintient à distance de la pierre, engage le stationnement automatique et rejoint ses amis. Ils contrôlent leurs réserves d'air, les petites commandes de déplacement fixées à leurs poignets et les attaches de leurs instruments.

Ferraille reprend un raccord derrière l'épaule de *Tête d'or*. Il avait commencé à fermer son casque sans le vérifier.

— Les pierres peuvent attendre quelques secondes, dit-elle.

Il baisse les yeux vers le raccord, puis vers elle.

— Merci.

Quand leurs radios sont reliées, *Paper* ouvre le sas. La lumière de la cabine reste derrière eux. Devant, les projecteurs éclairent une paroi grise dont les reliefs plongent dans le noir.

Ils se laissent glisser dehors. De brèves poussées de leurs combinaisons les éloignent du vaisseau. Leurs gestes, si ordinaires à l'intérieur, demandent maintenant de l'attention : tendre le bras suffit à modifier légèrement leur position. *Ferraille* rattrape son appareil de mesure au bout de son attache et le ramène contre elle.

Tête d'or rejoint la cassure observée depuis la cabine. Un bloc voisin vient de se dégager en tournant ; derrière lui apparaissent des éclats plus petits, serrés dans un même secteur.

— *Paper*, prends cette face. *Ferraille*, peux-tu mesurer le groupe à droite ?

Le billet déplace son appareil le long de la cassure. Sur la tablette de *Tête d'or*, une image en relief reproduit les creux et les bosses de la pierre.

Ferraille envoie son premier relevé.

— Ceux-ci s'écartent très lentement.

— Je vois. Continue avec les plus petits.

Tête d'or rapproche les deux images. Sur la grande paroi, une veine claire traverse la pierre. Elle s'interrompt au bord cassé, puis reprend sur un fragment voisin. En faisant tourner la copie de ce fragment, il retrouve la même inclinaison, les mêmes petites ramifications.

Paper vient regarder par-dessus son épaule.

— Ils appartenaient au même bloc.

— Oui. Et celui-ci aussi.

Il ajoute une troisième pièce. Sur l'écran, les surfaces cassées se rejoignent. La veine claire se prolonge d'une roche à l'autre.

Mais entre deux fragments, un espace reste vide.

Tête d'or appelle les images suivantes. Il les fait pivoter, les rapproche du creux, puis les écarte. Aucun des morceaux observés ne peut prendre cette place.

— Il y en a peut-être de l'autre côté, dit *Ferraille*.

— Allons voir.

Ils contournent ensemble la masse rocheuse. Le vaisseau disparaît derrière elle, puis sa position réapparaît sous la forme d'un petit repère dans leurs visières. *Paper* en vérifie la distance avant de poursuivre.

Ils trouvent d'autres fragments, plusieurs assez grands pour masquer le reste du champ. *Tête d'or* les examine un à un. Les relevés complètent certaines parties de sa reconstruction. Ailleurs, les vides demeurent.

Il recommence avec deux autres ensembles. Les cassures et les raccords de matière lui permettent de rapprocher les morceaux. À chaque fois, une part importante de la roche manque.

Ferraille se stabilise près de lui.

— Tu pensais trouver tous les morceaux au même endroit ?

— Pas exactement au même endroit. Mais leur déplacement devrait nous permettre de les retrouver dans les environs.

Il lui montre les mesures. Les fragments s'éloignent les uns des autres, mais si peu que leur dispersion reste limitée. Il remonte leurs mouvements jusqu'au moment où les blocs se sont brisés. Les images se rapprochent sans que les espaces vides disparaissent.

— Au convoi, les vaisseaux avaient repoussé les débris, rappelle *Paper*. Ici, nous avons trouvé le secteur presque intact.

— Et certains morceaux ont quand même pu partir plus vite, insiste *Ferraille*.

Tête d'or élargit la zone d'observation et relève les directions dans lesquelles ces morceaux auraient pu partir.

Paper fait balayer ces secteurs par les capteurs du vaisseau. *Ferraille* relève la poussière qui flotte entre les blocs. *Tête d'or* compare les résultats à la quantité de matière nécessaire pour compléter les ensembles.

La poussière et les éclats éloignés n'en représentent qu'une faible part.

Ferraille regarde la reconstruction. Des morceaux reviennent à leur place, mais ils entourent toujours de grands vides.

— Quelqu'un aurait emporté le reste ?

— C'est l'explication qui demeure, répond *Tête d'or*.

Le billet tourne son visage vers la paroi grise.

— Pour voler ça ?

Il passe sa lampe sur une veine, puis sur la tranche d'un éclat. Les instruments n'y trouvent rien qui justifie une

telle opération. Ce sont des roches communes, sans valeur suffisante pour attirer une flotte venue dérober de l'or.

— Ce serait un drôle de chargement, dit *Ferraille*. Ils viennent pour des richesses pour repartir avec des cailloux?

— Je ne pense pas qu'ils aient voulu les prendre.

Tête d'or agrandit la carte autour des cassures. Il la laisse un moment devant lui, assez loin pour que ses deux amis puissent la voir.

— Je pense que les pierres se trouvaient sur leur passage. Qu'elles ont été emportées avec eux lorsqu'ils ont quitté notre univers.

Paper se redresse légèrement dans le vide.

— Dans l'éclat.

— Oui.

Ferraille regarde la roche réelle, puis la place vide sur l'écran.

— Tu crois donc qu'un passage s'est ouvert ici ?

— C'est ce que je cherche à comprendre. Nous avons suivi la trace d'un tir lié à l'attaque. Au bout de cette trace, nous trouvons de la matière qui manque, alors que

les morceaux voisins se sont à peine éloignés. La légende donne un sens à ces deux choses.

Il se tourne vers le point minuscule qui indique la direction du convoi. La distance est immense, et pourtant l'enquête vient de rapprocher les coffres éventrés de ces pierres sans valeur.

— Les attaquants ont pu passer dans l'univers de l'éclat, poursuit-il. Et c'est là qu'ils ont commis le braquage.

Paper ouvre leur copie du recueil sur son écran de poignet.

— Parce que les événements se correspondent.

— Oui. Là-bas, le transport existe sous une autre forme. Les protections aussi. Je connais les règles qui devaient empêcher qu'on vide nos coffres. Mais si le vol s'accomplit dans un monde où ces coffres sont différents…

— Les voleurs peuvent rencontrer des obstacles différents, achève *Ferraille*.

— Et trouver un moyen de les franchir.

Le billet garde les yeux sur le texte.

— Il faut encore prouver que quelqu'un a traversé.

— Conservons toutes les mesures et les images, répond *Tête d'or*. Je veux pouvoir expliquer chaque étape.

Paper envoie une nouvelle copie de leurs relevés vers le vaisseau. *Ferraille* se déplace pour photographier une cassure que leur première vue masquait en partie.

Tête d'or la suit du regard. Elle lève son appareil, attend que l'éclat voisin ait tourné, puis prend l'image.

— Celle-là, nous l'avions presque oubliée, dit-elle.

Un signal bref retentit dans leurs casques.

Une masse vient d'apparaître au bord du champ de roches.

Le vaisseau sort de la vitesse lumière, tout près d'eux. Ses armes couvrent la proue et les flancs. Sur la coque rose et violette, *Tête d'or* reconnaît la marque de la reine *Princesse*.

Il n'a pas le temps d'ouvrir une communication.

Un trait rose frappe *Paper* de plein fouet. Le billet part en arrière, son appareil retenu par la courroie de son poignet. Un second tir atteint *Ferraille* avant qu'elle ait pu se retourner.

Leurs voix disparaissent de la radio.

Tête d'or voit la main de la pièce s'ouvrir. Il tend la sienne, beaucoup trop loin, alors qu'un troisième éclair rose traverse le groupe de roches.

Un éclat qui tournait devant lui reçoit le tir. La pierre vole en morceaux. Quelque chose le heurte violemment sur le côté et le fait basculer. Son épaule frappe un fragment ; une douleur remonte jusqu'à son cou. La tablette lui échappe et se brise contre la roche au bout de son attache.

Tout se met à tourner derrière sa visière.

Il aperçoit *Ferraille*, puis les étoiles, puis *Paper*. Il voudrait les appeler, mais sa respiration se bloque. Quelques secondes auparavant, ils parlaient encore.

Les petites poussées de sa combinaison commencent à corriger sa position. Il voit les armes du vaisseau pivoter vers le champ de débris.

S'ils me voient bouger, ils tirent encore.

Il coupe la stabilisation. Ses doigts cherchent la commande de sa lampe, l'éteignent, puis restent immobiles. Il laisse ses bras s'écarter et son corps poursuivre la rotation donnée par le choc.

Un autre tir passe plus loin. Un bloc se fend sans bruit autour de lui. Dans son casque, il n'entend que sa respiration, trop forte, et le frottement de son col.

Il ferme son microphone.

Le vaisseau avance entre les roches. Ses projecteurs balayent le secteur, s'arrêtent sur un corps, puis sur l'autre. Une lumière glisse sur la combinaison de *Tête d'or* et éclaire les débris à côté de lui.

Il ne suit pas le faisceau des yeux. Il attend que sa rotation l'en éloigne.

La poussière déposée sur l'extérieur de sa visière brouille une partie de ce qu'il voit. Il résiste à l'envie de l'essuyer. Cette couche grise dissimule aussi son visage.

Paper dérive à quelques mètres.

Tête d'or reconnaît la manche qu'il a vue bouger pendant tout le voyage, le gant qui lui a retiré son stylet au moment du repas. La main reste ouverte. Il doit serrer les dents pour ne pas l'appeler.

Une ouverture apparaît sur le flanc du vaisseau. Deux silhouettes en sortent, armées. Leurs casques se tournent vers les trois combinaisons vert sombre. Elles portent des robes adaptées au vol spatial, fermées jusqu'au cou, couvertes de motifs de fleurs. Le rose ressort sous les lumières de la coque.

Des princesses guerrières.

Tête d'or les voit approcher par courtes poussées. L'une s'arrête près de *Ferraille*. L'autre passe derrière un morceau de roche et reparaît dans son champ de vision.

Son arme est dirigée vers lui.

Il laisse son corps continuer de tourner. Une pensée le pousse à se recroqueviller, à protéger son visage, à faire n'importe quoi pour échapper au prochain tir. Il la retient.

La guerrière éclaire sa combinaison. Le faisceau passe sur son épaule, sur sa tablette brisée, puis sur sa visière salie. Le verre renvoie une tache brillante.

Elle reste là.

Ne cherche pas le vaisseau. Ne la regarde pas.

La lumière quitte enfin son casque. Il ne bouge toujours pas. Lorsqu'un tour supplémentaire lui rend la vue de la guerrière, elle s'éloigne vers l'autre attaquante.

Les deux silhouettes regagnent leur bâtiment. L'ouverture se referme. Les projecteurs parcourent une dernière fois les roches, puis la proue se détourne.

Tête d'or attend le départ en fixant un point qui traverse lentement sa visière. Il voit la coque rose et violette diminuer entre deux blocs. Puis elle disparaît dans la vitesse lumière.

Il reste immobile.

Il ne sait pas combien de temps s'écoule avant qu'il ose rouvrir son microphone. Les mots lui font mal dans la gorge.

— *Paper* ?

Il écoute le canal.

— *Ferraille* ? Vous m'entendez ?

Il réactive la commande de déplacement. La première poussée est trop forte ; son épaule le lance et il doit corriger sa course. Il rejoint le billet, saisit doucement sa manche et se rapproche de sa visière.

— C'est moi.

Le visage de *Paper* ne change pas. Les indications de sa combinaison confirment ce que *Tête d'or* ne veut pas comprendre. Il recommence l'appel, vérifie la liaison, regarde les mesures une seconde fois.

Puis il rejoint *Ferraille*.

Il voudrait qu'elle lui dise qu'il vérifie mal. Qu'il va trop vite. Qu'il a oublié quelque chose d'évident et qu'elle va le lui montrer.

Elle ne dit rien.

Les deux combinaisons ne transmettent plus aucun signe de vie.

Tête d'or tient le gant de la pièce entre ses mains. Il n'arrive pas à le lâcher. Il cherche une opération à effectuer, une mesure supplémentaire, un geste qui remettrait l'univers dans l'état où il était quelques instants plus tôt.

Il n'en trouve aucun.

Les roches continuent de tourner autour d'eux. L'appareil de *Ferraille* flotte encore au bout de son attache, orienté vers la cassure qu'elle venait de photographier.

— Je suis là, murmure-t-il.

Personne ne lui répond.

Une alerte de sa propre combinaison l'oblige à baisser les yeux. Il a laissé passer trop de temps sans surveiller sa position. Le vaisseau est plus loin qu'avant, et un bloc s'interpose lentement entre lui et le sas.

Il rétablit les repères de navigation. Le petit signe qui marque leur appareil apparaît au bord de sa visière.

Il faut rentrer.

Cette idée lui paraît insupportable tant qu'elle signifie s'éloigner des corps sans vie de ses amis. Il regarde leurs combinaisons, puis le matériel qu'ils ont apporté pour

travailler parmi les roches. Il lui reste des attaches et des lignes de sécurité.

Il les utilise pour les relier à lui.

Ses mains tremblent tellement qu'il doit reprendre un verrou deux fois. Il règle ensuite de très petites poussées. Les trois silhouettes se déplacent lentement vers le vaisseau, au milieu des pierres dont ils cherchaient le secret.

Tête d'or avance par étapes. Il s'arrête avant chaque passage étroit, contrôle les attaches, attend qu'un éclat ait dérivé assez loin. Aucun calcul ne lui semble plus difficile que ces quelques mètres à parcourir.

À l'approche du sas, il appelle machinalement :

— *Paper*, il faut...

Il s'interrompt.

La commande d'ouverture est à son poignet. Il sait comment l'utiliser. C'est seulement *Paper* qui s'en occupait presque toujours.

Le sas s'ouvre.

Il les ramène à l'intérieur, un à un, puis ferme la porte. Lorsque l'air revient, il retire son casque. Il a besoin de respirer sans entendre chaque souffle résonner contre la vitre.

Il installe les corps sur les couchettes dépliées. Pour *Ferraille*, il déplace une poche de provisions laissée là après le repas. Un emballage tombe au sol. Il le ramasse, le garde un instant dans la main, puis le range sans savoir pourquoi.

Il couvre les deux corps.

Au poste de commande, le siège du billet est encore réglé comme il l'a laissé. *Tête d'or* s'y assied avec précaution à cause de son épaule. La carte de leur approche occupe l'écran principal. Dans un coin, le transfert des dernières images est terminé.

Paper a bien sauvegardé leur travail.

Tête d'or ferme la fenêtre. Il ne peut pas regarder ces relevés pour le moment.

Il vérifie l'état du vaisseau, cherche une route dégagée et rappelle l'itinéraire préparé avant leur départ. *Les Mines Cupidiennes* apparaissent sur la carte.

Il y a quelqu'un à prévenir là-bas : le roi *Cupide*, qui lui a confié cette enquête et qui doit apprendre ce qui vient de se produire.

Tête d'or lance la navigation. Les roches s'éloignent dans les vues extérieures, mais il enregistre leur position avant qu'elles disparaissent.

Il faudra revenir.

Le voyage de retour se déroule devant les écrans, à quelques pas des deux couchettes. *Tête d'or* surveille la route, boit lorsqu'il s'en souvient et s'endort par moments, réveillé par les changements de régime du vaisseau. À chaque réveil, il lui faut quelques secondes pour retrouver le silence.

Il prépare un message pour les Mines. Il efface la première phrase, puis la seconde. Enfin, il écrit simplement qu'ils ont été attaqués, que *Paper* et *Ferraille* sont morts et qu'il ramène leurs corps.

La réponse arrive avec les consignes d'approche. Une équipe les attendra.

Lorsque les galeries éclairées des *Mines Cupidiennes* apparaissent entre les énormes masses rocheuses, il éprouve un bref soulagement. Puis il comprend qu'il va devoir quitter le vaisseau et laisser d'autres personnages emporter les corps de ses amis.

Il se pose à l'emplacement indiqué. Les attaches se verrouillent. Ce bruit, il l'a déjà entendu au début de l'enquête, quand ils arrivaient tous les trois sur le coffre éventré.

Cette fois, il reste assis jusqu'à ce qu'on l'appelle.

Des secouristes entrent. Ils parlent doucement, lui demandent de se lever, examinent son épaule. Il répond à leurs questions en regardant les couchettes. On lui donne de quoi boire. Il tient le gobelet à deux mains.

Quand les deux brancards quittent le sas, il veut les suivre. Un secouriste lui explique où ses amis vont être conduits. Il lui fait répéter le nom du lieu pour être certain de le retenir.

Un employé du palais attend sur la plateforme.

— Le roi *Cupide* demande à vous voir dès que vous le pourrez.

Tête d'or baisse les yeux vers sa combinaison abîmée.

— Je dois d'abord récupérer les relevés.

Il retourne chercher la copie enregistrée à bord. Il emporte aussi les images que les capteurs du vaisseau ont conservées de l'attaque. Certaines sont masquées par la roche ; d'autres montrent la coque rose et violette et la marque qu'il a reconnue.

Au palais, on le conduit dans la salle où sa mission lui a été confiée. Les parois d'or poli renvoient la lumière comme lors de sa première visite. *Tête d'or* se souvient qu'il était arrivé avec l'espoir d'être utile.

Le roi *Cupide* l'attend sur son siège. Ses deux jambes en tortillon dépassent du bord. Le billet vert se redresse lorsqu'il voit entrer l'enquêteur.

— On m'a dit pour vos assistants.

Tête d'or s'arrête devant lui.

— Mes amis.

Le souverain regarde la bande qui maintient son épaule, puis le casque qu'il a gardé sous son bras.

— Racontez-moi ce qui s'est passé.

Alors *Tête d'or* raconte.

Il commence par les trajectoires, les fragments déplacés autour du convoi et les deux jours de voyage. Il montre les roches, explique les parties manquantes, puis reprend la légende retrouvée dans la bibliothèque du monde de *Cerveau*.

Cupide l'interrompt à cet endroit.

— Un autre univers ?

— Un univers où les mêmes événements se produiraient sous d'autres formes. Je pense que les braqueurs y sont passés.

— Vous avez vu ce passage ?

— Non. Nous avons retrouvé des traces que…

— Continuez. L'attaque.

Tête d'or change d'image.

La coque du vaisseau apparaît sur l'écran. Il lui faut un effort pour garder les yeux ouverts pendant que l'enregistrement avance. Il arrête la lecture avant les tirs et agrandit la marque portée sur le flanc.

Le roi *Cupide* se penche.

— *Princesse*.

Tête d'or acquiesce.

— Le vaisseau portait sa marque. Deux guerrières sont sorties après avoir tiré. Elles avaient des robes-combinaisons à fleurs.

Il décrit ce qu'il a vu, sa dérive, les projecteurs et le départ du bâtiment. Sa voix se brise lorsqu'il explique comment il a rejoint ses amis. Il s'arrête au milieu d'une phrase.

Le roi attend quelques secondes, puis se tourne vers l'employé resté près de la porte.

— Faites convoquer les journalistes. Je veux que tous les grands canaux soient représentés.

L'employé sort aussitôt.

Tête d'or serre le bord de son casque.

— Il faut aussi faire examiner les relevés des roches.

— Nous avons les images d'un vaisseau de *Princesse* qui attaque mon enquête. C'est cela qu'il faut montrer.

— La reine *Princesse* est connue pour protéger les personnages en danger. Elle sert le *Roi*. Je ne comprends pas comment…

— Vos amis sont morts, coupe *Cupide*. Vous avez vu les armes. Vous avez vu la marque. Que vous faut-il de plus ?

Tête d'or regarde l'image arrêtée. Il voudrait retrouver derrière elle la certitude avec laquelle il replaçait les morceaux de pierre. Mais une marque sur une coque ne lui montre pas celui qui a donné l'ordre de tirer, ni qui a volé l'or des coffres.

— Je vous ai raconté ce que j'ai vu, dit-il. Pour le reste, je dois encore chercher.

Le billet se redresse davantage sur son siège.

— Alors vous chercherez. Mais devant les journalistes, vous ne parlerez pas de cet… univers de l'éclat.

Tête d'or relève la tête.

— C'est peut-être là que se trouve la réponse au braquage.

— C'est une histoire que les Cerveausois racontent à leurs enfants. Si vous commencez à parler de passages

lumineux et de mondes cachés, on ne retiendra que cela. Je ne laisserai pas votre enquête devenir une plaisanterie.

L'enquêteur pense aux mesures que *Paper* a sauvegardées, à la dernière photographie de *Ferraille*. Il pose leur copie sur la table, sans retirer sa main.

— Ce travail est aussi le leur.

— Et leur mort doit avoir une réponse, réplique *Cupide*.

Dans le couloir, des pas se rapprochent. L'employé revient annoncer que les premiers journalistes sont déjà au palais et que les autres suivront la déclaration à distance.

Le roi descend de son siège. Ses jambes en tortillon l'amènent jusqu'à la porte ouverte.

Tête d'or reste près de la table.

— Qu'allez-vous leur dire ?

Cupide se retourne vers lui.

— Que ceux qui ont volé mon or viennent de tuer vos amis. Et que tout *Le Royaume Des Personnages* doit maintenant connaître le nom de notre ennemie.

Chapitre 5

La question dans la lumière

Les portes s'ouvrent avant que *Tête d'or* ait répondu.

Dans la salle voisine, les journalistes se serrent derrière une rangée de caméras. Des employés du palais achèvent de relier les appareils aux canaux de diffusion. Le roi *Cupide* avance sur ses deux jambes en tortillon et monte sur une estrade basse. Derrière lui, un écran montre les coffres éventrés.

Tête d'or reste un moment sur le seuil. Il voudrait poser son casque, s'asseoir, retrouver une pièce où personne ne lui demanderait de raconter encore les tirs. Un employé lui indique une place à côté de l'estrade.

— Le roi souhaite que vous soyez visible.

Il s'y rend. Aussitôt, plusieurs objectifs se tournent vers lui. Sa combinaison porte encore des traces de poussière. La bande sous son épaule tire lorsqu'il dépose le casque à ses pieds.

Un voyant rouge s'allume au-dessus de l'écran.

— Plus de trois cents personnages ont perdu la vie dans l'attaque de notre convoi, déclare *Cupide*. Notre or a

disparu. Les Mines Cupidiennes ont été ruinées. Et aujourd'hui, ceux qui cherchent la vérité sont assassinés à leur tour.

Les voix se taisent peu à peu.

— *Paper* et *Ferraille* accompagnaient l'enquêteur que j'avais chargé de retrouver les coupables. Un vaisseau les a attaqués alors qu'ils travaillaient. Leur ami a survécu. Il est ici.

Tête d'or fixe le bord de l'estrade. Entendre leurs noms devant tous ces inconnus lui donne envie de sortir. Il reste parce qu'il faut que quelqu'un explique ce qui leur est arrivé.

Sur l'écran, les coffres disparaissent. À leur place surgit la coque rose et violette. L'image tremble, coupée en partie par une roche, puis s'immobilise sur la marque reconnue par l'enquêteur.

— Vous la voyez comme moi, reprend le roi. C'est celle de la reine *Princesse*.

Les questions éclatent. Un journaliste demande si la reine a été contactée. Une autre veut savoir si des prisonniers ont été faits. *Cupide* attend que le bruit retombe.

— Depuis toujours, son monde s'oppose au nôtre. Elle possède des richesses immenses. Cela ne lui suffit donc pas ? Fallait-il encore voler notre or et tuer ceux qui pouvaient la démasquer ?

Tête d'or relève les yeux.

— Nous ne savons pas encore qui a donné l'ordre de tirer.

Le microphone le plus proche se tourne vers lui.

— Vous contestez les images ? demande *Cupide*.

— Non. J'ai vu cette marque. J'ai vu les tenues des guerrières. Mais je n'ai pas vu la reine.

Un journaliste s'avance entre deux caméras.

— Le vaisseau vous a-t-il adressé un avertissement ?

— Aucun.

— Vos amis étaient-ils armés ?

— Ils tenaient des instruments de mesure.

Il revoit l'appareil de *Ferraille*, encore tourné vers la cassure. Sa gorge se serre. Il déplace son casque du bout du pied pour ne pas regarder l'écran.

— Ils étaient en train de travailler, ajoute-t-il.

Cupide se penche vers les micros.

— Voilà donc comment on répond à une enquête ! On vole mes réserves, puis on élimine les témoins. Que

devons-nous attendre ensuite ? Des flottes devant nos galeries ? Nos mines occupées pendant que nous cherchons de quoi nous défendre ?

— Vous accusez la reine *Princesse* d'avoir préparé une guerre ?

— Je l'accuse de nous affaiblir pour pouvoir nous écraser. Je demande des explications publiques, et les Mines Cupidiennes se prépareront à répondre.

Le journaliste se tourne de nouveau vers *Tête d'or*.

— Votre enquête avait-elle établi un lien avec son monde avant cette attaque ?

L'enquêteur pense aux pierres manquantes, aux textes de la bibliothèque, aux relevés que ses amis ont emportés jusqu'à leur dernier instant. *Cupide* le regarde. L'interdiction prononcée dans la salle précédente n'a pas besoin d'être répétée.

— Nous suivions la trace d'un projectile lié au braquage, répond-il. Je ne peux pas vous donner davantage de détails pour le moment.

Les questions reprennent, mais le roi annonce la fin de la déclaration. Des employés s'approchent de l'estrade. *Tête d'or* ramasse son casque pendant que les caméras filment encore.

Dans le couloir, il entend une journaliste parler à ses spectateurs.

— L'enquêteur confirme l'attaque d'un vaisseau princier. Le roi *Cupide* accuse désormais la reine *Princesse* d'avoir organisé le braquage…

Il ralentit. Ce qu'il a confirmé et ce que le roi affirme se suivent dans la même phrase. Ceux qui écoutent sauront-ils encore faire la différence ?

Ferraille aurait demandé qu'on reprenne les faits un à un. Il entend presque sa voix. Puis une porte se ferme derrière lui et il se retrouve seul avec son casque.

Dans les heures qui suivent, la déclaration arrive jusqu'aux galeries des Mines. Les écrans habituellement occupés par le prix de l'or montrent la coque rose et violette. Des employés interrompent leur travail pour regarder. Devant un comptoir de transport, un groupe de lingots discute si fort que les clients de la file voisine se retournent.

— Elle veut nos mines, affirme l'un.

— Elle en possède déjà assez ! répond un autre.

— Justement. Ceux qui ont tout veulent toujours davantage.

Tête d'or passe derrière eux sans être reconnu. Il porte maintenant une tunique vert sombre, et la bande de son épaule reste cachée sous le tissu. Il serre contre lui les copies de l'enquête.

Le monde de *Princesse* répond peu. Un bref message annonce que les accusations sont examinées. La reine ne paraît sur aucun des canaux que consulte *Tête d'or*. Les journalistes cherchent ses représentants, montrent des portes fermées et reviennent aux mêmes images de l'attaque.

Le lendemain, *Cupide* fait une nouvelle déclaration.

— Ils ont entendu nos questions. Pourquoi se taisent-ils ? Nos morts ne méritent-ils pas une réponse ?

Cette fois, les débats portent sur les moyens de défense des Mines Cupidiennes. Faut-il renforcer les patrouilles ? Retenir les vaisseaux venant du monde de *Princesse* ? Les représentants du palais ne donnent pas tous les mêmes réponses. Sur les plateformes, pourtant, les contrôles s'allongent déjà.

Dans le local qu'on lui a prêté pour travailler, *Tête d'or* coupe le son.

Il a disposé les relevés devant lui. Les trajectoires, les cassures et les photographies sont classées dans l'ordre

choisi par *Paper*. La dernière image de *Ferraille* montre un angle qu'ils n'avaient pas encore observé. Il l'ouvre, la regarde longtemps, puis la range avec les autres.

Sur l'écran public, le visage de *Princesse* apparaît dans un ancien enregistrement. Sa haute couronne et ses améthystes brillent au-dessus de sa robe couverte de grandes roses. Un bandeau rappelle les accusations de *Cupide*. L'enquêteur revoit les guerrières dans leurs combinaisons fleuries. Il n'arrive pas à comprendre comment ce monde, connu pour protéger des personnages en danger, se retrouve mêlé à la mort de ses amis.

Les commentaires ne l'aident pas. Il revient aux mesures.

Les pierres manquent toujours à leur place, quelle que soit la façon dont il reprend les calculs. Il cherche une autre explication pendant une partie de la nuit. Il vérifie les déplacements, la quantité de poussière, les fragments repérés à distance. Au matin, ses yeux lui font mal et il n'a rien trouvé de nouveau.

Il faut retourner là-bas.

Il ferme les dossiers publics. Pour cette recherche, il n'a besoin ni d'une conférence ni d'un nouveau débat sur

une légende. Il lui faut revoir les roches avant que d'autres vaisseaux les dispersent.

Il prépare son départ sans annoncer sa destination aux journalistes. Son autorisation d'enquête lui permet encore d'utiliser le vaisseau. La vérification de la combinaison prend davantage de temps : celle qu'il portait pendant l'attaque doit être remplacée. Il essaie la nouvelle, vert sombre elle aussi, et ajuste la sangle qui passe près de son épaule blessée.

Avant d'embarquer, il adresse quelques mots à ses parents. Il leur confirme qu'il peut voyager et qu'il les appellera. Sa mère lui répond presque aussitôt de manger quelque chose de chaud. Il achète un repas sur la plateforme, puis reste quelques instants devant le comptoir, la main sur son paquet.

Il avait commencé à en demander trois.

Le voyage dure de nouveau deux jours à la vitesse de la lumière. Dans la cabine, les couchettes sont repliées et les sièges restent vides. *Tête d'or* s'oblige à suivre les consignes qu'ils s'étaient données à l'aller : manger à heures régulières, dormir pendant que la navigation automatique maintient la route, vérifier les réserves avant chaque période de repos.

Il lui arrive de se tourner vers le siège de *Paper* pour lui montrer une mesure. Il s'arrête alors, rapproche l'écran et termine seul.

Les informations reçues des Mines parlent toujours de *Princesse*. Les mêmes images accompagnent des commentaires de plus en plus violents. L'enquêteur les ferme avant d'entrer dans le champ de roches.

Il réduit la vitesse très loin des premiers blocs, observe le secteur et attend. Aucun vaisseau ne répond au balayage de ses capteurs. Une pierre tourne lentement, découvrant la cassure claire qu'ils avaient photographiée.

Il reconnaît l'endroit où *Ferraille* se tenait.

Ses mains se crispent sur les commandes. Il doit attendre que sa respiration redevienne régulière avant d'approcher. Il place le vaisseau à l'abri d'un grand bloc, garde les vues extérieures ouvertes et enfile sa combinaison.

Cette fois, personne ne vérifie le raccord derrière son épaule. Il utilise le reflet d'une petite vitre, passe les doigts sur la fermeture, puis recommence.

Dehors, il avance avec des poussées courtes. La pierre renvoie la lumière de sa lampe. Quelques éclats supplémentaires flottent parmi les autres : ce sont ceux

que les lasers ont arrachés pendant l'attaque. Il les repère sur ses images pour éviter de les confondre avec les traces plus anciennes.

Il examine le premier creux, puis le second. Les mesures restent celles qu'ils avaient relevées ensemble. Il change d'angle, passe derrière une paroi et cherche une ouverture qu'ils auraient pu manquer.

Rien ne lui indique où aller.

Il revient près de la grande cassure. Son épaule commence à le lancer. Il regarde sa réserve d'air, calcule le temps nécessaire pour rejoindre le sas et se prépare à rentrer.

Une lumière blanche apparaît entre deux fragments.

Tête d'or coupe sa lampe.

La lumière demeure.

Elle dessine une petite ouverture dressée dans le vide, sans cadre ni support. Ses bords éclairent la poussière en suspension. Au centre, il ne distingue aucune roche, aucune étoile. Le blanc lui cache ce qui se trouve de l'autre côté.

Il vérifie les images transmises par le vaisseau. L'ouverture y apparaît aussi.

Ce n'est pas ma visière.

Il s'approche assez pour lire des lettres qui se détachent dans la clarté.

« Auras-tu la riche intelligence de traverser ? »

Il relit la question. Puis il cherche autour de lui une caméra, un émetteur, la silhouette d'un vaisseau dissimulé. Les capteurs ne lui signalent aucun nouvel arrivant.

Quelqu'un lui parle pourtant. La richesse et l'intelligence réunies dans la même phrase : des mots faits pour attirer un être né d'une lingote et d'un Cerveausois.

Il garde ses commandes de déplacement sous les doigts.

Ils m'ont peut-être vu revenir. Ils ont peut-être compris que j'avais survécu.

La marque de *Princesse* lui revient en mémoire. Il imagine une arme derrière le blanc, un piège destiné à celui que les tirs ont manqué. Il recule de quelques mètres.

La question reste visible.

Depuis la bibliothèque, il cherche une trace de l'éclat. Il en a peut-être une devant lui. Il ne peut pas l'écarter simplement parce qu'il a peur ; il ne peut pas non plus s'y jeter parce qu'une phrase lui parle de son intelligence.

Il ouvre les notes conservées par *Paper*.

Le recueil contient des propositions de mesures, ajoutées au fil du temps par les chercheurs cerveausois qui ont étudié la légende. À côté des récits, ils ont décrit ce qu'il faudrait observer si un passage apparaissait. *Tête d'or* retrouve les pages copiées dans la bibliothèque et prépare les instruments du vaisseau.

Il commence par mesurer l'intensité de la lumière, puis les différentes vibrations qui la composent. Ces fréquences forment sur son écran une suite de pointes. Certaines reviennent à intervalles réguliers. Il les compare aux indications du recueil.

Les correspondances se multiplient.

Il fait ensuite compter les photons reçus par les capteurs, ces minuscules grains dont la lumière est faite. Leur quantité change autour de l'ouverture, mais selon une variation que les chercheurs avaient envisagée.

Un reste du passage. Quelque chose qui se rouvre là où ils sont passés…

Il conserve cette idée à côté des mesures. La phrase lumineuse ne lui dit toujours pas qui a ouvert le portail ni qui l'attend au-delà.

Un résultat interrompt ses comparaisons.

Le programme qui analyse l'évolution du signal refuse de placer les mesures dans leur ordre habituel. *Tête d'or* vérifie l'horloge du vaisseau. Elle fonctionne. Celle de sa combinaison donne la même heure. Il recommence avec un autre capteur.

La même anomalie apparaît.

Lorsqu'il étudie la lumière de sa lampe, les étapes du signal se suivent normalement. Avec celle du portail, une partie des mesures se range dans le sens contraire.

Il ne s'agit pas d'une lumière qui se déplace vers lui au lieu de s'éloigner. Le problème concerne les instants eux-mêmes.

Il agrandit la courbe. À mesure que les relevés s'ajoutent, l'indication demeure : les photons portent la trace d'un déplacement vers le passé.

Ils remontent le temps ?

Sa première envie est de relancer tous les calculs. Il le fait, obtient le même résultat, puis se souvient de *Ferraille* devant leurs premières trajectoires. Elle lui aurait demandé si répéter son propre raisonnement suffisait à le vérifier.

Il ouvre la messagerie cerveausoise et appelle son père.

Le système protège la conversation avant même de la transmettre. Une première couche brouille le message, une deuxième brouille les instructions qui permettent de le lire, et d'autres s'ajoutent jusqu'à remplir la fenêtre de contrôle. *Tête d'or* reconnaît quelques opérations. Pour les suivantes, les explications deviennent plus longues que les codes.

Le visage de son père apparaît enfin.

— Tu es arrivé ?

— Oui. Je t'envoie des relevés. J'ai besoin que tu les examines sans regarder mes conclusions.

Son père approche de l'écran. Il aperçoit le bord du casque et, derrière la visière, le reflet blanc.

— Tu es dehors ?

— Près du vaisseau. Ma réserve d'air est suffisante.

— Ce n'est pas ce que je te demande.

Tête d'or baisse un instant les yeux. Puis il lui raconte l'ouverture, la question et les contrôles qu'il vient d'effectuer. Son père écoute sans l'interrompre. Quand il parle de ses amis, il ralentit, cherche un mot et passe finalement au relevé suivant.

— Je vais regarder, dit doucement le Cerveausois. Reste à distance pendant ce temps.

Le transfert commence. Une nouvelle série de codes recouvre les données.

— Vous avez encore changé le brouillage des communications cerveausoises ? demande *Tête d'or*.

— Plusieurs équipes l'ont amélioré. À force d'ajouter des protections, plus personne ne comprend l'ensemble.

— Même chez vous ?

— Chacun comprend son morceau. Pour réunir tous les spécialistes, il faudrait envoyer une invitation. On cherche encore qui doit la chiffrer.

Un léger sourire traverse le visage de *Tête d'or*. Son père le voit et ne prolonge pas la plaisanterie.

— Les relevés sont arrivés. Je commence.

Tête d'or lui laisse le temps de travailler. Il surveille les alentours tandis que son père ouvre des références, rapproche des lignes et demande une mesure supplémentaire. À deux reprises, le Cerveausois recommence une comparaison sans expliquer ce qu'il cherche.

Une voix s'élève derrière lui.

— C'est lui ?

La mère de *Tête d'or* entre dans le champ de l'écran. Son visage de lingote se rapproche de la caméra.

— Tu as mangé ?

— Oui, maman.

— Et ton épaule ?

— Elle me fait moins mal.

Elle l'observe, sans paraître tout à fait convaincue.

— Nous avons eu peur pour toi.

Il cherche quelque chose qui pourrait la rassurer. Derrière lui, le portail éclaire les pierres où ses amis sont morts. Il ne veut pas lui promettre qu'il n'y a aucun danger.

— Je fais attention, dit-il.

Sa mère reste près de son père pendant que les nouvelles données arrivent. Le Cerveausois en relève une partie, fronce le visage et ouvre encore un document.

— Vous pourriez aussi réfléchir à des vacances en famille, tous les deux, reprend-elle. Des vraies. Avec une date de départ et des bagages.

— J'ai commencé à comparer plusieurs possibilités, répond son père sans quitter l'écran des yeux.

— Je sais. Ton tableau est très beau. Maintenant, il nous faut des valises.

Cette fois, le Cerveausois relève la tête. Il regarde sa femme, puis son fils, et sourit brièvement.

— Elle a raison.

Tête d'or voudrait être auprès d'eux, dans cette pièce où l'on peut encore discuter d'un voyage ordinaire. Sa mère reste à l'écran quand son père ramène les mesures devant lui.

— J'ai trouvé la même anomalie que toi, dit-il. Les relevés indiquent bien un déplacement vers le passé. Mais il y a autre chose.

Il fait apparaître deux séries de pointes, l'une au-dessus de l'autre.

— En haut, ce sont les vibrations de la lumière que tu observes. En bas, une référence sur les modifications temporelles du monde de la reine *Machine*.

Tête d'or compare leurs intervalles.

— Elles se correspondent.

— Précisément. Le phénomène de l'éclat se mêle ici à une modification du temps. J'en retrouve les fréquences caractéristiques. Regarde ces répétitions.

Il rapproche les deux courbes. Les mêmes groupes de pointes se superposent.

— Comme lorsqu'on reconnaît une mélodie, poursuit son père. Une note seule ne suffit pas. Mais quand les notes reviennent dans le même ordre, avec les mêmes

écarts, on peut reconnaître ce qu'on entend. Ici, nous retrouvons plusieurs signes ensemble.

— Le passage conduit donc dans le passé.

— C'est bien le sens indiqué par les mesures. Je ne peux pas te dire de combien de temps.

Tête d'or se tourne vers l'ouverture. Il avait cherché où les braqueurs étaient allés. Il n'avait pas pensé qu'il faudrait aussi chercher quand.

— La légende parlait d'un autre univers, dit-il. De lieux rapprochés, de personnages sous d'autres formes...

— Et tes relevés correspondent à ce phénomène. Mais ceux qui ont emprunté ce passage ont pu faire davantage que changer d'univers.

— Ils ont remonté le temps.

Le Cerveausois acquiesce.

Tête d'or rappelle la carte du convoi. Il revoit les coffres, les calculs des trajectoires, les creux dans la roche. Son esprit rapproche enfin la légende et la lumière mesurée devant lui.

— Ils sont passés dans l'univers condensé, à un moment antérieur au nôtre. C'est là qu'ils ont préparé et commis le braquage, avec d'autres distances, d'autres protections...

Il s'interrompt pour reprendre depuis le début, à voix basse. Son père le suit, corrige un terme, lui fait préciser ce que les relevés prouvent et ce qu'ils permettent seulement de comprendre. Ils reviennent à la même conclusion : l'univers de l'éclat existe, et le passage qu'ils étudient porte une modification temporelle.

— Nous n'avons pourtant pas le nom de celui qui l'a ouvert, rappelle son père.

— Non. Ni de celui qui a écrit la question.

Tête d'or lui envoie l'image des lettres lumineuses. Le Cerveausois la regarde longuement.

— Tu n'as rien à prouver à cette phrase, dit-il enfin.

— Je sais.

— Est-ce que tu envisages de traverser ?

L'enquêteur vérifie encore les capteurs. Le secteur demeure vide. La lumière n'a pas faibli, mais rien ne garantit qu'elle l'attendra longtemps.

— C'est la première piste qui nous conduit plus loin que les traces du braquage. Si elle se ferme, je ne sais pas comment la retrouver.

— Tu ne sais pas davantage ce qu'il y a derrière.

— Je sais que ceux que je cherche sont passés par là.

Son père ne répond pas aussitôt. Sa mère a cessé de bouger à côté de lui.

Tête d'or sent la peur lui serrer le ventre. Il voudrait pouvoir examiner l'autre côté à travers un écran, mesurer le danger comme il a mesuré les pierres. La blancheur ne lui livre rien de plus.

Il garde les yeux sur ses parents.

— Il faut que quelqu'un conserve tout ce que nous avons trouvé. Ne diffuse rien. Envoie seulement un rapport au roi *Cupide*, par sa messagerie royale. Je vais te donner les codes de contact.

— Tu veux qu'il reçoive aussi les relevés du temps ?

— Tout. Les images, les mesures et notre conclusion. Il m'a confié cette enquête. Il doit savoir où elle mène.

Il ajoute les références d'accès au message et vérifie que son père les a reçues. Les données du vaisseau sont également copiées. Il ne veut pas qu'une nouvelle tablette brisée suffise à effacer leur découverte.

— Garde les originaux chez toi, précise-t-il.

— Je les ai.

Sa mère se rapproche encore de l'écran.

— Dès que tu peux, tu nous appelles.

— Dès que je peux.

— Nous t'aimons, dit son père. Je te confie au *Roi*, mon fils.

Tête d'or les regarde quelques secondes de plus. Puis il réduit la fenêtre de communication sans couper la liaison. Leurs deux visages restent dans un angle de sa visière.

Il revient vers le vaisseau, en sécurise les commandes à distance et enregistre une dernière fois la position du passage. Sa combinaison dispose encore d'assez d'air. Il contrôle les fermetures, règle sa lampe et s'assure que les copies des recherches sont bien accessibles à son poignet.

Au moment de repartir vers la lumière, il aperçoit la place où il a rejoint le corps de *Paper* après l'attaque. Son regard suit ensuite la courte distance qui le séparait de celui de *Ferraille*.

Il n'attendait pas d'eux qu'ils trouvent toutes les réponses. Il voulait seulement pouvoir continuer à les chercher ensemble.

Sa main se referme sur l'appareil fixé à son poignet. Leurs relevés sont là. Il les emporte.

Devant l'ouverture, il ralentit. Le passage est étroit ; il devra se faufiler pour le franchir sans heurter les pierres voisines. La question brille toujours à hauteur de son casque.

Il ne lui répond pas. Il regarde une dernière fois les deux visages dans sa visière, puis donne une courte poussée.

Le blanc recouvre son gant, son bras, le devant de sa combinaison vert sombre. Il ne sent pas de choc. Il avance encore.

— Papa ?

La petite fenêtre tremble. Il entend le début d'une réponse, puis la lumière emplit sa visière.

Tête d'or disparaît dans le passage.

Derrière lui, les lettres s'effacent et l'ouverture se referme d'un seul coup. Le vaisseau reste seul au milieu des roches. Sur l'écran de ses parents, l'appel vient de s'interrompre.

Chapitre 6
Deux jours de plus

Tête d'or ouvre les yeux sur le plafond de sa chambre. Sa main se referme sur un drap. Il sent le tissu entre ses doigts, l'oreiller derrière sa nuque et, contre ses jambes, la chaleur des couvertures. Une voiture passe dans la rue. Le bruit s'éloigne derrière la fenêtre entrouverte.

Le blanc a disparu.

Il sait immédiatement où il se trouve. C'est son appartement, au cœur de *Cupide City*. La porte de droite donne sur la salle de bains ; dans l'entrée, ses chaussures sont rangées sous un banc. Il connaît aussi le livre posé sur la table de nuit et la petite marque laissée par une tasse sur le bois.

Pourtant, quelques instants auparavant, il flottait parmi des roches, enfermé dans une combinaison spatiale.

Il se redresse. Son pyjama glisse sur une peau humaine. Plus de surfaces dorées, plus de reliefs mêlant la forme d'un cerveau à celle d'un lingot. Ses mains ont gardé cinq doigts, mais il distingue à présent de fines lignes dans les paumes et une petite veine sous un poignet.

Il se lève et rejoint le miroir.

Un homme d'une trentaine d'années lui fait face. *Tête d'or* reconnaît ce visage aussi sûrement qu'il se rappelle son corps brillant. Il n'a pas besoin de chercher son nom ni de se demander ce qu'il fait ici.

Les souvenirs sont là, entiers.

Il se rappelle avoir grandi aux *Mines Cupidiennes*, auprès de sa mère lingote et de son père cerveausois. En même temps, il se souvient d'une enfance dans ce pays, avec des parents humains. Les repas, les discussions, les inquiétudes de sa mère, les longues explications de son père : tout se répond. Il pourrait retrouver leur maison sans demander son chemin.

Sur une photographie près du miroir, ses parents sourient. Son père vient du pays de *Cerveau* ; sa mère est née à *Cupide Land*. Leur fils travaille à la banque de la capitale, où il contrôle les procédures de transport des fonds. *Cupide* lui a donné cet emploi. Ici aussi, il en a été fier.

Il passe une main sur son visage. Ce geste est nouveau et familier à la fois.

C'est donc cela, l'univers de l'éclat.

Il se rappelle les mondes séparés par l'espace, les coffres volants, les galeries suspendues des mines. Ici, des pays occupent les continents d'une même planète immense. Les habitants ont des corps humains. Ceux qui dirigent, ceux qui travaillent, ceux qui interrogent les témoins devant une caméra : il les connaît sous une autre apparence, avec les mêmes rôles.

La légende disait vrai.

Une pensée lui fait quitter le miroir.

Paper et *Ferraille* travaillent avec lui dans cette banque.

Il le sait. Il les a vus hier, ici, dans son bureau. *Paper* a replacé sa cravate avant de partir ; *Ferraille* a demandé si leur réunion du lendemain commençait toujours à la même heure. Ce souvenir se tient à côté de celui de leurs combinaisons immobiles, comme deux images qu'il ne parvient pas à regarder ensemble.

Il retourne au lit et saisit son téléphone.

Leurs noms sont dans ses contacts. Son doigt s'approche de celui de *Paper*, puis s'arrête.

Je vais leur dire de ne pas venir. De rester chez eux. De…

Il baisse lentement la main.

La bibliothèque lui revient en mémoire. Les deux univers ne contiennent pas des copies qui mènent des vies

indépendantes. Les événements s'y correspondent. Il n'a pas trouvé deux autres amis qui échapperaient à l'histoire qu'il a vécue.

Ce sont eux.

Et ils sont morts dans cette histoire.

Tête d'or regarde la date sur son téléphone. Le transport d'or doit quitter la banque après-demain matin. Dans cet univers, les préparatifs ne sont donc pas terminés. Les camions sont encore pleins, les convoyeurs vivants.

Il s'assied au bord du lit.

Son esprit comprend très vite ce que son cœur refuse : le passage ne lui offre pas une histoire neuve où il suffirait d'un appel pour tout effacer. Il lui rend du temps auprès de ses amis, avant que les événements se rejoignent.

Deux jours avant le braquage.

Il pose le téléphone, puis le reprend pour regarder leurs noms. Il voudrait déjà entendre leurs voix. Pourtant, ce qu'il doit leur dire ne tient pas dans un message, et il ne sait pas encore comment commencer.

Il s'habille, prend ses affaires et quitte l'appartement.

Dans la rue, les vitrines s'allument. Une boulangerie affiche le prix des petits pains à côté du cours de l'or. Devant, un homme consulte son téléphone en faisant la queue ; lorsque son tour arrive, il demande si la monnaie peut être placée sur un compte qui rapporte. La vendeuse lui répond sans paraître surprise.

Cupide City se réveille en comptant.

Les façades des banques renvoient le soleil. Au-dessus des carrefours, des écrans comparent des fortunes, annoncent des gains et proposent aux passants de devenir plus riches avant la fin de la journée. Sur une affiche, une famille sourit devant une montagne de pièces. Le slogan promet une vie réussie à ceux qui en posséderont davantage que leurs voisins.

Tête d'or connaît ces rues. Ses souvenirs humains les remplissent d'habitudes : ici, il achète son repas ; là, il traverse pour gagner quelques minutes. Mais il les regarde avec les images des *Mines Cupidiennes* encore présentes dans son esprit. Les chariots de minerai ont cédé la place aux camions ; les écrans des galeries sont devenus ceux des avenues. Partout, les chiffres occupent le même espace dans les regards.

À l'entrée d'un café, un client pâle parle trop vite. Il explique qu'il n'a presque pas dormi : pendant la nuit, des placements pouvaient lui rapporter de l'argent. Son voisin lui conseille de se reposer tout en lui montrant une autre affaire à ne pas manquer.

Un peu plus loin, un cabinet médical ouvre ses portes. Sur la vitre, une affiche demande aux patients d'éteindre leur téléphone avant la consultation. Quelqu'un a écrit au-dessous : « Même pendant l'ouverture des marchés. »

Tête d'or poursuit sa route. Il pense aux questions qui l'attendent dans son bureau.

Doit-il tout raconter ? Peut-il regarder ses amis discuter du lendemain sans leur dire ce qu'il a vu ? Il imagine *Ferraille* découvrant plus tard qu'il a gardé ce secret. Elle lui demanderait depuis combien de temps il savait.

Il n'aurait aucune bonne réponse.

La banque s'élève au bout de l'avenue. Dans le hall, un agent vérifie son badge et lui souhaite une bonne journée. *Tête d'or* répond, passe le contrôle et monte à son étage. Il sait quels couloirs emprunter, quelle porte pousse un peu contre le tapis, quel voyant doit s'allumer quand il présente sa carte.

Avant d'entrer dans son bureau, il entend la voix de *Ferraille*.

— Ils peuvent afficher le prix de tout ce qu'ils veulent. Cela ne change pas à qui nous appartenons.

— Au *Roi*, répond *Paper*. Mais je préférerais qu'ils évitent de nous vendre cette idée que posséder davantage rend forcément meilleur.

— Tu as vu la nouvelle affiche dans le hall ?

— Difficile de la manquer. Elle est plus grande que le comptoir.

Tête d'or pousse la porte.

Paper est debout près de la table, en costume et cravate. *Ferraille*, assise devant un dossier, relève la tête. Elle porte une veste vert sombre. Leurs corps sont humains ; leurs voix n'ont pas cessé d'être les leurs.

— Tu es en avance, dit *Paper*.

Tête d'or referme la porte. Il avance de deux pas, puis s'arrête.

Ferraille se lève aussitôt.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il voudrait leur répondre, mais ses yeux vont de l'un à l'autre. *Paper* tient un stylo. *Ferraille* repousse sa chaise

du pied. Ces mouvements ordinaires lui paraissent si précieux qu'il en oublie la phrase préparée dans l'escalier.

— Vous êtes là, dit-il enfin.

Paper échange un regard avec *Ferraille*.

— Oui. Nous avions rendez-vous.

Tête d'or les prend dans ses bras. Le stylo tombe sur la table. Ses amis se rapprochent sans comprendre, et il reste un moment contre eux, les yeux fermés.

Personne ne lui demande de se dépêcher.

Quand il recule, *Ferraille* garde une main sur son bras.

— Assieds-toi. Tu vas nous raconter.

Il accepte. *Paper* ramasse son stylo, tire une chaise et vient s'installer en face de lui. Le bruit des bureaux voisins passe encore sous la porte.

— Ce que je vais vous dire est difficile à croire, commence *Tête d'or*.

— Alors commence par le début, répond *Ferraille*.

Il leur parle des *Mines Cupidiennes*, des coffres spatiaux et du braquage. Il décrit leurs trois silhouettes dans cet autre univers : un billet vivant, une pièce d'or, un être dont la matière ressemble à de l'or sans en être. *Paper* baisse les yeux vers ses mains, mais ne l'interrompt pas.

Tête d'or raconte la gardienne, le reflet blanc et la bibliothèque dans le monde de *Cerveau*. À mesure qu'il parle, il retrouve le calme nécessaire pour expliquer. Il distingue ce qu'ils avaient mesuré de ce qu'ils avaient seulement supposé. Il n'efface pas les erreurs corrigées ensemble.

— Et nous étions avec toi pendant tout cela ? demande *Paper*.

— Oui. Vous m'avez aidé à retrouver la trajectoire, puis les pierres manquantes.

— Mais nous ne nous en souvenons pas, dit *Ferraille*.

— Vous n'avez pas traversé le passage. Moi, je me rappelle les deux univers. Je sais aussi ce que nous avons fait ici, hier, avant de quitter le travail.

Il lui rappelle sa question sur l'heure de la réunion. Elle acquiesce lentement.

— Pour nous, c'était seulement hier.

— Pour moi aussi. Et pourtant, j'ai vécu autre chose depuis.

Paper rapproche sa chaise.

— Les événements se correspondent, mais les lieux changent. C'est cela ?

— Oui. Les distances et les apparences aussi. Je ne peux pas mettre deux horloges côte à côte et faire correspondre chaque minute. Là-bas, nous avons voyagé pendant des jours entre des mondes qui sont ici des pays voisins. Il faut reconnaître les événements, pas compter toutes les secondes de la même façon.

Ferraille l'écoute avec les sourcils légèrement froncés. Elle ne cherche pas une plaisanterie dans son récit. Elle cherche ce qu'il peine à dire.

— Qu'est-ce qui s'est passé parmi les pierres ?

Tête d'or regarde sa main, toujours proche de la sienne sur la table.

— Un vaisseau est arrivé. Il portait la marque de la reine *Princesse*. Il a tiré sans nous avertir.

Il leur décrit les éclairs roses. Il s'arrête avant de raconter les gestes qu'il a dû faire pour ramener leurs corps dans le sas.

— Vous avez été tués tous les deux.

Dans le couloir, quelqu'un passe en parlant d'un dossier. Les pas s'éloignent. *Paper* pose son stylo à plat sur la table.

— Et toi ? demande-t-il.

— Une roche a reçu le tir. J'ai été blessé. Ils m'ont cru mort, alors je suis resté immobile jusqu'à leur départ.

— Tu es rentré seul, comprend *Ferraille*.

Il acquiesce.

Elle laisse passer un moment avant de reprendre :

— C'est pour cela que tu nous regardais comme ça.

Tête d'or voudrait leur promettre quelque chose. Il pourrait leur proposer de partir loin, de fermer la porte et d'attendre ici. Mais il leur doit la vérité qu'il a lui-même comprise devant son téléphone.

— Je ne suis pas venu vous dire que je sais comment empêcher votre mort. Ce que j'ai vécu là-bas a sa place dans ce monde aussi. Je ne sais pas exactement de quelle manière. Je sais seulement que vous êtes encore ici, maintenant.

Paper passe une main sur sa cravate. Ce geste rappelle à *Tête d'or* celui du billet qui lissait sa manche dans la bibliothèque.

— Vous me croyez ? demande-t-il.

— Tu viens de nous raconter des choses que je n'aurais jamais imaginées, répond *Paper*. Mais je te connais. Et je vois ce que cela te fait de nous parler.

— Nous te croyons, ajoute *Ferraille*.

Elle rapproche sa chaise. Son visage est grave, sans cette terreur que *Tête d'or* redoutait d'y trouver.

— Nous appartenons au *Roi*. Cela reste vrai ici et dans cet autre univers. La mort ne peut pas nous enlever à lui.

— Nous aimons la vie, dit *Paper*. Nous avons des gens à aimer, du travail à faire... Mais nous n'avons pas peur de ce qui vient après. Le *Roi* nous a sauvés.

Tête d'or les écoute. Dans le vaisseau, leurs prières lui parvenaient souvent pendant qu'il examinait ses écrans. Aujourd'hui, leurs paroles occupent toute son attention.

— Je vous ai emmenés là-bas, murmure-t-il.

Ferraille serre légèrement son poignet.

— Tu nous as proposé de chercher avec toi. Nous t'avons répondu oui. Ceux qui ont tiré sont responsables de leurs tirs.

— Et tu n'avais pas le droit de trouver toutes les réponses sans nous, ajoute *Paper*.

Son sourire est bref. Il n'essaie pas de rendre la nouvelle moins grave ; il rappelle seulement à leur ami qu'ils sont encore trois autour de cette table.

Tête d'or reprend son récit. Il leur parle des accusations de *Cupide*, de la tension avec le monde de *Princesse* et de son retour parmi les roches. Il décrit enfin le portail, la

question lumineuse et l'aide de son père pour reconnaître les traces d'un voyage vers le passé.

— Tu sais qui t'a ouvert ce passage ? demande *Ferraille*.

— Non.

— Et qui a attaqué le convoi ?

— Pas encore.

Paper se tourne vers les dossiers restés près de la fenêtre.

— Alors nous savons par où commencer. Ici, l'or n'a pas quitté la banque.

— Le départ est prévu après-demain matin, confirme *Tête d'or*.

— Il y aura des gens dans les véhicules, dit *Ferraille*. Ils méritent qu'on cherche ce qui va leur arriver.

Elle retire sa main pour ouvrir son dossier.

— Nous continuons avec toi.

Tête d'or les regarde reprendre leurs affaires. Pendant plusieurs jours, il a porté seul les questions laissées par leurs morts. Maintenant, *Paper* lui demande un accès, *Ferraille* dégage la table, et il peut leur répondre.

Il le fait avant que l'émotion l'en empêche de nouveau.

La salle de crise se trouve derrière deux portes de sécurité, au même étage. Elle sert à surveiller les transports importants et à réunir les responsables lorsqu'un

problème survient. Pour l'instant, ses écrans sont noirs. Trois fauteuils entourent la grande table.

Paper allume les appareils. *Ferraille* ferme la dernière porte, tandis que *Tête d'or* ouvre le dossier du prochain transfert. Le système vérifie son identité avant d'afficher la carte.

Le pays de *Cupide* occupe une large partie du continent. Des routes relient ses mines à la capitale, puis se prolongent vers la mer. Au milieu de l'océan s'étend une île immense, couverte de villes, de quais et de bâtiments bancaires.

Des centaines de ponts la relient aux terres qui l'entourent. Certains disparaissent presque sous les traits de la carte, tant ils sont longs. Leurs autoroutes avancent sur des piles de béton, au-dessus de l'eau, pour rejoindre les différents continents.

Tête d'or connaît cette île dans ses souvenirs humains. Pourtant, la regarder après avoir vu la zone bancaire au bout d'une route spatiale lui permet de comprendre autre chose.

— C'est notre destination, dit-il. Là-bas, les coffres devaient rejoindre une zone neutre. Ici, tous les pays déposent leurs réserves sur cette île.

Ferraille agrandit la carte.

— Elle n'appartient donc pas à *Cupide*.

— Non. Aucune nation ne peut la traiter comme une partie de son propre pays. C'est un lieu commun pour conserver l'argent et faire du commerce.

Paper affiche l'itinéraire du transfert. Une ligne part de leur banque, traverse la capitale, rejoint une autoroute et s'engage sur l'un des ponts.

— Celui-ci, précise-t-il. Une trentaine de kilomètres au-dessus de la mer. Ensuite, le convoi traverse la ville de l'île jusqu'à la banque internationale.

Il fait apparaître les autres trajets possibles, puis les retire. Une seule ligne reste sur l'écran.

— Qui connaît la route complète ? demande *Tête d'or*.

Il en possède déjà le souvenir, mais il veut reprendre chaque élément avec ses amis.

— Nous trois et *Cupide*, répond *Paper*. Avec l'heure exacte du départ et l'ensemble des protections.

— Les chauffeurs ?

— Ils recevront leurs consignes au fur et à mesure. Chacun saura ce qu'il doit faire au moment de le faire.

Ferraille ouvre la répartition des équipes.

— Les gardes connaissent leur travail, les mécaniciens les véhicules, les employés des réserves le chargement. Mais aucun de ces groupes ne possède le dossier entier.

Tête d'or retrouve les précautions appliquées aux coffres spatiaux. Là aussi, personne ne devait pouvoir révéler tout le trajet en répétant une seule consigne entendue au départ.

Il demande les images des véhicules.

Sur l'écran apparaît un long camion portant de grandes poutres métalliques. Une bâche couvre une partie du chargement. Devant lui attend une voiture pilote, munie de gyrophares jaunes et d'un panneau annonçant un convoi exceptionnel.

— Vu de la route, explique *Paper*, nous livrons des structures pour construire un pont.

Il passe à une vue prise avant l'installation du décor. Sous les fausses poutres, une caisse blindée occupe presque toute la remorque. D'autres camions semblables attendent dans le hangar.

— L'or sera là-dedans.

Ferraille compare les deux images.

— On peut donc regarder le bon convoi sans comprendre ce qu'on voit.

— C'est le but. Et il y aura des leurres sur d'autres ponts: des convois qui lui ressemblent, mais ne transportent pas l'or.

Paper ouvre ensuite le dossier des escortes. Les voitures pilotes dissimulent des armes. Des véhicules plus lourds, camouflés eux aussi, possèdent des protections contre les missiles et peuvent répondre à une attaque venue du ciel.

Tête d'or retrouve en pensée les vaisseaux chargés de protéger les coffres. Certains avaient l'apparence de bâtiments ordinaires. Ici, la même précaution s'abrite sous les couleurs d'un chantier routier.

Je regardais les traces laissées après le combat. Maintenant, je peux examiner ce qui attendait les attaquants avant leur arrivée.

Il rapproche les images des deux souvenirs : les portes spatiales arrachées, les parois intactes des remorques. Il se rappelle aussi les passages que les voleurs avaient laissés tranquilles parce qu'ils ne conduisaient pas à l'or.

— Ils ne se sont pas trompés de réserve, dit-il. Ils ont ouvert ce qui leur était utile.

Paper abandonne aussitôt la fiche d'un véhicule.

— Tu penses qu'ils savaient reconnaître le vrai chargement malgré les leurres.

— Oui. Et trouver les bons accès, une fois devant les coffres.

— Nous avons donc quelqu'un de très bien renseigné, dit *Ferraille*. Mais savoir où se trouve une porte ne permet pas de la casser.

Tête d'or ouvre une page vierge.

Il y inscrit les renseignements nécessaires pour atteindre le convoi. Puis il ajoute les protections qu'il faudra vaincre. Son cerveau examine déjà plusieurs attaques possibles. Il fait varier le lieu, le nombre d'assaillants et les moyens utilisés. Dès qu'une hypothèse apparaît, ses souvenirs des coffres éventrés lui permettent de la comparer au résultat.

Une embuscade ordinaire n'explique pas les portes déchirées. Une force immense, employée au hasard, n'explique pas la précision des ouvertures. Un renseignement partiel ne suffit pas à franchir toutes les étapes.

Paper l'aide à ranger les possibilités. Il repère rapidement celles qui décrivent la même idée sous des noms différents et les rassemble. *Ferraille* revient sur une case que *Tête d'or* vient de fermer.

— Pourquoi écartes-tu celle-ci ?

— Parce que les attaquants auraient eu trop peu de temps.

— Trop peu avec les armes que nous connaissons. Nous ne connaissons pas encore les leurs.

Il laisse sa main immobile sur les commandes, puis rouvre la case.

— Tu as raison.

Il lui montre la correction. Elle se penche, approuve et revient à la liste suivante. Pendant quelques instants, ils retrouvent leur manière habituelle de travailler. *Tête d'or* éprouve un soulagement qui lui fait presque oublier la date affichée en haut de l'écran.

Une image de l'intérieur d'un véhicule ramène son attention au transport. Deux places attendent les convoyeurs, avec des ceintures, une radio et un espace pour leurs affaires.

Ferraille la garde ouverte.

— Il faudra penser à ceux qui seront assis là quand tu compareras les attaques.

— J'y pense.

— Alors garde cette image. Dans tes calculs, ils deviennent vite une ligne appelée « personnel ».

Il laisse la photographie près de la carte. Les gardiens interrogés après le braquage lui reviennent en mémoire, tremblants sous leurs couvertures.

Il recommence son raisonnement avec cette vue à côté de lui.

Les possibilités se réduisent. Il peut mesurer ce que certains moyens permettraient, et ce qu'ils laisseraient derrière eux. Mais chaque tentative s'arrête au même endroit : les parois des camions.

— Il manque le blindage, dit-il enfin.

Paper cherche la fiche correspondante.

— Nous avons les contrôles extérieurs, les poids autorisés et les conditions de transport.

— Pas sa composition. Ni sa fabrication.

Le document suivant ne contient que des consignes d'entretien. *Tête d'or* les reconnaît. Elles sont utiles pour déplacer les véhicules, mais elles ne disent pas ce qu'un projectile doit traverser pour atteindre l'or.

— Dans l'autre univers aussi, ce secret m'échappait, explique-t-il. Je savais comment protéger le trajet des coffres. Je ne savais pas de quoi leurs portes étaient faites.

Ferraille ramène devant eux la liste des protections.

— Donc, pour comprendre l'attaque, il nous faut deux choses : comment les voleurs ont appris ce qu'ils devaient savoir, et quelle force leur a permis de passer.

— Oui. Une force extraordinaire. Bien au-delà de ce qu'on prépare pour arrêter un transport ordinaire.

— Qui peut nous donner les plans ? demande *Paper*.

Tête d'or consulte les autorisations. Le même nom revient sur toutes les demandes concernant la fabrication.

— *Cupide*.

Il ouvre le canal réservé aux échanges avec la direction du pays. Avant de lancer l'appel, il se tourne vers ses amis.

— Dans l'autre univers, il a accusé *Princesse* d'avoir volé l'or pour affaiblir les mines. Il a parlé d'une attaque militaire à venir. Les contrôles se durcissaient déjà quand je suis parti.

Ferraille regarde le trajet, qui traverse des frontières avant d'atteindre sa destination.

— Ici, ce sont des pays qui risquent de se faire la guerre.

— Oui. Nous devons trouver qui a vraiment attaqué. Une marque sur un vaisseau ne suffit pas à expliquer tout le braquage.

Paper referme les notes où figure le récit du passage. *Tête d'or* ne veut pas annoncer l'existence de l'autre

univers au milieu d'une demande technique. Il lui faut d'abord une réponse sur ces parois que personne, dans la salle, n'est capable de décrire.

L'appel est accepté.

Cupide apparaît derrière un bureau. Il a le visage d'un homme, des mains humaines et un costume dont la coupe est impeccable. *Tête d'or* le reconnaît avec la même certitude qu'il a reconnu ses parents sur la photographie. Ici, cet homme dirige *Cupide Land*. Dans l'autre univers, un billet vert de cent dollars règne sur les mines, sans bras, porté par deux jambes en tortillon.

La voix qui sort de l'écran garde son autorité familière.

— Il y a un problème avec le départ ?

— Nous reprenons les protections du convoi, répond *Tête d'or*. J'ai besoin de consulter les plans du blindage.

Cupide se recule légèrement.

— Vous avez les documents nécessaires à votre travail.

— Ils décrivent le transport et l'entretien. Pas les parois.

— Leur fabrication est confidentielle. Moins elle est connue, mieux mon or est protégé.

Tête d'or entend une réponse raisonnable. C'est aussi pour limiter les risques qu'il a lui-même séparé les

consignes des équipes. Pourtant, les souvenirs des brèches l'empêchent de se satisfaire de cette règle.

— Je dois vérifier ce qui pourrait les percer.

— Elles ont été conçues pour résister à des attaques exceptionnelles.

— Je dois comprendre comment.

Cupide baisse les yeux vers un document, puis les relève.

— Votre mission consiste à faire appliquer les procédures.

— Et à repérer ce qui pourrait compromettre le transport. Si je ne connais pas les limites du blindage, je travaille avec une partie du problème cachée.

À côté de lui, *Paper* garde les mains éloignées du clavier. *Ferraille* suit l'échange sans intervenir.

— Vous imaginez donc que quelqu'un pourrait ouvrir ces camions ? demande *Cupide*.

Tête d'or revoit un plancher immense, vide, sous les projecteurs des secours.

— Je veux pouvoir répondre à cette question avant qu'ils prennent la route.

Le chef d'État demeure silencieux. *Tête d'or* attend, malgré l'envie de remplir ce silence avec une autre explication.

Enfin, *Cupide* rapproche son siège.

— Je n'ai pas fait réaliser ce travail par un atelier ordinaire. Cette fabrication dépasse ce que nos propres entreprises savent produire.

— À qui l'avez-vous confiée ?

— À des spécialistes. Leurs engagements de secret sont aussi solides que leurs produits.

— Alors permettez-nous de les rencontrer. S'ils nous expliquent les protections, nous pourrons terminer nos vérifications.

Cupide regarde les trois visages réunis devant la caméra. Sur l'écran voisin, la ligne du trajet attend toujours, entre la banque et l'île.

— Vous voulez vraiment connaître l'origine de ce blindage ?

— Oui.

— Très bien. Mais vous comprendrez pourquoi je préfère que son origine ne soit pas discutée dans tous les bureaux.

Tête d'or prend de quoi noter. Il attend un nom d'usine, une ville, l'adresse d'un service auquel ils pourront enfin poser leurs questions.

— Ces blindages ont été fabriqués par une entreprise du pays de la reine *Princesse*.

Chapitre 7
Derrière le blindage

Tête d'or garde son stylo au-dessus de la table. Le nom de *Princesse* vient de le ramener parmi les roches, face à la coque rose et violette. Sur l'écran, *Cupide* attend pourtant une réponse au sujet de simples vérifications.

— Vous avez confié la protection de votre or à une entreprise de son pays ?

— À la meilleure entreprise disponible, corrige *Cupide*. Nos désaccords ne rendent pas ses fabricants moins compétents.

Paper rapproche le clavier, prêt à noter une adresse. *Ferraille* regarde leur ami. Elle sait quelles images accompagnent pour lui cette conversation.

— Je vais faire confirmer votre autorisation, poursuit le chef d'État. Vous aurez accès aux renseignements techniques nécessaires. Les responsables de cette société n'ont pas à connaître l'heure du transfert ni son itinéraire.

— Nous n'emporterons pas le dossier du transport, répond *Tête d'or*.

— Très bien. Et je veux être informé du résultat.

La communication s'achève. Quelques instants plus tard, un document arrive avec le nom du fabricant : *Le Top du Top du Blindage*.

Paper le lit deux fois.

— Au moins, ils annoncent clairement leurs ambitions.

— Espérons qu'ils ont consacré autant de soin aux parois qu'au nom, répond *Ferraille*.

Elle rapproche l'autorisation et en vérifie les limites. Leurs trois noms y figurent, ainsi que celui de la responsable à rencontrer : *Mademoiselle Bouclier*.

Tête d'or prépare les questions. Elles ne portent ni sur les réserves ni sur le trajet. Il veut comprendre ce qui sépare l'or d'un attaquant, depuis la surface extérieure des camions jusqu'aux compartiments de chargement.

À côté de ses notes, le plan du convoi reste ouvert. Il le ferme avant de quitter la salle.

Dans la voiture de la banque, *Paper* prend le volant. *Ferraille* s'installe à l'arrière avec les documents, tandis que *Tête d'or* garde son téléphone devant lui. Les messages du fabricant confirment leur visite. Il répond, puis pose l'appareil sur ses genoux.

— Tu peux encore nous dire ce qui t'inquiète, remarque *Ferraille*.

— Vous savez ce que j'ai vu là-bas.

— Oui. Mais nous allons rencontrer ceux qui ont fabriqué des parois. Nous ne savons pas s'ils ont le moindre rapport avec ceux qui ont tiré.

Il regarde la route. Les immeubles de *Cupide City* laissent place à des entrepôts, puis à des terrains traversés par de larges voies de circulation.

— Je le sais, dit-il. J'essaie de ne pas tout mélanger.

Paper attend d'avoir dépassé un camion pour lui répondre.

— C'est pour cela que nous sommes trois.

La voiture poursuit sa route vers la frontière. *Tête d'or* se rappelle les longues heures passées devant les instruments du vaisseau. Ici, il peut voir les véhicules qui les précèdent et les villes qu'ils traversent. Les pays se succèdent sur une même terre ; les questions, elles, les accompagnent sans changer.

Après les contrôles, ils entrent dans le pays de la reine *Princesse*.

Les premières avenues sont bordées d'arbres et de massifs de roses. Des façades claires donnent sur des

places où l'on marche sans avoir besoin de surveiller un cours de l'or au-dessus de chaque passage. Le pays est riche : cela se voit aux bâtiments entretenus, aux transports, aux ateliers qui occupent la périphérie. Pourtant, *Tête d'or* ne retrouve pas cette course affichée à la fortune qui remplit les rues de sa capitale.

À un carrefour, *Paper* laisse traverser une femme en veste rose. Elle accompagne une personne âgée jusqu'au trottoir opposé, puis revient chercher un sac resté près du passage. Un homme lui tient la porte d'un magasin.

— Merci, princesse, lui dit-il.

Ferraille suit la scène des yeux.

— On les appelle vraiment comme ça.

Tête d'or acquiesce. Ses souvenirs humains lui rendent cet usage familier.

— C'est une manière courtoise de s'adresser aux habitantes. Elles ne sont pas toutes de la famille de la reine.

Paper reprend sa route. Plus loin, deux femmes en tailleur discutent devant un bureau. L'une porte un manteau rose pâle, l'autre une veste violette. Elles ont cette élégance soignée que les visiteurs retrouvent jusque dans les vêtements de travail.

Tête d'or détourne un instant le regard. Il a besoin de laisser ces gestes ordinaires prendre leur place à côté de son souvenir des guerrières.

Le Top du Top du Blindage occupe plusieurs bâtiments bas, reliés par des galeries vitrées. Derrière les clôtures, des camions entrent dans de grands hangars. Des panneaux indiquent les ateliers et les zones réservées aux essais.

À l'accueil, une employée vérifie leurs identités et l'autorisation reçue de *Cupide*. Elle les fait patienter le temps de comparer les références du contrat, puis leur remet des badges.

— *Mademoiselle Bouclier* va vous recevoir.

La jeune femme qui vient les chercher porte une veste longue, d'un rose discret, sur des vêtements de travail. Ses cheveux sont attachés. Un petit carnet dépasse d'une poche ; une trace de crayon marque le côté de sa main.

— Vous demandez les détails du blindage des véhicules cupidiens ?

— Leur composition et leur fonctionnement, précise *Tête d'or*. Nous devons vérifier les risques avant le transfert.

— Suivez-moi.

Elle les conduit jusqu'à une salle dont les vitres donnent sur un atelier. Des techniciens y déplacent une grande plaque maintenue par un appareil de levage. Ils avancent lentement, sous les indications d'une collègue qui surveille les attaches.

Mademoiselle Bouclier attend que le passage soit dégagé pour reprendre.

— Nous fabriquons des protections. Pour des véhicules, des bâtiments, des équipements qui ne doivent pas céder sous une attaque. Nous ne choisissons pas ce que nos clients placent derrière, mais nous devons savoir ce que nos parois auront à supporter.

Elle pose leur autorisation devant un lecteur. L'écran confirme l'accès, puis affiche plusieurs dossiers.

— Je peux vous expliquer les principes. Les plans complets contiennent des secrets de fabrication. Leur consultation et leur remise doivent être enregistrées.

— Faites les vérifications nécessaires, répond *Tête d'or*. Nous attendrons.

Elle le regarde brièvement, puis appelle le service chargé du contrat. Pendant qu'on confirme les dernières références, elle installe un échantillon sur la table.

De face, il ressemble à un morceau de métal épais. Sur le côté, une coupe révèle une succession de couches, certaines très minces, d'autres plus larges. *Tête d'or* se penche aussitôt.

— Elles n'ont pas toutes la même matière.

— Ni le même rôle.

Mademoiselle Bouclier fait apparaître un schéma. Elle désigne la surface extérieure, puis les couches placées derrière.

— Quand un objet frappe une paroi ordinaire, le choc se concentre à l'endroit qu'il touche. Ici, nous cherchons d'abord à répartir cet effort sur une zone beaucoup plus grande.

Elle appuie la pointe d'un crayon contre une feuille, assez légèrement pour la marquer, puis pose une règle entre les deux et recommence.

— La même pression n'agit plus sur un tout petit point. Cette comparaison est très simple, mais elle explique ce premier concept.

Ferraille regarde la feuille restée intacte sous la règle.

— Et si le choc est trop fort malgré cela ?

— Les couches suivantes travaillent à leur tour. Certaines peuvent se déformer pour absorber une partie

de l'effort. D'autres empêchent cette déformation de se prolonger jusqu'à l'intérieur. Nous devons aussi limiter la chaleur et protéger les assemblages.

Elle agrandit la coupe d'un angle du camion.

— Une bonne paroi ne sert à rien si sa porte se détache. Les fermetures et les raccords font partie de la protection.

Tête d'or suit les traits du schéma. Il retrouve l'emplacement des portes sous les fausses structures métalliques vues dans la salle de crise. Derrière ce dessin, un autre s'impose : les accès arrachés des coffres spatiaux.

Je connais les endroits qui ont cédé. Il me manque encore la force capable de les faire céder.

— Vous voulez voir les calculs ? demande la responsable.

— Oui.

Elle ouvre une série de pages. Les lettres, les nombres et les tracés occupent presque tout l'écran. *Tête d'or* commence à les parcourir à sa vitesse habituelle, puis ralentit.

Une valeur change selon la pression reçue. Une autre dépend de la température. Il croit comprendre comment elles se combinent, mais la page suivante introduit une réaction du matériau qu'il n'avait pas prévue.

Il revient au début.

Paper garde son carnet ouvert sans essayer de suivre chaque ligne. *Ferraille* regarde leur ami se rapprocher de l'écran, puis reculer pour reprendre l'ensemble.

— Quelque chose ne va pas ? demande-t-elle.

— C'est plus compliqué que je ne l'imaginais.

Tête d'or montre un passage à *Mademoiselle Bouclier*.

— Ici, je comprends le résultat. Mais pas la manière dont vous l'obtenez.

Elle tire une chaise et s'assied à côté de lui.

— Parce que vous supposez que cette couche réagit toujours de la même façon. Or sa réaction dépend aussi de celle qui la précède. Regardez ce changement.

Elle reprend le dessin, puis le calcul. *Tête d'or* pose deux questions. La seconde l'oblige à ouvrir un document supplémentaire.

— Celui-là nous a demandé beaucoup de travail, reconnaît-elle.

Pour la première fois depuis leur arrivée, il cesse de penser au nom de l'entreprise. La difficulté qu'il rencontre lui donne une idée plus juste du travail accompli ici.

Il finit par rapprocher les étapes. Les nombres ne lui livrent pas encore tous leurs secrets, mais le principe devient clair : chaque couche modifie ce que la suivante devra subir. L'ordre et les liens entre elles comptent autant que leur résistance.

— On ne peut donc pas remplacer un matériau par un autre, même plus dur, sans refaire l'ensemble, dit-il.

Mademoiselle Bouclier acquiesce.

— Vous avez compris.

Paper regarde l'épaisseur de l'échantillon.

— Tout cela, pour empêcher quelqu'un de faire un trou.

— Tout cela pour protéger ceux qui sont derrière, répond-elle.

Ferraille lui adresse un petit signe d'approbation. Puis elle se tourne vers *Tête d'or*.

— Est-ce que ça change tes calculs ?

— Beaucoup.

Il reprend quelques données sur son écran. Une arme assez forte pour abîmer la surface pourrait encore échouer devant les couches suivantes. Même une attaque qui détruirait les protections extérieures du convoi ne suffirait pas forcément à ouvrir les chargements.

— Et les explosifs les plus puissants ? demande-t-il.

La responsable affiche les résultats des essais et des simulations. Elle les parcourt avec lui, sans lui demander de croire un simple slogan.

— Nos parois ont été étudiées pour rester fermées sous des attaques bien plus fortes que celles que vous venez de proposer. Même dans les simulations d'explosions nucléaires, elles ne s'ouvrent pas comme vous le craignez.

Ferraille observe une représentation du camion au milieu d'une zone dévastée.

— Cela ne veut pas dire que les personnes qui l'accompagnent seraient protégées.

— Non, répond aussitôt *Mademoiselle Bouclier*. Une paroi peut tenir alors que tout souffre autour. Je ne vous promets pas qu'une attaque pareille serait sans victimes.

Tête d'or entend de nouveau le récit des survivants : le bruit immense, la secousse, puis les collègues qui ne répondaient plus. Il note les limites des essais à côté de leurs résultats. La protection est extraordinaire. Ce qui l'a vaincue l'est davantage encore.

La confirmation du contrat arrive enfin. *Mademoiselle Bouclier* l'examine, fait inscrire la remise dans le registre et rassemble les plans détaillés dans une chemise rigide.

— Vous pourrez poursuivre votre étude avec ces documents. Ils sont réservés à votre travail. Pas de diffusion, pas de photographie pour un compte rendu public.

— Nous les garderons dans la salle de crise, répond *Tête d'or*.

Il signe la remise. Elle ferme la chemise et la lui tend.

Il s'attarde une seconde sur sa main marquée de crayon. Depuis leur arrivée, elle a vérifié les autorisations, répondu aux questions et reconnu les limites de ce qu'elle promettait. Il sait maintenant qu'il pourra lui demander une explication sans recevoir une formule destinée à le rassurer.

— Merci d'avoir pris le temps.

— Revenez vers moi si un passage vous pose problème. Ces plans ne deviennent pas simples parce qu'on les emporte.

Elle les accompagne jusqu'à la galerie de sortie. Derrière la vitre, la plaque observée à leur arrivée est désormais fixée sur son support. Un technicien en contrôle les bords.

Paper range son carnet. *Ferraille* remet son badge à l'endroit. *Tête d'or* tient la chemise contre lui et réfléchit à la première comparaison qu'il fera au retour.

Un claquement violent traverse la galerie.

La porte latérale se déforme dans son cadre. Un éclair rose jaillit derrière la vitre ; des fragments sautent sur le sol et glissent jusqu'aux chaussures de *Ferraille*.

Tête d'or saisit sa manche et la tire en arrière.

Trois silhouettes entrent par l'ouverture. Elles portent des costumes roses, de coupe soignée, et des marques princières sur leurs vêtements. L'une tient une arme courte dont l'extrémité brille encore.

— Contre le mur. Tous !

La voix couvre le bruit des éclats qui retombent. *Mademoiselle Bouclier* recule avec les visiteurs. Derrière eux, un employé sort d'un passage et s'arrête devant l'arme.

— Restez où vous êtes, lui dit-elle. Ne vous approchez pas.

L'une des assaillantes se place à l'entrée de la galerie. Une autre s'avance vers *Tête d'or*, la main tendue vers la chemise.

— Les plans.

Il serre les doigts sur le bord rigide. *Paper* se déplace aussitôt, juste assez pour s'interposer.

L'arme vient se poser contre sa poitrine.

— Recule !

Le cri éclate tout près de son visage. *Paper* tourne la tête, mais ne fait aucun geste brusque. *Tête d'or* voit la pression du canon dans le tissu de sa veste.

Pendant une seconde, les murs clairs disparaissent presque de son attention. Il revoit la main du billet ouverte dans le vide. Il entend son propre appel resté sans réponse.

Mademoiselle Bouclier parle près de lui.

— Donnez le dossier.

Il desserre les doigts. L'assaillante l'arrache et le passe à celle qui attend près de la porte brisée.

Ferraille avance une main vers *Paper*.

— Il n'a plus rien. Laissez-le reculer.

Le canon reste une seconde contre la veste. Puis la silhouette en rose repousse le jeune homme vers ses amis et recule à son tour. Les trois intruses ressortent par l'ouverture, en gardant leurs armes dirigées vers la galerie.

Dans l'atelier voisin, des employés ont entendu le premier choc. Une voix appelle la sécurité. Un véhicule démarre au-delà des bâtiments.

Paper se penche vers la porte brisée.

— Ne les suivez pas ! ordonne *Mademoiselle Bouclier*.

Un dernier éclair frappe le haut du passage. Un morceau du cadre tombe entre eux et l'extérieur. *Paper* se rejette en arrière. *Ferraille* le retient par le bras, tandis que la responsable éloigne l'employé resté près du mur.

Le vacarme s'éloigne. Quelques secondes plus tard, il ne reste que le bruit d'un moteur, puis l'alarme du bâtiment.

Tête d'or ne bouge pas. Sa main tient toujours la manche de *Ferraille*.

— Tu peux me lâcher, lui dit-elle doucement.

Il baisse les yeux, ouvre les doigts et regarde *Paper*. Son ami s'appuie contre la paroi, une main à plat sur sa poitrine. Il respire vite.

— Tu es blessé ?

— Non. Je crois que non.

Mademoiselle Bouclier examine les visiteurs avant même de regarder la porte. *Ferraille* a une petite coupure sur la main. Un éclat a déchiré le bas du vêtement de la responsable. Personne n'a reçu de tir.

Des agents de sécurité arrivent enfin par l'autre bout de la galerie. Ils font reculer les témoins et vérifient les accès. *Mademoiselle Bouclier* désigne l'atelier.

— Assurez-vous que personne n'est resté de ce côté. Et faites conserver les images des caméras.

Un agent regarde les mains vides de *Tête d'or*.

— Qu'ont-elles pris ?

— Les plans des blindages cupidiens, répond la responsable.

En prononçant ces mots, elle regarde la porte arrachée de son cadre. Elle pâlit, mais se tourne aussitôt vers *Ferraille* pour lui faire ouvrir la main.

On les conduit dans une pièce éloignée des vitres. Un employé apporte de quoi nettoyer la coupure et la couvrir. *Paper* s'assied, puis se relève presque aussitôt.

— Elles sont venues droit sur nous.

— Elles ont demandé les plans, dit *Tête d'or*. Rien d'autre.

Mademoiselle Bouclier s'installe en face d'eux.

— Il faudra examiner tout ce qui s'est passé depuis l'annonce de votre visite. Les accès, les déplacements, les personnes présentes. Je ne vais pas vous dire que je comprends ce qui vient d'arriver.

— Vous conservez les originaux ? demande *Paper*.

— Bien sûr. Mais une copie complète vient de tomber entre les mains de gens armés.

Ferraille relève la tête pendant qu'on termine son pansement.

— Est-ce qu'ils peuvent y trouver un passage plus facile? Un endroit que nous n'avons pas regardé ?

La responsable secoue lentement la tête.

— Les plans expliquent comment la protection fonctionne. Ils ne font pas disparaître sa résistance. Mais ce sont des informations qu'ils ne devaient pas obtenir.

Tête d'or ouvre son téléphone.

— Nous devons prévenir *Cupide*.

Cette fois, l'attente avant la communication lui paraît longue. Quand le chef d'État apparaît, il commence par demander pourquoi ils sont encore chez le fabricant. *Tête d'or* raconte l'attaque sans parler des souvenirs qu'elle vient de réveiller.

Cupide l'interrompt lorsqu'il décrit les vêtements.

— Des princesses ?

— Des personnes en costumes roses, avec des marques princières. Nous n'avons pas leur identité.

— Elles étaient dans le pays de *Princesse*, chez son fabricant, et elles vous ont volé les plans de mes camions.

— C'est ce qui vient de se passer.

Le chef d'État demande à voir *Mademoiselle Bouclier*. Elle se rapproche de la caméra et confirme le vol. *Tête d'or* remarque la déchirure de son vêtement lorsqu'elle s'assied.

— Est-ce que mon blindage reste sûr ? demande *Cupide*.

— Ses propriétés n'ont pas changé. Les documents volés permettent de le comprendre, pas de le traverser avec une arme ordinaire.

— Même avec de gros explosifs ?

— Vous avez les résultats de nos essais. Ils restent valables.

Cupide semble se détendre. Il se tourne de nouveau vers *Tête d'or*.

— Alors le transfert reste prévu. Nous n'allons pas paralyser toutes les opérations parce que des voleurs se sont emparés de dessins qu'ils seront incapables d'utiliser.

— Ce ne sont pas seulement des dessins, répond *Tête d'or*. Ceux qui les ont pris savaient ce qu'ils venaient chercher.

— Il leur faudrait tout de même une puissance extraordinaire pour ouvrir mes véhicules. Vous venez de l'entendre.

L'enquêteur ne peut pas lui opposer les images du braquage à venir. Il regarde la table vide où il avait prévu de poser les plans. La puissance nécessaire n'est pas une réponse qui le rassure : c'est précisément celle qu'il cherche à identifier.

Cupide exige un rapport complet sur l'agression. Il veut aussi que le fabricant lui confirme par écrit que les documents volés ne donnent aucun accès aux horaires ni aux itinéraires. Puis il met fin à l'appel.

Mademoiselle Bouclier éloigne le téléphone.

— Je vais préparer une nouvelle copie et vous faire accompagner pour le départ. Mais il faudra d'abord répondre aux enquêteurs.

Tête d'or acquiesce.

Les autorités locales arrivent peu après. Les témoins sont interrogés séparément, puis leurs récits sont comparés aux images conservées. On retrouve les costumes roses, les armes et les gestes rapides. Les angles des caméras ne donnent pas de visage suffisamment net pour identifier quelqu'un.

Tête d'or revoit le passage où l'arme se pose contre *Paper*. Il interrompt sa pensée un instant, reprend sa respiration et la relance.

— Vous avez reconnu un uniforme précis ? lui demande une enquêtrice.

— J'ai reconnu les marques. Je ne connais pas tous vos services.

Elle note sa réponse sans la modifier.

Au-dehors, des journalistes commencent à se rassembler près de la clôture. Le nom de *Cupide* circule déjà. Une caméra filme le véhicule des secours, puis les bâtiments de l'entreprise. Dans les premières nouvelles, on parle d'une attaque contre des représentants cupidiens et de documents secrets dérobés.

La visite de travail devient une affaire entre deux pays.

Mademoiselle Bouclier revient auprès des trois amis avec de l'eau et de quoi manger. *Paper* n'a pas remarqué l'heure. Il prend le verre, boit quelques gorgées et le repose à côté de son carnet.

— Vous avez prévenu vos proches ? leur demande-t-elle.

Ferraille secoue la tête.

— Faites-le avant qu'ils voient les nouvelles. Dites-leur au moins que vous allez bien.

Cette attention ressemble tellement à celle de *Ferraille* que *Tête d'or* se tourne vers son amie. Elle a déjà sorti son téléphone. Il envoie à son tour un message bref à ses parents : il y a eu un incident pendant une visite, il n'est pas blessé, il les appellera.

Quelques minutes plus tard, un agent leur indique qu'une déclaration du palais va être diffusée. La responsable allume l'écran fixé au mur.

La reine *Princesse* apparaît dans une salle claire. Elle porte une longue robe ornée de roses et des bijoux violets dont l'éclat rappelle à *Tête d'or* les améthystes de l'autre univers. Son visage est humain, grave. Elle commence par exprimer son soulagement qu'aucun des visiteurs n'ait été tué.

— Notre pays n'a ordonné aucune opération contre les représentants de *Cupide*, déclare-t-elle. Aucune de nos forces n'a reçu l'ordre de s'emparer de leurs documents. Ceux qui ont commis cette agression ne peuvent pas se réclamer de moi.

Une question lui parvient au sujet des vêtements des assaillantes. Elle y répond sans attendre.

— Je ne peux pas croire que des habitantes fidèles au *Roi* aient agi ainsi. Une tenue ne prouve pas une identité. Nous apporterons notre aide pour établir les faits. Cette attaque n'est pas une déclaration de guerre de notre pays.

Le message se termine rapidement. Déjà, les journalistes en reprennent des morceaux et demandent si cette réponse suffira à *Cupide*.

Paper regarde l'écran éteint.

— Elle essaie d'empêcher que toute la conversation ne parle de guerre.

— Et elle veut défendre les siens, ajoute *Ferraille*. Mais dire qu'on ne peut pas croire une chose ne suffit pas à savoir ce qui s'est passé.

Tête d'or pense aux prières entendues ici, aux marques de confiance envers le *Roi* qu'il connaît dans les souvenirs de ce pays. Il sait aussi qu'aucun pays ne devient incapable de commettre le mal simplement parce que beaucoup de ses habitants croient.

Il lui faut autre chose que les déclarations de *Cupide* ou de *Princesse*.

Mademoiselle Bouclier quitte un moment la pièce pour répondre aux enquêteurs. *Ferraille* reprend les notes de

leur visite. *Paper* avance la main vers son verre, puis s'arrête en regardant le revers de sa veste.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Une petite trace luit sur le tissu, tout près du col. Il la touche du bout d'un doigt et fronce les sourcils.

— C'est collant.

Ferraille examine sa propre manche.

— De la poussière des vitres ?

— Je ne crois pas.

Il approche la veste de son visage, sans y toucher avec les lèvres.

— Il y a une odeur… C'est bizarre. On dirait quelque chose de sucré.

Tête d'or se lève.

— Attends. Ne l'essuie pas.

Paper reste la main en l'air, surpris par son ton.

— Tu avais cette trace avant l'attaque ?

— Non. J'ai retiré un fil sur ce revers dans la voiture. Je l'aurais vue.

Il repense à la galerie, puis grimace.

— La personne qui m'a poussé a crié juste devant moi. J'ai senti des gouttes sur le visage. Je n'y ai plus pensé après.

Ferraille éloigne le verre pour dégager la table.

— Ce serait de la salive ?

— Nous allons le faire vérifier, répond *Tête d'or*.

À son retour, *Mademoiselle Bouclier* regarde la trace et appelle l'enquêtrice. L'entreprise dispose d'un laboratoire chargé d'analyser les matériaux et les substances qui les abîment. On peut y effectuer un premier examen, en conservant une partie du prélèvement pour l'enquête.

Paper retire sa veste avec précaution. Il la tend en gardant le revers à distance de ses mains.

— J'aurais préféré rapporter les plans, dit-il.

— Pour une fois, attends avant de décider ce qui est utile, répond *Ferraille*.

Le laboratoire prélève la trace. Pendant l'attente, *Tête d'or* revient aux gestes de l'attaque. Les plans ont été demandés immédiatement. L'arme a déformé une porte et arraché un morceau de son cadre. Celui qui les a menacés disposait de moyens sérieux et d'un objectif précis.

Il serait trop tôt pour affirmer que cette arme peut ouvrir les camions. Mais il ne peut pas non plus classer l'agression comme un simple vol commis au hasard.

Le résultat du premier examen arrive alors qu'il termine une page de notes. L'enquêtrice le consulte avec eux.

— Il s'agit bien de salive. Elle contient une quantité de sucre inhabituelle.

Paper regarde sa veste.

— Quelqu'un mangeait des bonbons en nous attaquant ?

— C'est une possibilité à examiner, répond-elle. Mais le laboratoire signale aussi une ressemblance avec une salive naturellement très sucrée, connue chez certaines populations d'un autre pays.

Elle tourne le rapport vers *Tête d'or* et lui indique la note jointe.

Le nom de *Bla Bla Bla* y figure.

Il le lit, puis revient au début de la phrase. Aucun des schémas du blindage ne l'avait préparé à chercher de ce côté.

Dans ses souvenirs du *Royaume Des Personnages*, une immense bouche s'ouvre au milieu d'un visage. Des bonbons surgissent du sol et s'envolent pendant que *Bla Bla Bla* parle. Il se rappelle les friandises, leur parfum, les personnages attirés par ce qu'elle raconte.

Ici, aucune douceur ne jaillit du carrelage. Il y a seulement un rapport, une veste humaine et une trace que *Paper* allait essuyer.

— Cette analyse ne nous donne pas l'identité de l'agresseur, précise l'enquêtrice. Ni même, à elle seule, sa nationalité.

— Je comprends, répond *Tête d'or*.

Il conserve les références de l'examen. *Ferraille* attend que l'enquêtrice soit sortie pour se rapprocher.

— Tu connaissais cette particularité ?

— Pas sous cette forme. Mais je retrouve quelque chose de l'autre univers. Et cela nous donne une piste que les costumes roses ne montraient pas.

Paper remet son carnet devant lui.

— Une piste vers des habitants du pays de *Bla Bla Bla*?

— Vers quelqu'un qui pourrait en être originaire. Ou avoir un lien avec ce pays. Il faut chercher avant de décider.

Tête d'or place le rapport à côté de ses notes sur les parois. D'un côté, une trace sucrée. De l'autre, un blindage que des explosifs extraordinaires ne suffiraient pas à ouvrir.

Il essaie de faire tenir les deux dans une même explication. La violence de l'attaque lui revient, puis les armes capables de ravager les coffres. Dans les deux univers, un autre nom est associé à la recherche de moyens toujours plus puissants pour tuer.

Il prend son téléphone et ouvre le contact de son père.

— Qu'est-ce que tu vas lui demander ? dit *Ferraille*.

Tête d'or regarde encore la trace sur la veste, puis le dessin des camions intacts.

— S'il existe quelqu'un qui puisse nous conduire de *Bla Bla Bla*… jusqu'au pays de *Meurtrier*.

Chapitre 8
Le nom dans les archives

Le père de *Tête d'or* répond à la troisième sonnerie. Derrière ses lunettes, ses yeux cherchent aussitôt ceux de son fils. Des rayonnages occupent le fond de l'image ; une lampe éclaire un cahier couvert de notes.

— J'ai reçu ton message. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Nous avons été attaqués chez le fabricant. Nous allons bien.

— Tous les trois ?

Tête d'or tourne légèrement le téléphone. *Paper* se rapproche pour saluer, puis *Ferraille* lève sa main intacte. Son autre main reste posée sur la table, près du rapport du laboratoire.

— Une coupure, précise-t-elle en voyant le regard du père se déplacer. Elle est soignée.

Il les examine encore un instant avant de revenir à son fils.

— Ta mère a vu les premières images. Elle attend de tes nouvelles.

— Je vais l'appeler aussi. Mais j'ai besoin de ton aide.

Le père referme le livre ouvert devant lui. Ce geste, *Tête d'or* le connaît dans les deux univers. Il suffit d'une question sérieuse pour que son père interrompe ce qu'il fait et lui accorde toute son attention. Le visage humain, les lunettes, la main sur la couverture lui sont aussi familiers que l'autre silhouette, devant les mesures du portail.

Il garde ce souvenir pour lui.

— Je cherche quelqu'un qui pourrait avoir une salive naturellement très sucrée, explique-t-il. Peut-être un lien avec le pays de *Bla Bla Bla*. Et cette personne aurait accès à des armes d'une puissance exceptionnelle.

— Quel genre de puissance ?

— Celle qu'on pourrait trouver chez les fabricants du pays de *Meurtrier*. Pas seulement une arme achetée dans une boutique. Quelque chose qui dépasse les protections habituelles.

Son père prend son crayon.

— La salive vient de l'agression ?

— D'une trace sur la veste de *Paper*. Je peux t'envoyer les conclusions de l'examen.

— Envoie. Je vais regarder ce qu'elles permettent réellement de chercher.

Tête d'or lui transmet la page. Ses notes sur le blindage restent à côté de lui. Il ne parle ni des souvenirs du braquage ni du passage lumineux ; il ne donne pas non plus les renseignements réservés au transfert.

Son père lit jusqu'au bout, puis relit la note consacrée à *Bla Bla Bla*.

— Tu es chez toi ? demande *Tête d'or*.

— À la bibliothèque municipale. Celle de la capitale. Je travaillais sur un autre sujet.

Il déplace la caméra. Au-delà de sa table, de longues rangées d'écrans alternent avec les livres. Un lecteur passe, les bras chargés de volumes ; une femme lui indique une place sans cesser de suivre les lignes de son propre ouvrage.

Le pays de *Cerveau* compte des spécialistes capables de consacrer des années à une question que d'autres n'auraient même pas songé à poser. Dans cette bibliothèque, leurs travaux voisinent avec les journaux, les comptes rendus publics et les archives des autres nations. On peut y venir sans titre particulier. Encore faut-il savoir quoi demander aux machines.

— Vous avez vraiment accès à tout cela ? s'étonne *Paper*.

— Tout ce qui est proposé aux lecteurs, oui. Je n'ouvre pas les coffres des gouvernements. Je lis leurs publications.

— Ce sera déjà plus que ce que nous avons, répond *Tête d'or*.

Son père fait apparaître le catalogue, puis plusieurs fenêtres de recherche. Ses doigts vont vite. Il parcourt les premiers résultats, les ferme presque tous et revient à la note du laboratoire.

— Je te rappelle. Et appelle ta mère avant qu'elle décide de venir te chercher elle-même.

La communication s'arrête.

Tête d'or reste une seconde devant l'écran noir. *Ferraille* pousse doucement son téléphone vers lui.

— Il a dit avant.

Sa mère décroche presque aussitôt. Il lui raconte l'essentiel, répète qu'ils sont à l'abri et lui montre ses amis. Elle écoute sans l'interrompre, puis demande où ils vont passer la nuit. Il n'a pas encore pensé à cette question.

— Nous devons rentrer à la banque.

— Je te demande où tu vas dormir.

Il promet de se reposer. Elle ne lui demande pas une heure précise, qu'il serait incapable de donner ; elle lui

demande seulement de ne pas disparaître derrière son travail. Avant de raccrocher, sa voix s'adoucit.

— Ton père et moi, nous prions le *Roi* pour vous.

Tête d'or garde le téléphone contre son oreille jusqu'à la fin de la communication.

L'attente se prolonge. Dans la cour, un véhicule des autorités recule devant la galerie endommagée. Des employés ont posé une protection provisoire à la place des vitres. Chaque bruit de porte fait relever les yeux de *Paper*, qui finit par déplacer sa chaise pour voir l'entrée.

Ferraille lui tend son carnet.

— Tu avais commencé à noter ce que la responsable disait sur les couches du blindage.

— Je m'en souviens.

— Moi, j'ai perdu le fil au moment des calculs. Tu peux reprendre ?

Il le fait. Au début, sa voix est trop rapide ; bientôt, il retrouve son ton habituel. *Tête d'or* les écoute en comparant leurs notes aux conclusions de *Mademoiselle Bouclier*. Elles confirment le problème sans le résoudre. Il faudrait une arme très rare et quelqu'un capable de l'employer au bon endroit.

Son père rappelle près d'une heure plus tard.

Cette fois, il a plusieurs documents devant lui. Son cahier a changé de place et deux pages sont couvertes de flèches. Il commence sans détour.

— J'ai trouvé un homme à examiner. Cela ne signifie pas que c'est votre agresseur.

— Qu'est-ce qui t'a conduit à lui ?

— La recherche sur le sucre donnait surtout des études sur l'alimentation. J'ai élargi aux particularités des habitants de *Bla Bla Bla*, puis aux personnes ayant vécu dans les deux pays. Un article sur le commerce des armes renvoyait à un procès. Et le nom de l'accusé revient dans tous les journaux récents du pays de *Meurtrier*.

Il leur envoie la première page.

Un homme regarde l'objectif avec assurance. Ses cheveux, maintenus par du gel, sont rabattus sur le côté. Il porte une veste sombre et se tient devant une entrée de bâtiment. Sous la photographie, un titre annonce qu'il demeure introuvable depuis son évasion.

Tête d'or lit le nom à voix haute.

— *Blam*.

Paper rapproche sa chaise. *Ferraille* se penche à son tour, sans toucher au téléphone.

— Il était en prison ? demande-t-elle.

— Oui. Il s'est évadé il y a quelques jours. Les autorités de son pays le recherchent. Cet article est d'aujourd'hui ; les précédents racontent les mêmes faits, mais personne ne donne un lieu où le trouver.

Tête d'or agrandit la photographie. Le visage devient moins net. Il revoit une arme contre la poitrine de *Paper*, un bras tendu vers la chemise, la porte déformée. Il ne retrouve pas assez de détails pour reconnaître cet homme.

— Nous ne pouvons pas l'identifier sur cette image, dit-il.

— Alors ne le faites pas, répond son père. Regardez d'abord ce qu'on sait de lui.

Il ouvre le document suivant.

Blam a longtemps vendu ses services comme mercenaire : il combattait pour ceux qui le payaient. Il a ensuite développé son propre commerce d'armes. Les journaux parlent de modèles nouveaux, de matériels que ses concurrents ne savaient pas produire et de clients prêts à dépenser des fortunes pour obtenir ce que les autres n'avaient pas.

— Il fabriquait lui-même ? demande *Tête d'or*.

— Il concevait des armes et dirigeait leur fabrication. Son entreprise disposait d'ateliers et de spécialistes. Il connaissait ses produits bien au-delà de leur prix.

Le père de *Tête d'or* fait défiler les pages d'un ancien compte rendu. Des noms de sociétés, des lieux et des dates apparaissent. Il s'arrête sur les conclusions et leur en explique le sens sans lire les termes compliqués.

— Il ne s'est pas contenté de vendre à des gens dangereux. Il a organisé des attaques et pris part à des meurtres. Les armes de son entreprise lui servaient aussi à éliminer ceux qui le gênaient.

Paper perd son léger mouvement d'impatience. Sa main repose à plat sur le carnet.

— Et le rapport avec *Bla Bla Bla* ?

— Ses origines. L'un de ses parents venait du pays de *Meurtrier*, l'autre de celui de *Bla Bla Bla*. Cette particularité est mentionnée dans plusieurs portraits publiés au moment du procès.

Tête d'or se rapproche de l'écran. Une naissance entre deux peuples, des capacités inhabituelles, des articles qui reviennent sur les parents : il connaît le poids de ces quelques lignes dans une vie. Mais ce qu'il lit ici raconte

les choix d'un homme qui a mis ses talents au service du meurtre.

— Il est donc un peu… comme moi, dit-il.

— Par ses origines, oui. Cela n'explique pas ses crimes. En revanche, cela rend ta recherche moins étrange.

Son père leur montre un passage consacré aux longs discours du marchand. Le journaliste y décrit sa façon d'occuper toute la conversation et sa salive abondante, dont il devait souvent essuyer les traces. Une note rapproche cette particularité de ses origines blablablatiennes.

Ferraille regarde le rapport du laboratoire, puis la veste de *Paper*.

— Cela fait beaucoup de choses qui se rejoignent.

— Oui, répond *Tête d'or*. Mais il nous manque encore ce qui le placerait ici.

Son père acquiesce.

— Je continue. Vous devez aussi comprendre pourquoi son évasion inquiète autant de monde.

Le père ouvre un article plus ancien, puis un autre, publié après l'emprisonnement. Il les place côte à côte. Les mêmes fabricants y prennent la parole, mais leur ton a changé.

Du temps de sa liberté, *Blam* imposait ses prix, absorbait des ateliers et attirait à lui les acheteurs les plus riches. Certains de ses rivaux avaient fermé leurs portes. D'autres travaillaient désormais pour lui. Son entreprise avait pris une telle importance que des responsables du pays craignaient de le voir bientôt dicter leurs décisions.

— Un marchand assez puissant pour menacer le gouvernement ? demande *Paper*.

— Il avait des armes, de l'argent et des hommes habitués à lui obéir. Il s'approchait dangereusement du pouvoir.

— Et sa prison a arrangé ses concurrents, comprend *Tête d'or*.

— Beaucoup.

Pendant sa détention, les trafics avaient repris autrement. Des vendeurs plus petits s'étaient partagé ses clients. Les journaux décrivaient des affaires florissantes et un équilibre retrouvé. Pourtant, un peu plus loin dans les mêmes éditions, on rapportait des règlements de comptes, des disparitions et des morts.

Ferraille suit une ligne du doigt.

— Ils disent que les choses allaient mieux.

Son père attend la suite.

— Pour ceux qui vendaient, reprend-elle. Pas pour ceux qui recevaient les tirs.

Dans ce pays, les morts étaient devenus si habituels qu'on les rangeait au milieu des autres nouvelles. Les marchands réclamaient du calme pour leurs affaires sans se préoccuper de ce que leurs armes faisaient ailleurs. Puis *Blam* s'était évadé. Depuis, ceux qui s'étaient enrichis en son absence redoutaient son retour.

— Ils ont peur qu'il vienne récupérer ses ateliers ? demande *Paper*.

— Ses ateliers, ses clients, sa place. Peut-être davantage. Mais cela, ce sont leurs craintes. Les articles le reconnaissent : personne ne sait ce qu'il prépare.

Tête d'or observe de nouveau la photographie. Il s'intéresse maintenant au bâtiment derrière l'homme, aux fenêtres de l'atelier, à la taille de l'entrée. Il imagine des équipements capables de franchir le blindage, puis arrête cette image avant qu'elle ne prenne la place d'un fait.

— Est-ce qu'on sait avec quelles armes il a disparu ?

— Non. Les informations se contredisent. Certains affirment qu'il a conservé des soutiens ; d'autres pensent qu'il cherche d'abord à reconstituer ses moyens. Je

t'envoie les sources, avec ce qui est confirmé et ce qui ne l'est pas.

Une série de documents arrive. Son père n'a pas simplement rassemblé tout ce qu'il trouvait. Il a retrouvé les premiers récits, écarté des reprises qui copiaient les mêmes erreurs et rapproché des articles publiés à des années d'écart. Là où d'autres auraient vu une longue liste de résultats, il a suivi l'histoire d'un homme.

Tête d'or reconnaît les marques de ce travail. Dans la marge d'un résumé, son père a même corrigé une date : un journal avait confondu le début du procès avec celui de la détention.

— Tu as fait tout cela en moins d'une heure ? demande *Paper*.

— J'ai surtout évité de lire vingt fois le même article sous vingt titres différents.

Il leur adresse un bref sourire, puis revient à son fils.

— Tu as une piste sérieuse. Ne lui fais pas dire plus qu'elle ne dit.

— Je sais.

— Et ne pars pas chercher cet homme toi-même.

Tête d'or regarde le couloir où passent encore des agents.

— Je vais transmettre ces éléments aux enquêteurs. Nous rentrons ensuite à *Cupide City*.

— Préviens-nous quand vous serez arrivés.

— Merci, papa.

Son père incline la tête. Pendant un instant, les documents cessent d'occuper la conversation. Puis il referme une fenêtre, comme s'il s'efforçait de laisser son fils partir sans lui poser dix autres questions.

Tête d'or reste assis après la fin de l'appel. *Paper* a déjà repris les articles dans l'ordre. *Ferraille*, elle, regarde la photographie.

— Il pourrait vendre une arme à quelqu'un d'autre, dit-elle. Même si ses armes servent au braquage, cela ne prouve pas qu'il le commande.

— Ni qu'il y participe lui-même, ajoute *Paper*.

Tête d'or rapproche le rapport de salive du dossier envoyé par son père.

— C'est pour cela que cette trace compte. Elle nous conduit vers une personne possible, pas seulement vers un fabricant. Mais nous devons encore relier cette personne à l'attaque.

Il fait appeler l'enquêtrice. Elle prend les références des articles, vérifie avec lui l'origine de la recherche et

demande si l'un d'eux reconnaît formellement *Blam*. Tous trois répondent non.

— Nous allons examiner cette piste, dit-elle. Si un autre souvenir vous revient, appelez-moi. Ne cherchez pas à compléter ce que vous avez vu avec ce que vous venez d'apprendre.

Tête d'or approuve. Il connaît trop bien la différence entre revoir une scène et lui ajouter ce qui manque.

Mademoiselle Bouclier les rejoint avec une nouvelle chemise. Elle la pose sur la table et ouvre la première page.

— Voici votre copie. La remise est enregistrée, comme la précédente.

Tête d'or vérifie les références, puis signe. Le bruit du stylo sur la feuille lui rappelle le moment d'avant l'agression. Cette fois, *Paper* regarde la porte.

— Vous aurez une escorte jusqu'à la grande route, poursuit la responsable. Votre voiture vous attend près de l'autre sortie.

— Merci pour les plans, dit *Tête d'or*. Et pour tout le reste.

Elle ramène contre elle son petit carnet. La déchirure au bas de sa veste a été retenue par une épingle.

— Prévenez-moi si vous trouvez un point à revoir dans nos protections.

— Nous allons reprendre l'ensemble dès notre retour.

Elle hésite, puis regarde les trois amis.

— Je voudrais aussi savoir que vous êtes arrivés.

— Nous vous écrirons, promet *Ferraille*.

Ils quittent le bâtiment par un couloir différent. À travers une porte ouverte, *Tête d'or* aperçoit un employé qui balaie encore des fragments de verre. Il ralentit. Quelques heures plus tôt, ils étaient entrés avec des questions sur des camions ; ils repartent avec le nom d'un homme dont tout un pays redoute la liberté.

Paper s'installe au volant. *Ferraille* prend les documents sur ses genoux. Le véhicule d'escorte les précède jusqu'au carrefour annoncé, puis poursuit sa route lorsque leur voiture rejoint la circulation.

Tête d'or regarde les rétroviseurs plus souvent qu'à l'aller. Il le remarque sans parvenir tout de suite à s'en empêcher. Les voitures derrière eux changent, s'éloignent, prennent d'autres voies. Rien ne permet de croire qu'ils sont suivis.

À l'approche de *Cupide City*, les panneaux lumineux reprennent leur place au-dessus des chaussées. On y

annonce des placements, des bénéfices et des fortunes gagnées plus vite que celles des voisins. Devant une agence encore ouverte, deux hommes comparent le prix de leurs montres ; celui dont la montre coûte le moins cesse bientôt de sourire. Plus loin, une publicité promet une méthode pour gagner de l'argent pendant son sommeil ; au-dessous, un vendeur paraît trop épuisé pour rester debout.

Paper s'arrête à un feu.

— Il faudrait lui offrir la méthode, murmure-t-il.

Ferraille suit son regard. Elle ne sourit qu'à moitié.

— Il faudrait surtout le laisser rentrer chez lui.

La lumière passe au vert. Ils reprennent leur route vers la banque, où les fenêtres de la salle de crise brillent déjà au-dessus de la cour.

Tête d'or envoie les messages à tous ceux qui lui ont demandé, avant de sortir de la voiture. Puis ils traversent les contrôles et retrouvent leur table. Le plan du convoi est exactement à l'endroit où ils l'ont laissé. Aucun signe n'y indique ce qui leur est arrivé pendant leur absence.

Ferraille pose la nouvelle chemise au centre.

— Cette fois, elle est arrivée jusqu'ici.

Tête d'or l'ouvre. *Paper* allume les écrans, vérifie les derniers comptes rendus et met à part les informations reçues du pays de *Meurtrier*.

La soirée commence à peine. Le départ reste prévu pour le surlendemain matin.

Tête d'or prépare un rapport pour *Cupide*. Il y décrit la piste de *Blam*, les raisons qui la rendent sérieuse et les points encore inconnus. Il demande que le transfert soit suspendu le temps d'éclaircir la menace.

La réponse arrive par la ligne réservée.

Cupide a lu le rapport. Il pose plusieurs questions sur l'évasion, puis sur l'endroit où se trouve le fugitif. *Tête d'or* doit reconnaître qu'ils n'ont pas cette information.

— Vous me demandez d'immobiliser le convoi parce qu'un trafiquant est introuvable dans un pays étranger, résume le chef d'État.

— Il ne s'agit pas seulement d'un trafiquant. Ses capacités correspondent à la puissance que nous cherchons. Et nous avons une trace qui peut le relier au vol des plans.

— Qui peut, répète *Cupide*. Le fabricant confirme pourtant que les parois restent sûres.

— Contre ce qui a été testé. Cet homme travaille précisément sur des armes nouvelles.

Le chef d'État se renverse dans son fauteuil.

— Faites poursuivre les vérifications. Je veux être prévenu de tout élément concret. Mais je maintiens le transfert. Un tel déplacement engage des opérations dans plusieurs pays ; je ne l'annulerai pas sur une hypothèse.

Tête d'or insiste sur le risque pour les convoyeurs. *Cupide* lui oppose les escortes, les leurres et le secret des consignes. Il termine par la confiance qu'il place dans le travail de ses services, puis la communication se ferme.

Ferraille reste debout à côté de la table.

— Il compte les protections comme si chacune rendait la suivante certaine.

— Nous allons les reprendre une à une, répond *Tête d'or*.

Il fait inscrire l'alerte dans le suivi de sécurité. Chaque équipe doit recevoir les vérifications qui la concernent, sans obtenir les données des autres. Les agents poursuivront la recherche du fugitif ; ici, les trois amis doivent comprendre comment une attaque pourrait atteindre le vrai convoi.

Ils ne dirigent ni les escortes ni le départ. La décision vient d'être confirmée par celui qui en a le pouvoir.

Tête d'or regarde les lignes de l'itinéraire. Il aurait voulu pouvoir poser devant *Cupide* les coffres ouverts, lui faire entendre les survivants, l'obliger à regarder les places vides. Il n'a que des souvenirs impossibles à joindre à son rapport.

Je sais que ces protections ont cédé. Je dois comprendre comment.

Il demande à ses amis de le laisser travailler seul un moment. *Paper* rassemble ses propres notes et s'installe dans le bureau voisin avec *Ferraille*. La porte reste entrouverte. Ils pourront lui apporter les réponses des équipes sans l'obliger à interrompre chaque calcul.

Tête d'or commence par les armes. Il met en évidence les résultats du fabricant et ce que les articles permettent d'établir sur *Blam*. La presse exagère parfois, les vendeurs davantage encore. Il écarte les promesses commerciales, conserve les faits rapportés lors du procès et cherche ce qu'ils ont en commun.

Blam ne s'était pas enrichi en proposant des armes ordinaires. Il trouvait le moyen d'aller au-delà de ce que

ses adversaires pensaient pouvoir supporter. Son nom reste une réponse possible à la question de la puissance.

Mais une arme, même exceptionnelle, ne choisit pas toute seule le camion qui contient l'or.

Tête d'or revient au trajet. Il reconstitue les étapes que suivrait un attaquant : découvrir la date, reconnaître le bon convoi parmi les leurres, prévoir les réactions des escortes, atteindre les chargements. À chaque étape, il s'arrête sur ce qu'il faudrait savoir.

Les questions remplissent plusieurs pages. Il rapproche des heures, corrige des durées, recommence avec une autre hypothèse. Dehors, la cour de la banque s'assombrit. Une équipe quitte son poste ; la suivante prend sa place.

Dans son souvenir, les coffres flottent au milieu des débris. Les ouvertures se succèdent avec une régularité qui l'a frappé dès la première inspection. L'attaque a laissé du désordre partout, mais ce désordre n'efface pas la précision des coups.

Ici, les fausses structures métalliques cacheront des compartiments alignés sur des remorques. Là-bas, des silhouettes de vaisseaux dissimulaient les protections. Les

formes changent ; celui qui a frappé a su trouver ce qui comptait.

Tête d'or dessine les deux dispositions de mémoire. Il garde ses croquis sous la couverture du dossier quand un agent vient déposer un compte rendu. Les souvenirs du Royaume ne doivent pas quitter le cercle de ses amis.

Paper entre peu après avec un plateau.

— *Ferraille* m'envoie vérifier si tu sais encore reconnaître un repas.

Tête d'or relève les yeux.

— Pose-le ici.

— C'était justement la mauvaise réponse.

Il reste debout jusqu'à ce que son ami ferme le dossier. Ils mangent à la petite table du bureau voisin. *Ferraille* leur lit quelques lignes des vérifications reçues. Rien n'annonce une défaillance. Aucune alerte ne permet de localiser *Blam*.

— Nous avons demandé aux agents de chercher, dit-elle. Il faut leur laisser le temps de faire aboutir leur travail.

Tête d'or regarde l'horloge.

— C'est ce qui nous manque.

— Cela ne t'en donnera pas davantage de tomber de fatigue.

Il voudrait protester, puis remarque que *Paper* a reposé deux fois la même question sans obtenir de réponse. Ses pensées vont trop vite autour du même obstacle. Il accepte quelques heures de repos, sur le canapé de la pièce voisine.

Avant de fermer les yeux, il entend ses amis ranger les tasses. Des bruits ordinaires, une chaise déplacée, quelques mots échangés à voix basse. Dans l'autre univers, il aurait donné tout ce qu'il possède pour les entendre encore. Il reste éveillé un moment, simplement pour écouter.

Le lendemain, il reprend ses calculs avant que la lumière atteigne les fenêtres.

Il reste un jour avant le départ. Les réponses des services confirment les contrôles ; les policiers n'ont pas retrouvé l'homme qui apparaît sur les photographies. *Tête d'or* ne recommence pas la recherche de son père. Il utilise ce qu'ils savent pour examiner le problème autrement.

Paper classe les possibilités avec lui. Un renseignement peut venir d'une conversation surprise, d'un document volé, d'un employé observé. Chacune de ces idées

explique un morceau. Aucune ne rassemble encore toute la préparation nécessaire.

— Si quelqu'un surveille les sorties de la banque, dit *Paper*, il peut voir des véhicules partir.

— Sans savoir ce qu'ils transportent, répond *Tête d'or*.

— Ni pourquoi il faudrait suivre ceux-là plutôt que les leurres.

Ils reprennent la même question pour chaque hypothèse. Les connaissances du fabricant s'arrêtent au blindage. Celles des convoyeurs ne comprennent pas encore le trajet complet. Les équipes chargées des leurres ignorent où passera l'or.

Tête d'or retrouve partout la division des informations qu'il a lui-même contribué à mettre en place. Il se souvient des discussions, des procédures modifiées, des détails dont il avait été fier. On lui avait confié un travail important ; il avait voulu s'en montrer digne.

Ferraille entre avec les dernières nouvelles de l'enquête sur l'entreprise. Les recherches se poursuivent, sans identification certaine des personnes en costumes roses.

— Est-ce que tu comptes aussi ce que nous avons cru comprendre trop vite ? demande-t-elle.

— À quoi penses-tu ?

— Quand j'ai vu ces vêtements, j'ai pensé au pays de *Princesse* avant même de regarder leurs visages. Depuis, chaque fois qu'on nous interroge, nous parlons des vêtements.

Paper se tourne vers elle.

— C'est la seule chose que les caméras montrent bien.

— Justement. Nous ne devons pas laisser la chose la plus visible décider de tout le reste.

Tête d'or ajoute une note. Puis il leur demande de reprendre chacun leur récit, séparément, avec seulement les gestes, les paroles et les bruits dont ils sont sûrs.

Il écoute *Paper* raconter le cri contre son visage. *Ferraille* décrit la main tendue vers la chemise, l'arme qui ne quittait pas leur direction, le dernier tir dans le passage. À son tour, il rapporte ce qu'il a vu. Ils corrigent quelques mots, gardent leurs incertitudes.

Les trois récits tiennent sur moins de pages que leurs premières impressions.

La journée avance. *Tête d'or* s'isole de nouveau, puis appelle ses amis lorsqu'il a besoin de soumettre une idée à leurs objections. Son intelligence parcourt des liens qu'ils ne peuvent pas tous suivre. Pourtant, une remarque de *Paper* lui fait parfois abandonner une longue série de

calculs ; une question de *Ferraille* l'oblige à revenir au début.

Il leur explique ce qu'il teste. Ils n'essaient pas de devenir aussi rapides que lui. Ils l'aident à ne pas se satisfaire de la première réponse qui fonctionne.

En fin d'après-midi, une image de la cour apparaît sur l'un des écrans. Des employés vérifient les véhicules qui prendront la route. Un homme aide son collègue à refermer un compartiment, puis lui tend l'outil qu'il a oublié au sol.

Tête d'or cesse d'écrire.

— Je n'ai même pas regardé leurs noms, dit-il.

Paper comprend de qui il parle. Il ouvre la liste des équipes affectées au transfert. Les fonctions occupent une colonne ; à côté, il y a des noms ordinaires, des noms de personnes qui rentreront chez elles le soir si tout se passe comme prévu.

Ferraille approche sa chaise.

— On ne pourra peut-être pas tout empêcher, dit-elle. Mais on peut encore faire quelque chose pour eux.

Tête d'or regarde sa main pansée.

— Je voudrais vous demander de rester ici.

Paper ferme doucement la liste.

— Tu nous l'as déjà raconté. Nous savons ce que tu as vécu.

— Le savoir ne rend pas la suite plus facile.

— Non, dit *Ferraille*. Nous préférerions vivre longtemps. Mais notre confiance dans le *Roi* ne s'arrête pas à la porte de cette salle.

Elle tire vers elle les dernières réponses des services.

— Pour l'instant, nous sommes ici. Alors dis-nous ce qu'il reste à vérifier.

Tête d'or ne trouve pas de réponse immédiate. *Paper* lui laisse ce temps, puis replace le carnet devant lui, ouvert à la bonne page.

Ils travaillent jusqu'au soir. Les lampes de la cour s'allument ; dans la ville, les cours financiers continuent de défiler sur les façades. *Tête d'or* ne les regarde plus. Il conserve devant lui les plans, les récits des témoins et les articles de son père.

Il parvient à expliquer de plus en plus d'éléments séparément. Pourtant, lorsqu'il les assemble, quelque chose résiste. Certaines actions paraissent inutiles. D'autres attirent beaucoup d'attention sans aider directement à atteindre l'or.

Il reprend les faits dans leur ordre. Il recommence dans l'ordre où lui-même les a appris. Les deux suites ne produisent pas la même impression.

La nuit passe par courtes périodes de travail et de repos. *Paper* et *Ferraille* vont et viennent, apportent une réponse, vérifient une heure, ferment un écran devenu inutile. *Tête d'or* revient plusieurs fois à la visite chez le fabricant. Il se rappelle sa propre main autour de la chemise et la facilité avec laquelle tous les regards s'étaient tournés vers le même pays.

À l'aube, un grondement sourd monte de la cour. Les premiers moteurs tournent.

Paper entre dans la salle avec *Ferraille*.

— Les équipes prennent place.

Tête d'or lève les yeux. L'écran principal montre les véhicules encore immobiles, les gyrophares jaunes, les grandes structures métalliques qui cachent les chargements. Les conducteurs attendent leurs premières consignes.

Il regarde le rapport posé à côté de son carnet. Le nom de *Blam* y figure sous celui de son pays d'origine. Un autre document dépasse : sa demande de suspension, à

laquelle il a ajouté un résumé de la réponse qui maintient le transfert.

Il suit ce que chaque événement a fait croire et les décisions qu'il a entraînées. Puis il refait ses calculs en retirant une supposition qu'il n'avait jamais vraiment examinée.

Sa main s'immobilise sur la page.

Paper s'approche.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

Les barrières se lèvent dans la cour. *Tête d'or* voit les véhicules gagner la zone de départ, puis regarde ses amis.

— Fermez la porte, dit-il. Je sais pour qui travaille *Blam*.

Chapitre 9
Le quatrième nom

Paper ferme la porte. *Ferraille* reste près de la table, les yeux sur *Tête d'or*. Dans la cour, les moteurs tournent toujours.

— C'est *Cupide*, dit-il. C'est lui qui a engagé *Blam*.

Paper retire lentement la main de la poignée.

— Tu dis qu'il prépare le vol de son propre or ?

— Oui.

Tête d'or étale les documents. Il voudrait tout expliquer à la fois ; il se force à poser le doigt sur une seule page.

— J'ai commencé par me demander comment un ennemi pouvait lui prendre ses réserves. Je cherchais une attaque contre lui. Mais si le propriétaire organise lui-même le vol, plusieurs choses que nous ne comprenions pas trouvent leur place.

— Reprends depuis *Blam*, demande *Ferraille*.

Il tourne vers eux la photographie du fugitif.

— J'ai retrouvé ce que je savais de lui dans l'autre univers. Là-bas aussi, il a été emprisonné. C'est un être né des peuples de *Meurtrier* et de *Bla Bla Bla*. Il a une

immense langue, des cheveux fixés par du gel, qui partent en pointes sur le côté. Ses deux jambes se terminent par des pointes. Et lorsqu'il parle, il peut faire apparaître des armes.

Paper regarde l'homme en veste sombre.

— Ici, il les conçoit et les fait fabriquer.

— Voilà. Le pouvoir change de forme. Il reste capable de produire ce que les autres n'ont pas. Dans le Royaume, sa voix donne naissance à des armes ; ici, il dirige les ateliers qui les construisent.

Tête d'or rapproche le rapport du laboratoire.

— Sa langue et sa salive appartiennent aussi à ces correspondances. Le sucre vient de ses origines blablablatiennes. L'homme de ce monde postillonne beaucoup, surtout lorsqu'il crie. Chez le fabricant, il a hurlé tout près de toi.

Paper baisse les yeux vers sa veste.

— Il a donc oublié de déguiser ses postillons.

Un sourire bref passe sur le visage de *Ferraille*, puis disparaît.

— Cela expliquerait la trace. Mais les personnes en rose ?

— Des costumes. *Blam* et ses complices voulaient que nous voyions des princesses. Nous avons regardé les marques et les couleurs, comme ils l'avaient prévu.

Il revoit la coque rose et violette sortir parmi les roches. Dans ses deux vies, les mêmes signes ont attiré l'accusation vers le même peuple.

— La reine *Princesse* n'a pas envoyé ces gens. Leur puissance venait de *Blam*. Leurs vêtements servaient à nous désigner quelqu'un d'autre.

Ferraille s'assied, sans quitter son ami des yeux.

— Et ce quelqu'un devait être accusé par *Cupide*.

— Comme dans l'autre univers. Là-bas, il a utilisé l'attaque contre nous pour parler de guerre. Ici, le vol des plans lui a donné une première occasion de montrer le pays de *Princesse* du doigt.

Paper parcourt le rapport de l'agression.

— Les plans ne suffisent pourtant pas. Même avec eux, *Blam* ne sait pas quel convoi suivre.

Tête d'or ouvre la liste des accès au dossier complet.

— Nous sommes quatre à réunir toutes les informations. Vous deux, moi et *Cupide*. Le fabricant connaît le blindage. Les convoyeurs vont recevoir leurs

consignes au fur et à mesure. Personne d'autre ne possède l'ensemble.

— Quelqu'un aurait pu voler une partie de ces renseignements, objecte *Ferraille*.

— Une partie, oui. Nous avons examiné ces possibilités. Mais il faut aussi expliquer la puissance, le choix du fabricant, notre agression et ce qu'on voulait nous faire croire. *Cupide* connaissait tout, y compris les plans, avant notre visite.

Il suit des yeux les noms alignés sur l'écran. Celui du chef d'État ne lui avait jamais paru étranger au leur. Il l'avait placé du côté de ceux qu'il fallait aider.

— Il connaissait nos protections, reprend-il. Il pouvait en donner tous les secrets à l'homme chargé de les vaincre.

Un signal discret retentit. Sur l'écran de la cour, les premières voitures pilotes avancent. Les faux éléments de pont suivent, hauts et immobiles sur leurs remorques.

Paper consulte l'heure.

— Ils partent.

Tête d'or saisit son téléphone et demande un arrêt immédiat du départ par le canal de sécurité. Il annonce une menace organisée contre le transfert et exige qu'on joigne le responsable du convoi.

La réponse arrive pendant qu'il rassemble ses papiers : le départ vient d'être confirmé par la direction du pays. Son alerte est transmise pour vérification.

— Ils vont demander confirmation à celui qui les envoie, dit *Paper*.

— Je vais le voir, répond *Tête d'or*.

— Nous allons avertir les gardes directement, décide *Ferraille*.

Il se tourne vers elle. Il voudrait trouver une autre tâche à leur confier, un document indispensable qui les retiendrait ici. *Paper* a déjà pris les clés.

— Tu ne peux pas être aux deux endroits, dit-il.

— Vous savez ce que cela signifie.

Ferraille se lève.

— Nous savons qu'il y a des gens dans ces voitures.

Elle pose sa main intacte sur l'avant-bras de *Tête d'or*.

— Nous ne partons pas pour mourir. Nous partons pour les prévenir.

Il les regarde tour à tour. Dans son souvenir, leurs visières flottent parmi les pierres. Devant lui, ses amis attendent qu'il les laisse faire ce qu'ils ont décidé.

Il les serre contre lui, un instant, sans parler. *Paper* lui donne une tape légère dans le dos, puis reprend le téléphone pour renouveler l'alerte.

Ils quittent la banque ensemble et se séparent dans la cour. *Paper* et *Ferraille* prennent la voiture qui les a conduits chez le fabricant. *Tête d'or* monte seul dans un autre véhicule de service. Tandis que ses amis suivent la direction du convoi, il tourne vers le palais.

Les avenues se remplissent. Il doit attendre à un carrefour, puis derrière une camionnette qui livre des commerçants. Le temps perdu n'a rien d'extraordinaire ; c'est le même feu rouge que tous les matins. Pourtant, ses mains se crispent sur le volant.

Il ne peut pas traverser une ville par la seule force de ses calculs.

Lorsqu'il arrive au palais, des véhicules de presse occupent déjà une partie de la place. Les journalistes ont été conviés à une déclaration sur l'agression chez le fabricant. *Tête d'or* montre son autorisation, donne son nom et demande à remettre ses conclusions à *Cupide* en personne.

Un employé transmet sa demande. Pendant l'attente, il entend des fragments de conversation : les costumes roses,

le démenti de *Princesse*, la sécurité des fonds cupidiens. Les mêmes questions reviennent d'un groupe à l'autre.

Enfin, on lui fait signe d'entrer.

La grande salle est éclairée pour les caméras. Des surfaces d'or poli encadrent les portes, et les micros attendent sur un long pupitre. *Cupide* parle encore à un conseiller. Il s'interrompt lorsqu'il aperçoit *Tête d'or*.

— Vous avez du nouveau ?

— Oui. Il faut arrêter le convoi.

Le conseiller lève les yeux. Un journaliste se rapproche avec son micro.

— Nous avons déjà examiné votre demande, répond *Cupide*. Les équipes ont terminé leurs contrôles.

— Les contrôles ne les protégeront pas de l'homme à qui vous avez remis les renseignements.

Le visage de *Cupide* se ferme.

— Faites attention à ce que vous dites.

Tête d'or pose son dossier sur le bord du pupitre. Il n'y a plus de porte fermée, plus de table entre trois amis. Chaque phrase va sortir de la salle.

— Vous avez engagé *Blam* pour attaquer votre propre convoi.

Un mouvement traverse les journalistes. Plusieurs objectifs pivotent ; quelqu'un demande si la diffusion a commencé. Une voix confirme qu'ils sont en direct.

Cupide regarde les caméras, puis son employé.

— Vous devriez vous reposer. L'agression vous a manifestement éprouvé.

— *Blam* prépare le braquage avec les informations que vous lui avez fournies. Les gardes sont en danger. Vous pouvez encore ordonner l'arrêt du convoi.

— Et vous pouvez encore retirer cette accusation.

Tête d'or entend un appareil vibrer derrière lui. Un journaliste consulte son écran sans s'éloigner. Dans quelques secondes, ses paroles auront atteint bien plus de gens que ceux qui se tiennent devant lui.

Cupide redresse les épaules.

— Très bien. Expliquez donc au monde pourquoi j'aurais payé quelqu'un pour me ruiner.

— Parce que vous ne seriez pas ruiné.

La réponse le surprend assez pour qu'il laisse un silence.

— L'or sortirait de vos réserves officielles, poursuit *Tête d'or*. Mais il resterait à votre disposition, par

l'intermédiaire de *Blam*. Vous feriez disparaître votre nom des chargements sans renoncer à ce qu'ils valent.

— Vous prétendez donc que le vol ne serait pas un vol ?

— Les morts seraient réels. L'attaque aussi. C'est votre rôle de victime qui serait faux.

Sur la route, *Ferraille* renouvelle l'appel. La voix qui lui répond connaît déjà l'alerte générale ; elle demande ce qui a changé depuis les contrôles de la veille.

— Le donneur d'ordre serait *Cupide* lui-même, dit-elle. Vous devez joindre le chef d'escorte sans lui faire attendre une réponse du palais.

Paper garde les yeux sur la chaussée. Devant eux, les remorques occupent une longue file. Les éléments métalliques portent les marques ordinaires d'un chantier. Rien ne ressemble à une montagne d'or.

La personne au téléphone lui demande de répéter. *Ferraille* le fait, plus lentement. Elle donne leurs noms, leurs fonctions, les références du dossier. Cette fois, on lui annonce qu'on tente de la mettre en relation avec un responsable sur place.

La ville s'éloigne. Au bout de l'autoroute, les piles du pont se succèdent au-dessus de l'eau. Le convoi s'y engage

tandis que *Paper* cherche la première voiture d'escorte qu'ils pourront rejoindre.

Au palais, *Cupide* étend une main vers les journalistes.

— Vous entendez ? Il m'accuse de faire transporter mon or pour le reprendre. Pourquoi ne pas simplement le laisser dans mes réserves ?

— Parce que vous voulez que tout le monde croie qu'une immense quantité d'or a disparu, répond *Tête d'or*.

Il attend que le mouvement autour des caméras se calme.

— Les banques comptent sur cet or. Les acheteurs aussi. Si les réserves paraissent perdues, ils craignent d'en manquer. Beaucoup voudront acheter ce qui reste disponible, et ils accepteront de payer plus cher.

Une journaliste suit son raisonnement.

— Vous pensez qu'il veut faire monter le prix ?

— Le prix de l'or qu'il déclare avoir perdu, et de celui qu'il possède encore. Une réserve volée n'est pas détruite. Si elle reste sous son contrôle, sa valeur peut augmenter pendant que le monde le plaint.

Cupide pince les lèvres.

— Les marchés ne sont pas aussi simples.

— Non. C'est pour cela qu'il fallait une opération assez grande pour effrayer les acheteurs. Et un récit que les médias répéteraient partout.

Tête d'or désigne les caméras sans se tourner vers elles.

— Vos protections sont célèbres. Leur échec ferait davantage de bruit que le vol d'un chargement ordinaire. Les gens se demanderaient où leurs réserves peuvent encore être à l'abri.

— Ce serait désastreux pour mon pays, réplique *Cupide*.

— Pour sa réputation, oui. Pour les personnes tuées, leurs familles, les employés qui risquent de perdre leur travail, aussi. Mais vous auriez prévu des placements qui gagnent de la valeur lorsque le prix monte. Vous pourriez profiter de la peur que vous avez vous-même provoquée.

Cupide l'observe. Pour la première fois depuis son arrivée, il ne lui conseille plus d'aller se reposer.

— Vous avez trouvé mes placements ?

— J'explique ce que votre opération permet. Vous prétendriez avoir tout perdu, alors que vous auriez gardé l'or et préparé de quoi gagner encore sur la hausse.

Sur le pont, *Paper* a presque rejoint le dernier véhicule d'escorte. *Ferraille* voit un homme tourner la tête vers

eux, puis parler dans un micro. Les feux de freinage s'allument devant lui.

Elle entend enfin une autre voix au téléphone.

— Ici l'escorte. Que se passe-t-il ?

— *Blam* va vous attaquer. Les plans et les consignes ont été donnés à l'assaillant. Il faut mettre les gens à l'abri.

Le garde commence une réponse.

Un bruit immense l'efface.

Paper ne voit d'abord qu'un éclat sur le côté des camions. Le pare-brise tremble ; le téléphone tombe contre les genoux de *Ferraille*. La voiture fait un écart, qu'il rattrape en serrant le volant.

À l'avant, une remorque se soulève sur sa suspension, puis retombe. Des morceaux de la fausse structure métallique se détachent. Derrière, une paroi que rien ne devait ouvrir vient de céder.

Les escortes réagissent. Des compartiments s'ouvrent sur les voitures pilotes ; des armes se dressent derrière les gyrophares jaunes. Un second coup frappe avant que *Paper* puisse distinguer leur cible. La fumée recouvre plusieurs véhicules.

Il freine. *Ferraille* ramasse le téléphone.

— Le convoi est attaqué !

Au palais, la nouvelle arrive de plusieurs côtés à la fois. Un journaliste parle du pont, un autre exige de savoir si le chargement est celui de *Cupide*. Des écrans s'allument. On voit des camions, des gyrophares, puis une image secouée qui se remplit de fumée.

Tête d'or agrippe le bord du pupitre.

Les coffres de l'autre univers lui reviennent, ouverts dans le silence de l'espace. Ici, il y a le vacarme, l'eau sous le pont et des personnes qui cherchent encore où courir.

Cupide se penche vers son conseiller.

— Faites confirmer.

— C'est le transfert, lui répond l'homme à voix basse.

Un micro a capté la phrase. La journaliste la plus proche se tourne aussitôt vers le chef d'État.

— L'attaque a donc lieu pendant qu'il vous accuse de l'avoir organisée ?

— Cela prouve surtout que nous sommes attaqués !

Cupide hausse la voix. Il essaie de reprendre la place qu'il occupait quelques minutes plus tôt, celle du dirigeant à qui l'on demande une réaction.

— J'ai été visé jusque chez le fabricant qui devait protéger mes fonds. Mes représentants ont été agressés

sur le territoire de *Princesse*, par des personnes portant ses marques. Et maintenant…

— Vous recommencez, l'interrompt *Tête d'or*.

Les regards reviennent vers lui.

— Vous désignez le pays que *Blam* devait nous faire accuser.

— Vous avez vu les assaillantes vous-même !

— J'ai vu leurs costumes. J'ai aussi vu la trace qu'ils ont laissée en menaçant *Paper*. Cette trace nous a conduits à un homme qui possède exactement les capacités nécessaires pour cette attaque.

Il sort le rapport et la photographie. Il les présente comme des indices, sans prétendre que l'image permet une reconnaissance certaine.

— Nous avons cherché ce qui pouvait réunir cette salive et ces armes. *Blam* correspond aux deux. Les tenues roses lui permettaient de faire croire à une origine différente.

— Une correspondance n'est pas une preuve, réplique *Cupide*.

— C'est vrai. Mais regardons ce que vous voulez ajouter à ces vêtements : un pays riche, un ennemi ancien, puis

un braquage que vous pourrez lui reprocher. Vous préparez une raison de lui faire la guerre.

Un conseiller murmure quelque chose au chef d'État. *Cupide* ne paraît plus l'entendre.

— Vous n'avez aucune idée des menaces qui pèsent sur nous.

— Vous voulez les richesses de *Princesse*. Si vous passez pour celui qu'elle a ruiné, vous pourrez présenter votre attaque comme une réponse. Des pays qui vous auraient condamné pourraient croire que vous vous défendez.

Le téléphone de *Tête d'or* vibre à son tour. Le nom de *Ferraille* apparaît. Il accepte l'appel et s'écarte d'un pas.

La voix de son amie lui parvient sous des bruits de moteurs et des cris.

— Nous sommes au niveau du convoi. Les protections ne tiennent pas.

— Sortez du pont !

— *Paper* essaie d'aider un garde. Sa portière est coincée.

Il entend son ami parler à quelqu'un, tout près du téléphone. Puis un frottement, un choc contre du métal. La respiration de *Ferraille* devient plus forte.

— Il est sorti. Nous le mettons derrière la voiture.

— Restez à couvert.

Elle ne répond pas tout de suite. Un autre coup éclate, plus lointain.

— *Tête d'or*, il y a des véhicules qui viennent prendre les chargements. Ils savaient où s'arrêter.

Il ferme les yeux une seconde.

— Je suis devant lui. Les journalistes entendent.

— Alors continue.

La liaison craque. Il garde le téléphone dans sa main en se retournant vers *Cupide*.

Sur un écran de la salle, le bandeau qui annonce le braquage remplace une émission ordinaire. Plus bas, les premières réactions des marchés apparaissent. Le prix de l'or commence à monter.

Tête d'or voit *Cupide* regarder les chiffres.

— C'est cela que vous attendiez, dit-il.

Le chef d'État détourne les yeux trop tard.

— Je surveille les conséquences pour mon pays.

— Vous surveillez ce que votre mensonge rapporte.

Une journaliste se rapproche de l'écran, puis revient vers *Cupide*.

— Répondez sur les placements. Avez-vous engagé de l'argent dans des opérations qui profitent de cette hausse ?

— Mes affaires ne se commentent pas au milieu d'une attaque.

— Vous venez de dire qu'il s'agissait des conséquences pour le pays, remarque-t-elle.

Cupide serre les mains sur le pupitre. *Tête d'or* le voit passer des microphones aux chiffres et revenir vers les caméras. Il n'arrive plus à parler de ses pertes sans laisser apparaître l'attente d'un gain.

— Le vol des plans vous servait aussi, reprend l'enquêteur. *Blam* n'avait pas besoin de risquer cette agression pour apprendre ce que vous pouviez lui remettre vous-même.

— Vous inventez.

— Nous avons reçu une nouvelle copie, le jour même. Rien n'avait disparu des archives du fabricant. Ceux qui nous ont attaqués ont surtout obtenu des témoins capables de décrire des princesses armées.

Il se rappelle *Mademoiselle Bouclier* lui demandant de donner le dossier pour sauver *Paper*. Le geste qu'il avait cru lui faire perdre une information avait permis à d'autres d'en imposer une fausse.

— Vous aviez donné les plans à *Blam* avant qu'il nous les vole. Cette scène devait préparer l'accusation.

Cupide le fixe.

— Même si cet homme a trouvé un moyen d'ouvrir les blindages, il lui fallait encore savoir où se trouve le convoi. Il y a des leurres.

Il s'interrompt en voyant *Tête d'or* ouvrir la dernière partie du dossier.

— Oui. C'est précisément cette information qu'il fallait aussi lui donner.

Tête d'or ne montre ni l'itinéraire ni les heures aux caméras. Il pose seulement devant *Cupide* la page qui énumère les accès au dossier complet.

— *Paper*, *Ferraille*, moi et vous. Nous connaissions toute l'organisation du transfert. Vous seul aviez en plus les plans du blindage avant de nous autoriser à les consulter.

— Vous oubliez la possibilité d'un vol de renseignements.

— Je l'ai examinée. Les contrôles n'ont pas révélé d'intrusion. Et un renseignement dérobé ne suffit pas à expliquer pourquoi vous maintenez le transfert, pourquoi notre agression vous désigne déjà un ennemi et pourquoi cet ennemi possède les richesses que vous convoitez.

Cupide ouvre la bouche. *Tête d'or* poursuit avant qu'il puisse ramener la conversation aux seules parois.

— *Blam* apporte la force. Vous apportez ce qu'il faut savoir pour l'utiliser. Puis vous vous présentez comme la victime d'une attaque dont vous attendez les bénéfices.

— Ce sont vos conclusions.

— Oui. Et vous devez y répondre.

Un écran diffuse maintenant une vue plus large du pont. Des véhicules de secours s'arrêtent loin derrière le convoi. La route est barrée par des camions endommagés ; un panache gris monte au-dessus des garde-corps.

Le présentateur parle de la réputation perdue de *Cupide Land*. Il emploie le mot faillite, puis celui d'effondrement. *Cupide* se tourne brusquement.

— Je ne suis pas ruiné !

La phrase couvre la voix de l'écran.

Une journaliste ne lui laisse pas le temps de la retirer.

— Où sont vos réserves, alors ?

— Elles ne vont pas disparaître parce que des camions ont changé de mains.

Tête d'or l'observe. Les mains du chef d'État ont quitté le pupitre. Elles accompagnent maintenant ses paroles,

comme s'il expliquait une opération mal comprise par des employés incompétents.

— De quelles mains à quelles mains ? demande-t-elle.

Cupide regarde les micros. Il vient de voir, sur les visages devant lui, ce que sa phrase a laissé entendre.

— *Blam* ne travaille pas gratuitement, reprend *Tête d'or*. Vous l'avez payé, ou vous lui avez promis sa part. Mais vous aviez besoin que l'essentiel de l'or vous revienne.

Le chef d'État se redresse.

— Cet or m'appartient.

— Les personnes qui le transportent ne vous appartiennent pas.

Un choc lointain crépite dans le téléphone de *Tête d'or*. Il baisse les yeux, puis les relève aussitôt. Il ne peut pas laisser cette réponse se perdre.

— Avez-vous engagé *Blam* ?

Cupide ne répond pas. Un journaliste répète la question. Un autre demande si les ordres de poursuite du transfert venaient bien de lui. Le conseiller s'est éloigné d'un pas.

— Oui, finit par dire *Cupide*. J'ai engagé *Blam*.

Le bruit de la salle change. Les journalistes ne cherchent plus à deviner la prochaine explication. Ils viennent d'entendre un aveu.

— Pour cette attaque ? demande la femme au premier rang.

Cupide regarde *Tête d'or* avec une colère qu'il ne prend plus la peine de cacher.

— Il devait récupérer les chargements. Avec les renseignements que je lui avais remis.

Tête d'or retire sa main du dossier. Une possibilité minuscule résistait encore à ses calculs : celle d'avoir assemblé des faits vrais autour d'une conclusion fausse. Il avait jugé ce risque infime, mais il n'avait pas pu le supprimer par sa seule intelligence.

Cupide vient de le faire.

Sur le pont, *Paper* et *Ferraille* aident le garde blessé à reculer derrière une voiture immobilisée. L'homme garde un bras serré contre lui. Il leur indique un passage entre deux véhicules, puis essaie de prévenir ses collègues par radio.

Des silhouettes avancent parmi les camions. Elles se déplacent directement vers les ouvertures, tandis que d'autres maintiennent les escortes à distance. Les armes de

Blam frappent les protections avec une puissance que les gardes n'ont jamais rencontrée.

Au milieu de la fumée, des engins de chargement prennent les masses d'or et les déplacent vers les véhicules des assaillants. Les gestes sont rapides, préparés. Personne ne cherche ce qu'il doit emporter. Un court instant, *Paper* croit discerner une fumée noire ayant la forme de quelqu'un avec de longs doigts, mais la forme disparaît.

Paper se penche vers *Ferraille*.

— Le garde dit qu'il y a encore des gens plus loin, près de la remorque.

Elle regarde le passage. Ils peuvent atteindre le prochain véhicule en restant derrière les roues.

— On leur dit de venir de ce côté.

Ils se baissent et avancent. *Ferraille* garde le téléphone dans sa poche ; *Tête d'or* entend encore par instants le froissement de son vêtement.

Au palais, la première question qui suit l'aveu concerne les morts. *Cupide* répond qu'il avait confié le déplacement des chargements à un spécialiste. Il parle d'obstacles, de moyens engagés, de résistance à neutraliser.

— Vous parlez des gardes, dit *Tête d'or*.

Cupide se tait.

— Des employés à qui vous aviez demandé de protéger votre or.

— Le convoi était armé, réplique-t-il enfin.

— Par vous. Et vous avez envoyé contre lui un homme qui savait comment l'attaquer.

Une journaliste porte la main à sa bouche en regardant les images. *Tête d'or* doit détourner les yeux de l'écran pour continuer.

— Comment l'or devait-il vous revenir ?

— Vous avez l'air de tout savoir.

— *Blam* possède un commerce d'armes. Il sait faire circuler des sommes énormes. L'or serait revendu, et l'argent pourrait revenir vers vous au milieu de paiements présentés comme des affaires ordinaires.

Cupide suit du regard l'un des caméramans, qui s'est rapproché. *Tête d'or* laisse un instant aux journalistes pour comprendre.

— Le but était de cacher d'où venait cet argent, explique-t-il. On aurait vu des règlements liés aux armes, sans voir que votre or faisait le tour pour revenir à vous. C'est ce qu'on appelle blanchir de l'argent : lui donner l'apparence d'une origine honnête.

— Je n'avais pas besoin de récupérer les mêmes lingots, lâche *Cupide*.

Il s'arrête, mais personne ne l'interrompt cette fois.

— Leur valeur suffisait, poursuit-il. Les ventes de *Blam* devaient permettre le retour des fonds.

Tête d'or entend plusieurs journalistes répéter cette réponse à voix basse pour leurs rédactions.

— Et les placements ? demande la femme du premier rang.

— Ils étaient préparés.

— Avant l'attaque ?

Cupide lui lance un regard irrité.

— Évidemment.

Le mot reste suspendu entre les micros. Ce qui lui paraît évident rend son calcul plus terrible à ceux qui l'écoutent.

Tête d'or revient à la photographie de *Blam*.

— Son paiement ne portait pas seulement sur ce braquage. Vous vouliez aussi ses armes pour la suite.

— Il produit ce que mes autres fournisseurs ne peuvent pas fournir.

— Pour attaquer le pays de *Princesse*.

Cupide ne répond pas immédiatement. Il regarde de nouveau les chiffres qui montent en bas de l'écran.

— Elle n'aurait pas résisté longtemps.

La journaliste abaisse son micro d'un centimètre, puis le relève.

— Vous vouliez donc provoquer une guerre ?

— Vous appelez cela comme vous voulez.

Tête d'or voit revenir le vaisseau princier au milieu des roches, les éclairs roses, les corps de ses amis que les assaillants avaient abandonnés. Un élément qu'il avait porté comme une douleur vient de trouver sa place dans la préparation de cette guerre.

Même leur mort devait servir à accuser Princesse. Il voulait des victimes dont il pourrait se servir.

Il garde cette pensée pour lui. Les journalistes n'ont pas à apprendre l'existence de l'autre univers. Ils ont déjà devant eux les conséquences de ce que *Cupide* a ordonné dans celui-ci.

— Le vol des plans préparait la même accusation, reprend-il. Vous les aviez déjà remis à *Blam*.

— Il fallait qu'il connaisse les parois.

— Alors pourquoi nous les prendre ?

Cupide souffle, comme si la question avait été réglée depuis longtemps.

— Parce que vous deviez voir qui les prenait.

Tête d'or ne bouge plus.

— Ce que nous prendrions pour des princesses, précise-t-il.

Cupide baisse les yeux vers le dossier. Il n'a plus de démenti à proposer.

Sur le pont, une porte coulissante s'ouvre dans le flanc d'un véhicule des assaillants. *Paper* s'arrête aussitôt et retient *Ferraille* par la manche.

À l'intérieur, des vêtements roses sont jetés sur un siège. Des marques princières brillent entre deux plis. Il reconnaît une bande de tissu semblable à celle qu'il avait vue tout près de son visage, chez le fabricant.

— Les costumes, souffle-t-il.

Ferraille les voit aussi. Derrière, un homme se tourne. Ses cheveux sont fixés sur le côté, comme sur la photographie envoyée par le père de *Tête d'or*. Il n'a plus besoin de prétendre appartenir au pays de *Princesse*.

Blam lève son arme.

Paper pousse *Ferraille* vers la voiture derrière eux. Elle saisit son bras pour l'entraîner avec elle. Les éclairs roses les atteignent avant qu'ils puissent se mettre à couvert.

Ils tombent l'un près de l'autre. Le téléphone glisse de la poche de *Ferraille* et heurte le sol.

Le garde qu'ils ont aidé les appelle depuis l'abri. *Paper* ne répond pas. La main de *Ferraille* lâche la manche qu'elle tenait encore. Ils ne se relèvent plus.

Dans le téléphone de *Tête d'or*, un choc sec est suivi d'un silence. Il entend la voix du garde, trop loin du micro pour en comprendre chaque mot.

— *Ferraille* ?

Il attend.

— *Paper* ?

Au bout de la liaison, personne ne lui répond.

Il répète leurs noms. Quelque chose frotte contre le micro ; une voix d'homme se rapproche enfin.

— Vous êtes avec eux ? demande *Tête d'or*.

— Les deux personnes qui m'ont aidé... Elles ont été touchées.

— Allez les chercher. S'il vous plaît.

Le garde ne répond pas aussitôt. *Tête d'or* entend sa respiration, puis des pas traînants. Il attend, le téléphone

serré contre son oreille, sans voir les journalistes qui ont cessé de l'interroger.

La voix revient, beaucoup plus basse.

— Ils ne respirent plus.

Tête d'or ferme les yeux. Il ne tombe pas ; le pupitre est là, sous son autre main. Il entend encore l'homme dire qu'il appelle les secours. Il lui répond quelque chose, mais ne sait plus exactement quoi.

Pendant ces deux jours, *Paper* avait veillé à ce qu'il n'oublie pas de manger. *Ferraille* avait ramené le carnet à la bonne page. Il les avait retrouvés vivants dans ce monde, avec leurs gestes, leur patience et leurs questions. Il savait qu'il ne pourrait pas effacer ce qui s'était produit dans l'autre univers. Il découvre pourtant qu'on peut le savoir et recevoir la douleur tout entière.

Il abaisse le téléphone.

— Ils sont morts.

Cupide ne demande pas de qui il parle. Il regarde le dossier ouvert et les feuilles qui ont glissé sur le pupitre.

— Je ne leur avais pas demandé d'aller là-bas.

Tête d'or relève les yeux.

— Ils y sont allés pour des personnes. Vous y avez envoyé *Blam* pour de l'or.

Le chef d'État détourne le visage. Derrière lui, les images continuent. Une journaliste essuie ses yeux sans cesser de tenir son micro.

Sur le pont, les derniers chargements passent dans les véhicules des assaillants. *Blam* repart avec l'intégralité de l'or. Les survivants cherchent leurs collègues, tandis que les secouristes avancent enfin parmi les camions ouverts. Dans le convoi et autour de lui, l'attaque laisse trois cents morts.

Au palais, un conseiller demande qu'on dégage l'un des écrans pour les communications d'urgence. *Cupide* fait un geste impatient.

— Vous auriez dû suivre les consignes, dit-il à *Tête d'or*. Je vous avais donné une place que personne d'autre ne vous aurait offerte.

Cette phrase lui parvient plus nettement que les questions des journalistes. Il l'a entendue sous d'autres formes pendant des années. Il avait reçu un travail important. Il devait s'en montrer reconnaissant.

Tête d'or regarde la liste des procédures qu'il a aidé à perfectionner.

— Vous aviez besoin de mon intelligence pour rendre ces transports presque impossibles à attaquer.

— Vous avez fait ce travail.

— Et plus ils paraissaient sûrs, plus leur destruction devait effrayer les autres pays.

Cupide ne le contredit pas.

L'enquêteur rapproche une autre pensée, plus ancienne. Dans le Royaume, *Cupide* lui avait confié la recherche des coupables après le pillage des coffres. Ici, ce moment n'avait pas encore eu lieu. Le braquage vient seulement de se produire.

Il choisit ses mots pour ne rien révéler de ce souvenir.

— Après le vol, vous m'auriez donné l'enquête.

Cupide le regarde brusquement.

— N'étais-tu pas le mieux placé ?

Le tutoiement tombe sans qu'il paraisse s'en apercevoir. *Tête d'or* entend autre chose dans la question.

— Vous auriez montré à tout le monde que vous cherchiez le coupable. Avec quelqu'un de très intelligent, un homme dont le père vient du pays de *Cerveau*. Celui qui avait passé sa vie à améliorer vos procédures.

— On ne pouvait pas me reprocher de choisir le meilleur.

— Et vous pensiez que je ne chercherais jamais de votre côté.

Cupide serre la mâchoire.

— J'avais quelques raisons de compter sur ta reconnaissance.

Tête d'or baisse les yeux vers les documents. Sa main tremble lorsqu'il les remet l'un sur l'autre. Pendant des années, il avait compris les compliments comme des marques de confiance. Il voit maintenant à quoi cette confiance devait servir.

— Vous ne m'aviez pas oublié quand les autres avaient cessé de parler de moi, dit-il. Vous attendiez que je puisse vous être utile.

— Bien avant cela.

La réponse est brève. Elle oblige *Tête d'or* à relever la tête.

Cupide le considère avec une attention presque familière, celle qu'il avait eue lorsqu'il lui avait expliqué sa première mission. L'enquêteur retrouve la même assurance, débarrassée cette fois des paroles généreuses.

— Le mariage de mes parents ? demande-t-il.

— Il fallait bien commencer quelque part.

Une journaliste regarde son collègue, qui continue de filmer. *Tête d'or* entend le froissement d'un vêtement derrière lui. Tout semble avoir ralenti.

— Vous aviez calculé cela avant ma naissance ?

— Je voulais les capacités d'un Cerveausois au service de nos fonds. Un enfant des deux pays pouvait m'apporter ce que je cherchais. C'était un pari qui méritait une autorisation exceptionnelle.

— Mes parents s'aimaient.

— Je n'avais aucune raison de m'y opposer.

Tête d'or se souvient des photographies, des récits de sa mère, de la fierté de son père lorsqu'il avait appris son premier emploi. Leur amour était vrai. *Cupide* n'avait pas créé leur bonheur ; il avait décidé de s'en servir.

— Vous aviez présenté cette union comme une preuve d'ouverture, dit-il.

— Elle attirait l'attention sur nous.

— Puis sur l'or.

Cupide laisse passer un silence, avant de répondre avec la précision qu'il réserve aux affaires dont il est satisfait.

— Trois ou quatre mois d'enthousiasme. Les investisseurs regardaient notre pays autrement. Puis les journaux ont trouvé d'autres sujets. C'était prévisible.

— Que l'on m'oublie aussi ?

— Tu n'allais pas rester un nouveau-né extraordinaire pendant trente ans.

La voix ne contient ni regret ni hésitation.

— J'ai attendu que tu grandisses. Quand je t'ai offert une place, tu étais prêt à travailler avec tout ce que tu avais. Et tu savais à qui tu la devais.

Tête d'or se rappelle le soin qu'il apportait à chaque compte rendu. Il avait voulu rendre ce qu'il croyait avoir reçu. À ses yeux, le chef d'État avait vu une valeur que les autres avaient oubliée.

Il n'avait pas compris de quelle valeur il s'agissait.

— Vous ne pouviez pas connaître ce convoi trente ans à l'avance, dit-il.

— Je n'avais pas besoin d'en connaître chaque détail. Je préparais quelqu'un capable d'améliorer mes transports et de me rester fidèle. Un bon investissement peut servir longtemps.

L'enquêteur recule légèrement. Cette fois, il laisse le dossier sur le pupitre.

— Je ne suis pas l'un de vos placements.

Cupide regarde les caméras. Des journalistes parlent à leurs rédactions en continu. Ses propres phrases lui reviennent avec un léger retard, prononcées par les présentateurs qui suivent la scène.

— Coupez ces diffusions, ordonne-t-il.

Personne ne se précipite pour obéir. Un employé éteint l'écran le plus proche, mais la voix continue de sortir d'un téléphone. Les images sont déjà reprises ailleurs, hors du palais, hors de *Cupide Land*.

Cupide se retourne vers *Tête d'or*.

— Comment as-tu pu comprendre aussi vite ?

Tête d'or regarde leurs trois noms écrits par *Paper* en haut des notes. Il reconnaît son écriture penchée.

— Je n'ai pas travaillé seul.

Il prend cette feuille. Le reste peut demeurer devant les caméras.

À côté de lui, le bord du pupitre blanchit soudain.

Il pense à un projecteur déplacé. Mais la lumière gagne sa manche et s'étend à côté de lui, dans un espace où rien ne brillait. Il en connaît l'éclat.

Autour de lui, les journalistes s'exclament. Une ouverture lumineuse se dessine à quelques pas, assez large pour qu'il puisse la traverser.

Cette fois, aucun appareil ne lui est nécessaire pour reconnaître le passage.

Une voix en sort, claire au milieu de la salle affolée. Elle prononce son nom avec une autorité que *Cupide* n'a jamais possédée.

— *Tête d'or*, passe immédiatement.

Chapitre 10
Le maître des passages

Tête d'or reconnaît la voix du *Roi*.

Il n'a besoin ni d'un relevé ni d'une preuve supplémentaire. Cette autorité lui est familière. Au milieu des journalistes qui reculent, le souvenir de sa foi lui revient avec une netteté douloureuse : lui aussi croit au *Roi*. Il a cru qu'il est mort pour ses péchés et qu'il est ressuscité. Il le croit toujours. Seulement, depuis si longtemps, il remplit ses journées comme si tout dépendait de ses calculs et de la satisfaction de *Cupide*.

Le *Roi* vient de l'appeler. Cette fois, il répond.

Il serre la feuille de *Paper*, prend son élan et plonge dans la lumière. Derrière lui, quelqu'un crie. Le pupitre, les caméras et le visage de *Cupide* disparaissent ensemble.

Sa main heurte doucement son casque.

Il flotte au milieu des roches, dans sa combinaison de cosmonaute vert sombre. La lampe fixée à son épaule éclaire une pierre entaillée. Plus loin, son vaisseau attend, immobile. Un voyant clignote près du sas.

Tête d'or regarde ses gants, puis le reflet de son visage dans la vitre du poignet. Il a retrouvé sa forme particulière, mi-cerveau, mi-lingot, faite de cette matière souple qui brille comme de l'or. Sa respiration fait de la buée au bord de la visière. L'épaule blessée lui tire un peu lorsqu'il se redresse.

La feuille n'est plus dans sa main. Pourtant, il voit encore les trois noms écrits par *Paper*. Aucun des souvenirs du monde de l'éclat ne s'efface.

Il consulte l'horloge. Le dernier relevé enregistré avant son passage vient à peine de s'inscrire. Sa réserve d'air indique la même quantité. Dans *Le Royaume Des Personnages*, il revient à l'instant qu'il a quitté.

Près de lui, le portail se rétrécit.

Le *Roi* se tient au bord de la lumière. Il n'a pas de combinaison. *Tête d'or* entend sa voix aussi distinctement que s'ils étaient dans la même pièce.

— Reviens vers ton vaisseau.

Tête d'or obéit. Il connaît le chemin, mais son regard s'attarde sur deux emplacements parmi les pierres. C'est là qu'il a perdu ses amis. La route immense qu'il vient de parcourir le ramène près de leur absence.

Il entre dans le sas. Quand la pression lui permet d'enlever son casque, ses doigts s'y reprennent à deux fois. Le *Roi* est auprès de lui. Derrière le hublot, le dernier point blanc disparaît.

— C'était toi, dit *Tête d'or*.

Le *Roi* le laisse poursuivre.

— Le passage devant les roches… La question qui me demandait si j'aurais la riche intelligence de traverser… Et celui qui vient de s'ouvrir au palais. C'était toi.

— Oui.

Tête d'or pose son casque. Il revoit les creux impossibles dans la roche, les mesures, les fragments d'une ancienne légende. Il avait cherché l'appareil capable de produire un tel phénomène. Même lorsqu'il ne trouvait rien, il imaginait une machine encore plus puissante.

— *Blam* n'a donc jamais su ouvrir un portail ?

— Il a utilisé un passage que j'avais ouvert.

— Nous pensions que le bruit des armes avait provoqué l'éclat.

— Vous aviez observé les deux presque ensemble. Cela ne faisait pas de ses armes la cause du passage.

L'explication est simple. *Tête d'or* mesure pourtant tout ce qu'elle change. *Blam* avait pu tirer, se déplacer, profiter de l'ouverture. Il n'avait jamais commandé à la lumière.

— Mon père a reconnu les signes des modifications temporelles du monde de *Machine*.

— Il a reconnu ce qu'il mesurait. Mais ni *Machine* ni *Blam* ne sont maîtres de tous les passages et de tous les temps.

Tête d'or relève les yeux.

— Et tu savais ce que je trouverais de l'autre côté.

— Je voulais que tu voies où conduit l'amour de l'argent. Tu en connaissais les mots. Tu viens d'en voir les actes.

L'enquêteur s'assied lentement sur la banquette. Devant le siège vide de *Ferraille*, une attache pend encore. Il tend la main pour la ranger, puis s'arrête.

— Ils ont tué mes amis.

— Oui.

Le *Roi* ne détourne pas les yeux. Il ne lui demande pas de cesser de pleurer. *Tête d'or* essaie de parler de l'appel sur le pont, mais sa voix se brise avant qu'il puisse finir. Il demeure longtemps courbé, les mains serrées entre ses genoux. Le *Roi* reste auprès de lui.

— J'ai cru que je pourrais les ramener, dit-il enfin. Au réveil, je savais bien que ce n'étaient pas deux autres amis. Pourtant, quand je les ai vus vivants…

Il regarde la place de *Paper*, à côté des commandes.

— Je voulais les garder.

— Tu les aimais.

— Je n'ai pas réussi à les protéger.

— Ceux qui ont décidé de tuer répondent de leurs meurtres. Ne prends pas leur crime pour le tien.

Tête d'or ferme les yeux. Sur le pont, ses amis avaient secouru un garde, puis tenté d'en prévenir d'autres. Dans l'espace, ils étaient restés avec lui pour chercher la vérité. Il voudrait leur parler une fois encore, leur dire qu'il sait maintenant pour qui travaillait *Blam*.

Le *Roi* attend qu'il puisse relever la tête.

— *Cupide* a regardé des personnes comme on regarde des choses que l'on peut utiliser, dit-il. Leur travail l'intéressait. Leur fidélité lui était utile. Quand leur vie a gêné son projet, il a accepté qu'on la prenne.

— Pour de l'or qu'il possédait déjà.

— Parce qu'il en voulait davantage. Il a l'argent pour maître.

Tête d'or songe aux écrans du palais. Au milieu des nouvelles de l'attaque, *Cupide* avait suivi les chiffres qui montaient. Il n'avait pas demandé le nom d'un seul garde.

— C'est cela, l'idolâtrie ? demande-t-il.

— Donner à quelque chose la place qui me revient. Faire d'elle le but de ta vie, puis lui obéir même lorsqu'elle te conduit à faire le mal. L'argent peut servir à nourrir quelqu'un, à le soigner, à le loger. Mais il ne peut ni sauver ni pardonner. C'est moi que tu dois adorer.

Tête d'or suit du regard une ancienne liste de contrôles, encore affichée près du poste de pilotage. Il avait corrigé cette liste un soir où sa mère attendait son appel. Le lendemain, il avait terminé un autre dossier. Il lui semblait toujours possible de remettre le reste à plus tard.

— Je n'ai pas voulu ce braquage, dit-il.

— Je le sais.

— Mais je voulais tellement que *Cupide* soit content de moi. J'aimais le salaire, les responsabilités, le sentiment d'avoir enfin une place. Quand il me demandait davantage, je lui donnais davantage. Et avec toi…

Il cherche une formule qui atténuerait ce qu'il va dire. Il y renonce.

— Avec toi, je te donnais ce qui restait.

Le silence lui permet d'entendre sa propre phrase. Ses amis parlaient du *Roi* simplement, au milieu des questions et des dangers. Lui trouvait toujours une vérification urgente à terminer. Il n'avait pas cessé de croire. Il avait laissé son travail, son argent et la reconnaissance qu'il devait prétendument à *Cupide* occuper presque toute la place.

— Tu es mort pour mes péchés, reprend-il. Tu es ressuscité. Je l'ai cru, et je t'ai demandé pardon. Je n'ai pas oublié ce que tu as fait… mais je t'ai mis de côté. Pardonne-moi d'avoir vécu pour l'argent et d'avoir servi *Cupide* comme si je lui devais ma vie.

Il ne présente ni ses heures de travail ni son enquête comme une excuse. Il a pu aider les autres et se tromper sur ce qui dirigeait son cœur. Reconnaître l'un ne l'oblige plus à cacher l'autre.

— Je te pardonne, dit le *Roi*.

Tête d'or demeure immobile. Il n'y a aucun prix à discuter, aucune performance à promettre pour obtenir cette réponse. Il finit par respirer plus profondément.

— Je veux te servir, dit-il. Avec ce que je sais faire. Et aussi quand je ne sais pas.

Le *Roi* pose la main sur son épaule intacte.

La peine est toujours là. Les sièges de *Paper* et de *Ferraille* restent vides. Pourtant, au milieu de cette peine, *Tête d'or* éprouve une joie qu'il n'avait trouvée ni dans son premier salaire ni dans les compliments de *Cupide*. Il est pardonné.

Un signal retentit aux commandes. La liaison avec ses parents cherche à se rétablir.

— Ils t'attendent, dit le *Roi*.

Tête d'or ouvre la communication. Le visage de son père apparaît aussitôt, puis celui de sa mère, qui se penche si vite qu'elle le repousse presque hors de l'image.

— Tu es revenu !

— Oui, maman.

— Tu viens de disparaître ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Son père observe le visage de son fils. Il comprend que, pour lui, l'interruption a duré bien davantage que quelques instants.

— J'ai beaucoup de choses à vous raconter, dit *Tête d'or*. Je suis avec le *Roi*.

Sa mère porte la main à sa bouche. Son père laisse retomber les relevés qu'il tenait.

— Alors nous t'écoutons, répond-il.

Tête d'or leur dit l'essentiel. Il parle de *Cupide*, de *Blam* et de la vérité trouvée au-delà du passage. Il leur demande de conserver les documents déjà reçus. Quand il évoque *Paper* et *Ferraille*, sa mère pleure avec lui.

— Nous viendrons te chercher, dit-elle.

— Je vous rejoindrai dès que je pourrai.

Il ne termine pas par une nouvelle promesse de prudence. Cette fois, il ajoute ce qu'il remettait trop souvent à la prochaine conversation.

— Je vous aime.

Le *Roi* se tourne vers le hublot. Au loin, des lumières viennent d'apparaître entre les pierres.

— *Blam* possède encore ce qu'il a volé, dit-il. Il est temps de l'arrêter.

Les lumières se rapprochent. Des vaisseaux de soldats spatiaux avancent en formation, sans tirer. Leurs projecteurs dégagent un passage entre les roches. Le *Roi* leur transmet un ordre et une destination. *Tête d'or* reconnaît les coordonnées sur l'écran ; elles désignent une région qu'il n'avait aucune raison de fouiller.

— Il est là ?

— Avec sa flotte.

Tête d'or pense aussitôt aux armes capables d'éventrer les coffres. Il prévient le commandant des soldats. Il explique les tirs, les faux insignes et les connaissances de *Blam* sur les protections cupidiennes. Le commandant l'écoute jusqu'au bout.

— Nous avons reçu l'ordre de le prendre vivant, répond-il. Restez derrière notre formation.

Le voyage commence. *Tête d'or* suit les vaisseaux royaux depuis son poste de pilotage. Il vérifie leur route, puis regarde le *Roi*, qui demeure près de lui. Pour la première fois depuis le début de l'enquête, il n'essaie pas de calculer seul tout ce qui pourrait survenir.

À l'approche de la destination, les soldats ralentissent. Dans l'ombre d'une masse rocheuse, des coques apparaissent, presque confondues avec la pierre. Les plus grandes portent des compartiments ajoutés à la hâte. Entre elles circulent de petits remorqueurs.

Tête d'or agrandit une image. Sous une peinture sombre, sur le flanc d'un vaisseau armé, subsiste le bord d'une rose.

Son ventre se serre.

— Celui-là.

Le commandant fait suivre l'image à ses équipes. La formation se déploie autour de la flotte de *Blam*, assez loin pour que les vaisseaux n'aient aucune raison de se heurter. Un ordre retentit sur le canal commun.

— Coupez vos moteurs. Vous êtes placés sous l'autorité des soldats du *Roi*.

Pendant quelques secondes, rien ne bouge. Puis deux remorqueurs accélèrent vers une ouverture entre les bâtiments. Les soldats resserrent leur formation. Les remorqueurs ralentissent et s'immobilisent avant de l'atteindre.

Sur le grand vaisseau taché de rose, plusieurs canons pivotent.

Une voix arrive dans les haut-parleurs, humide, pressée, presque joyeuse.

— Vous devriez examiner ce que vous avez devant vous avant de vous approcher.

Le *Roi* ouvre la communication visuelle.

Blam apparaît.

Tête d'or avait expliqué sa forme à ses amis dans le monde de l'éclat. Une immense langue vivante occupe le centre de l'image. Au-dessus, des cheveux gominés partent en pointes sur le côté, tous couchés dans le même

sens. Deux jambes terminées en pointes soutiennent le mercenaire. Derrière lui, une robe-combinaison à fleurs pend sur une caisse ouverte.

À côté de la caisse, *Tête d'or* distingue un élément d'armure rose. Il se souvient de la silhouette qui s'était déplacée parmi les roches, de l'assurance avec laquelle les assaillants avaient abandonné leurs victimes.

— Coupez vos moteurs, répète le commandant.

Blam prononce un mot bref.

Une arme apparaît près de lui, puis une deuxième, plus lourde. Des supports métalliques s'assemblent autour d'un canon. Ses paroles fabriquent ce que, dans le monde humain, il conçoit et fait construire. De petites gouttes brillantes éclaboussent la console lorsqu'il parle.

— Je peux vous en offrir autant que vous voudrez.

— Tu en as déjà utilisé assez, dit le *Roi*.

Blam reconnaît celui qui lui répond. Ses pointes de pieds reculent d'un demi-pas. Il reprend pourtant son débit, énumère des armes ; de nouvelles pièces de métal tombent sur le plancher. Il cherche à remplir l'espace devant lui, à gagner quelques secondes.

— Assez, ordonne le *Roi*.

La dernière arme demeure inerte. *Blam* ouvre encore la bouche, mais aucun de ses appels ne produit le tir qu'il attend. Sur la coque, les canons cessent de pivoter.

Le commandant n'hésite pas. Ses équipes abordent les vaisseaux par plusieurs sas. Les comptes rendus arrivent, brefs et clairs. Des membres de l'équipage abandonnent leurs postes. D'autres tentent de fermer les accès, puis cèdent en voyant les soldats avancer.

Blam quitte l'écran.

Tête d'or se redresse.

— Il va vers un appareil de fuite.

Le commandant donne l'ordre de garder les départs. Sur une vue extérieure, une petite trappe s'entrouvre au-dessous du grand vaisseau. Elle laisse paraître le nez d'une navette. Deux bâtiments royaux viennent se placer devant elle.

La navette ne sort pas.

Quelques minutes plus tard, le commandant rappelle.

— Le mercenaire est retenu. Les équipages sont sous surveillance. Nous avons trouvé les cargaisons.

Tête d'or regarde le *Roi*. Il ne lui vient aucune exclamation de victoire. Il pense aux gardes qui n'avaient

pas pu résister à ces armes et à ses deux amis qui ne verront pas leur propriétaire emmené.

Le *Roi* l'accompagne à bord du vaisseau de *Blam*.

Dans le sas, un soldat recueille le casque de *Tête d'or*. Plus loin, des caisses d'or s'alignent jusque dans les passages. *Tête d'or* reconnaît les marquages des *Mines Cupidiennes* et les numéros qu'il a vérifiés avant le départ du convoi. Les richesses présentées comme disparues sont là, serrées les unes contre les autres sous un éclairage blanc.

Un officier lui montre les premiers documents saisis. Les routes, les horaires, les plans des coffres et les codes de sécurité portent les mêmes références que ceux du centre de transport. Des échanges conservés à bord relient la mission au palais de *Cupide*. Les soldats emportent les appareils sans en modifier le contenu.

Tête d'or demande à voir les costumes.

Le soldat ouvre une seconde caisse. Les roses, les marques princières et les protections colorées y sont entassées sans soin. L'un des vêtements a conservé des poussières de roche au bord d'une attache.

— Il faudra les montrer, dit *Tête d'or*. Et expliquer qui les portait.

— Ce sera fait.

Blam se trouve dans la salle suivante, entouré de soldats. Un dispositif de maintien l'empêche de bondir vers une console. Il observe *Tête d'or* avec une attention qui durcit peu à peu.

— Toi.

Il se souvient de la combinaison vert sombre parmi les roches. Il avait pris l'immobilité du corps pour une preuve suffisante.

— Tu aurais dû vérifier, répond *Tête d'or*.

Blam tire sur ce qui le retient. Les soldats restent en place.

— Vous croyez avoir tout compris parce que vous avez trouvé quelques cargaisons ? J'ai franchi des endroits que vos flottes ne savent même pas atteindre. J'ai ouvert…

Le *Roi* s'approche.

Blam interrompt sa phrase. La pointe de l'une de ses jambes gratte le sol.

Le *Roi* parle assez bas pour que les soldats ne saisissent pas ses mots. *Tête d'or*, tout près, les entend.

— Tu n'aurais pas dû utiliser mes portails, meurtrier.

Le mercenaire ne cherche plus à finir sa vantardise. Il revoit la blancheur apparue pendant un instant devant sa

flotte, la route de fuite qu'il avait cru offerte à son intelligence. Il avait ordonné d'avancer. Les pierres et les vaisseaux avaient disparu dans le même éclat.

Ce n'était pas une bonne idée de m'enfuir par là. Je ne savais même pas qui avait ouvert ce passage.

Tête d'or voit son assurance s'éteindre. Il comprend aussi le mensonge que *Blam* était sur le point de prononcer. Le mercenaire avait voulu faire passer une occasion saisie pour un pouvoir qu'il possédait.

Les soldats l'emmènent. En franchissant la porte, il évite le regard du *Roi*.

Les inspections se poursuivent dans toute la flotte. On vérifie les compartiments, on rapproche les numéros et les chargements, on compte les caisses. *Tête d'or* aide lorsqu'on lui pose une question. Il repère une erreur de report, puis un lot rangé sous une mauvaise référence. Son intelligence lui sert encore. Il n'a plus besoin de l'offrir à *Cupide* pour lui trouver un usage.

À la fin, le commandant vient confirmer que tout l'or a été retrouvé.

— Tout, répète *Tête d'or*.

Il observe une dernière fois les piles brillantes. Elles sont intactes. Pour elles, il suffit de changer de vaisseau et

de reprendre une route. Il baisse les yeux avant que le soldat puisse lui demander pourquoi ce dénouement le fait pleurer.

La restitution se prépare sous escorte royale. Les preuves recueillies sont conservées à part. Le retour des richesses ne fera pas disparaître ce qui a permis de les voler.

Lorsque les premiers vaisseaux arrivent aux *Mines Cupidiennes*, les journalistes se pressent aux accès du palais. La nouvelle de l'arrestation de *Blam* précède le convoi. Des images des costumes circulent déjà, accompagnées des explications des soldats. Les signes de *Princesse* apparaissent pour ce qu'ils étaient : un déguisement destiné à faire accuser son monde.

Cupide vient lui-même jusqu'à la grande salle de réception des cargaisons.

Tête d'or le retrouve sous sa forme de billet vert de cent dollars, sans bras, porté par ses deux jambes en tortillon. Il avance entre les employés en donnant des ordres. À la vue des caisses, son visage s'éclaire d'un sourire immense.

— Là ! Rangez celles-ci de ce côté. Je veux voir les numéros. Ouvrez !

Un employé soulève un couvercle. L'or renvoie sa lumière sur le billet vivant. *Cupide* se penche si près qu'un garde recule pour lui laisser de la place.

— Il est revenu ! Mon or est revenu !

Il va d'une caisse à l'autre. Il demande le total, le fait répéter, puis réclame que l'on contrôle une nouvelle fois les quantités. Le *Roi* demeure à quelques pas. *Cupide* ne le salue pas.

— C'est lui qui vous le rend, dit *Tête d'or*.

— Oui, oui. Faites attention à ce couvercle ! Vous allez rayer le bord.

Tête d'or regarde le garde tenir la caisse avec précaution. Une rayure inquiète *Cupide* davantage que les vies perdues pour son projet.

— *Blam* est arrêté, reprend-il. Les soldats ont les costumes et les instructions du braquage. *Princesse* est innocente.

Cupide cesse enfin de compter. Son regard passe des journalistes à *Tête d'or*.

— Tu devrais te reposer. Cette enquête t'a beaucoup éprouvé.

— Vous ne pourrez plus la faire recommencer ailleurs pour obtenir la réponse qui vous arrange.

Le billet se redresse. Durant quelques secondes, il semble chercher les mots qu'il employait autrefois pour rappeler à son employé tout ce qu'il lui avait donné.

— Tu as bien travaillé, dit-il finalement. Nous reparlerons de ta situation. Il y a toujours une place pour quelqu'un de tes capacités.

Tête d'or ressent le mouvement familier qui le poussait à remercier. Il se rappelle son premier bureau, la fierté de ses parents, son soulagement d'être utile. Puis il regarde les caisses.

— Je ne travaillerai plus pour vous.

— Tu n'as même pas entendu ce que je propose.

— J'ai entendu assez de folies.

Cupide frémit sur ses jambes. Un employé annonce qu'un nouveau lot entre dans la salle. Le billet se tourne aussitôt vers lui.

— Celui des grands coffres ? Approchez-le !

Le *Roi* parle alors.

— *Cupide*.

Le souverain s'immobilise, contrarié d'être interrompu.

— Tu retrouves ton trésor. Tu gardes aussi tes fautes. Remettre l'or à sa place ne rend pas la vie à ceux que tu as fait tuer.

Cupide regarde derrière le *Roi*, vers les dernières caisses.

— Il faudra réparer les transports, dit-il. Les pertes sont considérables.

— Tu continues de servir ton argent. Il ne pourra pas te sauver du jugement.

Un silence tombe près de l'entrée. *Tête d'or* entend encore, au fond de la salle, le roulement d'un chariot qui avance sans que son conducteur ait vu tout le monde s'arrêter.

— Si tu restes ainsi, tu paieras pour l'éternité ton idolâtrie, dit le *Roi*.

Cupide serre la bouche. Il ne demande pas pardon. Il ne cherche même pas à répondre à cet avertissement. Dès qu'un employé prononce un nombre, il tourne son attention vers lui, vérifie le total et recommence à compter.

Tête d'or comprend qu'aucune quantité d'or n'aurait suffi à le rassasier. Le trésor est revenu, mais la faim qui avait conduit au braquage est toujours là.

Il quitte la salle avec le *Roi*. Derrière eux, les ordres de *Cupide* couvrent déjà les questions des journalistes.

Ses parents l'attendent dans une pièce voisine. Sa mère vient contre lui sans rien demander. Il se baisse pour la

serrer, puis son père les rejoint. Un moment, tous trois restent enlacés. *Tête d'or* sent sous ses doigts la matière familière de la lingote et retrouve, près de son visage, celui du Cerveausois.

Il n'y a plus de caméra entre eux.

Plus tard, ils s'installent autour d'une table. Sa mère a apporté de quoi manger. Son père sort un carnet, hésite et le referme quand elle le regarde.

— Tu peux le garder, dit *Tête d'or*. Cette fois, je veux tout vous raconter.

Il parle longtemps. Son père pose quelques questions sur les correspondances des deux univers, puis comprend qu'il pourra les reprendre un autre jour. Sa mère écoute surtout les silences de son fils. Quand il raconte la mort de ses amis sur le pont, elle rapproche sa chaise.

— Ils me manquent, dit-il.

— À nous aussi.

Le repas refroidit. Personne ne lui demande d'aller plus vite. Il raconte ensuite le pardon du *Roi*, et sa mère sourit à travers ses larmes.

Tête d'or leur apprend qu'il quitte son emploi. Il attend malgré lui une inquiétude, une question sur ce qu'il va gagner désormais. Son père regarde le carnet fermé.

— Nous ne t'aimions pas à cause de cette place, dit-il.

— Je le sais.

— Alors laisse-nous être heureux que tu sois ici.

Pendant les jours qui suivent, *Tête d'or* règle ce qu'il doit laisser aux *Mines Cupidiennes*. Il rend son accès au centre de transport et transmet aux enquêteurs les documents dont ils ont besoin. Il prend aussi le temps de parler de *Paper* et de *Ferraille* à ceux qui les ont connus. Les récits sont parfois maladroits. Certains ne savent que lui dire. Il apprend qu'il peut rester avec eux sans avoir de réponse prête.

Dans ses affaires, il retrouve une remarque de *Paper* griffonnée en marge d'un relevé, puis une correction de *Ferraille*. Il les conserve. Le soir, il inscrit leurs noms sur une feuille et la pose près de son lit. Il n'a pas besoin de reconstituer l'écriture perdue dans le passage pour se souvenir d'eux.

Un matin, il réserve un voyage vers le monde de *Princesse*.

Il ne s'y rend plus pour soupçonner ses habitants. Il veut rencontrer ceux que *Cupide* a accusés et auxquels *Blam* a volé leurs couleurs. Il souhaite aussi revoir

quelqu'un dont il garde le souvenir d'un regard attentif, dans un atelier du monde humain.

À son arrivée, le parfum des fleurs le surprend avant même qu'il aperçoive le palais. Il suit le chemin qui conduit au château d'or, protégé dans sa grotte. Les améthystes prennent des reflets violets entre les créneaux. Les portes, que personne ne peut forcer, s'ouvrent pour lui sur l'ordre du *Roi*.

Princesse vient l'accueillir. Sa longue robe rose est couverte de grandes roses parfumées. Sa haute couronne brille ; des améthystes ornent ses cheveux et sa ceinture. *Tête d'or* s'arrête un instant devant elle. Le rose avait rempli ses cauchemars. Il lui faut regarder cette reine paisible pour détacher enfin cette couleur du souvenir des tirs.

— Je vous ai soupçonnée, dit-il.

— On a voulu que vous le fassiez.

— J'ai vu leurs costumes. J'ai cru voir vos guerrières.

Princesse l'invite à entrer.

— Vous avez continué à chercher la vérité. Elle est connue maintenant.

— *Paper* et *Ferraille* auraient dû être ici.

La reine prononce leurs deux noms avec lui. Elle ne lui parle ni des richesses menacées ni de l'humiliation subie. Elle lui demande comment ses amis étaient lorsqu'ils ne travaillaient pas. *Tête d'or* se met à raconter une ancienne discussion où *Paper* avait répondu trop vite et où *Ferraille* l'avait obligé à reprendre son raisonnement depuis le début. En les évoquant, il retrouve quelque chose de très nostalgique. Un sourire lui vient, puis s'efface sans qu'il ait honte de l'avoir eu.

Après cette rencontre, il gagne les ateliers du *Top du Top du Blindage*. Des ouvrières transportent une plaque sous un appareil de levage. Il attend qu'elles aient terminé la manœuvre avant de s'approcher du bureau.

Mademoiselle Bouclier est penchée sur un plan. Elle porte une tenue de travail rose et tient ses cheveux attachés pour qu'ils ne la gênent pas. Une petite trace sombre marque encore l'un de ses doigts. *Tête d'or* reconnaît d'abord sa manière de retenir une feuille qui glisse, puis l'attention avec laquelle elle se tourne vers une employée venue lui poser une question.

Quand elle le voit, elle pose son crayon.

— *Tête d'or*.

Il incline la tête, soudain moins sûr de ce qu'il voulait dire.

— Je tenais à vous remercier.

Elle lui montre un siège près du bureau. Il reste debout quelques secondes, le temps de comprendre qu'aucune urgence ne l'oblige à repartir. Ici aussi, elle écoute jusqu'au bout. Les souvenirs qui se correspondent lui reviennent sans qu'il cherche à les expliquer tous.

— Comment allez-vous ? demande-t-elle.

Il pourrait répondre qu'il est fatigué, que le voyage s'est bien passé, que son épaule ne le gêne presque plus. Il regarde le siège qu'elle lui propose et s'y installe.

— Mes amis me manquent beaucoup.

Mademoiselle Bouclier éloigne les plans pour lui laisser de la place.

— Vous pouvez me parler d'eux.

Il revient le lendemain, puis quelques jours plus tard. Au début, il apporte une question technique ou un document qu'il pourrait tout aussi bien envoyer. Elle finit par lever les yeux d'un dossier en le voyant chercher une raison de prolonger sa visite.

— Vous avez le droit de venir sans avoir trouvé un défaut dans nos plans.

Tête d'or baisse les yeux vers la feuille qu'il tient.

— Cette fois, je n'en ai pas trouvé.

— Alors nous allons peut-être pouvoir nous promener.

Il sourit. Elle range son crayon.

Ils marchent longtemps dans les allées de ce monde qu'il apprend à connaître. *Mademoiselle Bouclier* lui montre les bâtiments où l'on prépare les protections, ceux où l'on répare ce qui a été endommagé. Elle connaît beaucoup des personnages qu'ils croisent. Elle s'arrête pour prendre des nouvelles, oublie un instant le trajet qu'elle voulait lui faire suivre, puis y revient sans s'en inquiéter.

Un soir, elle lui parle du *Roi*. Sa foi apparaît dans des mots simples, sans qu'elle cherche à donner une leçon. Elle croit qu'il est mort pour ses péchés et ressuscité ; elle lui a demandé pardon. *Tête d'or* lui raconte alors ce qu'il lui a confessé dans le vaisseau.

— J'avais fini par mesurer mes journées à ce que j'avais réussi pour *Cupide*, dit-il. Même quand je rentrais chez moi, je cherchais encore comment mieux le servir.

— Et maintenant ?

— Maintenant, j'apprends. Certains matins, je me remets à compter avant même d'avoir réfléchi à ce que je compte.

Elle sourit doucement.

— Vous pouvez en parler au *Roi* ces matins-là aussi.

Les visites deviennent plus longues. Ils découvrent leurs habitudes, leurs désaccords et ce qui les fait rire. *Tête d'or* apprend que *Mademoiselle Bouclier* peut recommencer trois fois un dessin parce qu'une protection lui paraît gêner ceux qu'elle est censée défendre. Elle découvre qu'il se souvient d'une phrase prononcée plusieurs semaines plus tôt et qu'il lui faut parfois du temps pour dire ce qu'il ressent lui-même.

Il tombe amoureux d'elle sans pouvoir fixer le jour où cela commence. Il s'en aperçoit en préparant une nouvelle visite : ce qu'il attend n'est plus de retrouver un souvenir du monde de l'éclat. Il veut entendre ce qu'elle a vécu ce matin, savoir ce qui l'inquiète, passer du temps auprès d'elle.

Mademoiselle Bouclier accueille cet amour. Elle y répond avec la franchise qui l'a touché dès leur rencontre.

Les années passent. *Tête d'or* s'établit dans le monde de *Princesse*. Il y travaille à des protections dont il prend soin

de demander qui les utilisera. Ses calculs servent toujours à empêcher des ouvertures, à prévoir des chocs, à rendre des passages sûrs. Quand on lui présente une amélioration, il cherche désormais, derrière le dessin, ceux qu'elle doit protéger.

Il gagne de quoi vivre. Il peut en être reconnaissant sans consacrer toute sa vie à en obtenir davantage.

Ses parents viennent le voir. Sa mère arrive la première hors du vaisseau, les bagages déjà rassemblés près du sas. Son père tient la liste de ce qu'ils ont emporté.

— Cette fois, dit-elle à son fils, nous avons les valises.

— Et un inventaire très précis, ajoute le Cerveausois.

Elle lève les yeux vers lui, puis ils rient tous les trois. *Tête d'or* les conduit chez lui. Sur une étagère, leurs regards s'arrêtent aux noms de *Paper* et de *Ferraille*. Sa mère pose doucement la main près de la feuille avant de se tourner vers *Mademoiselle Bouclier*, qui les a rejoints dans la maison de *Tête d'or*.

Quelques années après son arrivée, *Tête d'or* l'épouse.

Il n'y a pas de foule de journalistes venue examiner leur union. Ceux qui sont réunis les connaissent, les aiment et se réjouissent avec eux. *Princesse* est présente dans sa robe fleurie. Les parents de *Tête d'or* se tiennent tout près. Sa

mère ajuste un pli qui n'en a pas besoin ; son père la laisse faire.

Le *Roi* est là.

Tête d'or regarde celle qui devient sa femme. Il promet de l'aimer et de prendre soin d'elle. *Mademoiselle Bouclier* lui répond sans baisser les yeux. Ils confient au *Roi* la vie qu'ils veulent partager. Leur mariage lui plaît, et ils se réjouissent de pouvoir le servir ensemble.

Plus tard, lorsque les voix des invités baissent un peu, *Tête d'or* s'écarte jusqu'à une fenêtre. Il imagine *Paper* penché vers *Ferraille* pour lui glisser une remarque. Il entend presque la réponse qu'elle lui ferait. Ses yeux se mouillent.

Mademoiselle Bouclier le rejoint et prend sa main.

— Tu penses à eux.

— Ils t'auraient aimée.

Elle reste près de lui. Il lui raconte ce que *Paper* aurait sans doute dit, puis corrige lui-même la fin de la phrase : son ami aurait trouvé mieux. Ils sourient, et *Tête d'or* ne cherche pas à retenir les larmes qui viennent avec ce sourire.

Il lui serre doucement la main. Lorsqu'ils rejoignent les invités, sa mère vient les chercher pour les faire asseoir près d'elle.

Quand ils rentrent chez eux, la nuit descend sur les fleurs. Leur maison les attend dans le monde où ils ont décidé de vivre définitivement. Sur le seuil, *Tête d'or* regarde le visage de sa femme, puis les fenêtres éclairées. Il remercie le *Roi* à voix haute.

Très loin de leur maison, au palais de la Montagne Du *Roi*, trois voix se réjouissent avec eux. Mais la conversation ne s'arrête pas à leur bonheur. Au-delà des grandes ouvertures, un autre endroit du Royaume retient déjà l'attention du *Roi*.

Épilogue

La lumière glisse sur les murs d'or du palais. *Trésor De Création* flotte auprès d'une ouverture. Des spirales parcourent son immense forme dorée ; quelques paillettes colorées s'en détachent et disparaissent doucement. Un parfum de miel se répand dans la salle.

Père Du Roi regarde le monde de *Princesse*. Près de lui, le *Roi* entend les remerciements de *Tête d'or*.

— Il ne demande pas que sa maison devienne plus grande, dit *Trésor De Création*.

— Il se réjouit de ceux qu'il peut y accueillir, répond *Père Du Roi*.

Dans la petite maison, *Mademoiselle Bouclier* pose les fleurs reçues ce jour-là. *Tête d'or* l'aide à leur trouver une place. Il reste à ranger les vêtements du mariage. Ils ne connaissent pas encore toutes les joies et les difficultés de leur vie commune.

— Il aura encore besoin de moi, dit le *Roi*.

— Et il le sait, répond *Père Du Roi*.

Les spirales de *Trésor De Création* s'éclairent. Dans le palais, leur joie n'a rien de bruyant. Ils voient le cœur du personnage doré aussi clairement que sa maison.

— Il se souvient de ses amis, dit *Trésor De Création*.

— *Paper* et *Ferraille* sont ici. Avec nous.

Le *Roi* regarde la feuille gardée sur l'étagère. Puis il regarde un livre, à côté de lui. Il l'ouvre et ses yeux observent leurs deux noms écrits dedans, au milieu de beaucoup d'autres.

Plus loin, aux *Mines Cupidiennes*, des comptes s'ajoutent encore à d'autres comptes. *Cupide* suit les mouvements de ses richesses et commande de nouvelles vérifications. Son or est revenu. Il continue de lui donner toute son attention.

— Il sait ce qu'il a fait, dit *Père Du Roi*. Il ne veut pas te demander pardon.

— *Tête d'or* m'adore, répond le *Roi*. L'argent n'occupe plus ma place dans sa vie.

Trésor De Création laisse échapper une lumière plus vive. À travers les ouvertures, les étoiles brillent sur les mondes du *Royaume Des Personnages*.

Le *Roi* tourne alors son regard vers *La Forêt Noire*.

Là-bas, sous les branches serrées, les chemins disparaissent vite à la vue. Depuis le palais, pourtant, aucun personnage n'est oublié, même lorsqu'il se croit seul.

Père Du Roi se tient près de son fils.

— Et lui ? demande-t-il.

Le *Roi* connaît déjà celui dont ils parlent.

— Son histoire commence.

Un nom passe entre les trois voix, sans que le vent l'emporte hors du palais.

Jenous.

Voulez-vous en savoir plus ?

Scannez le QR Code ci-dessous, ou allez sur le site ci-dessous.

www.BonsoirLhistoire.fr



Une autre lecture du même auteur ?

Tapez “**Jenous L’enquête MR PERSONNE”**, et cherchez cette couverture de livre sur Amazon.

Et bonne lecture de Jenous L’Enquête, ,

MR. PERSONNE.



Évangile de Jean (version Louis Segond 1910)

Chapitre 1

1
Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu.
2
Elle était au commencement avec Dieu.
3
Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.
4
En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes.
5
La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.
6
Il y eut un homme envoyé de Dieu : son nom était Jean.
7
Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui.
8
Il n'était pas la lumière, mais il parut pour rendre témoignage à la lumière.
9
Cette lumière était la véritable lumière, qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme.
10

Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue.
11
Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue.
12
Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés,
13
non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.
14
Et la parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père.
15
Jean lui a rendu témoignage, et s'est écrié : C'est celui dont j'ai dit : Celui qui vient après moi m'a précédé, car il était avant moi.
16
Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce ;
17
car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ.
18
Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître.
19
Voici le témoignage de Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et des Lévites, pour lui demander : Toi, qui es-tu ?
20

Il déclara, et ne le nia point, il déclara qu'il n'était pas le Christ.
21
Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? es-tu Élie ? Et il dit : Je ne le suis point. Es-tu le prophète ? Et il répondit : Non.
22
Ils lui dirent alors : Qui es-tu ? afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même ?
23
Moi, dit-il, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur, comme a dit Ésaïe, le prophète.
24
Ceux qui avaient été envoyés étaient des pharisiens.
25
Ils lui firent encore cette question : Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es pas le Christ, ni Élie, ni le prophète ?
26
Jean leur répondit : Moi, je baptise d'eau, mais au milieu de vous il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas, qui vient après moi ;
27
je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers.
28
Ces choses se passèrent à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.
29
Le lendemain, il vit Jésus venant à lui, et il dit : Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.
30
C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui m'a précédé, car il était avant moi.
31

Je ne le connaissais pas, mais c'est afin qu'il fût manifesté à Israël que je suis venu baptiser d'eau.
32
Jean rendit ce témoignage : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur lui.
33
Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise du Saint Esprit.
34
Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu.
35
Le lendemain, Jean était encore là, avec deux de ses disciples ;
36
et, ayant regardé Jésus qui passait, il dit : Voilà l'Agneau de Dieu.
37
Les deux disciples l'entendirent prononcer ces paroles, et ils suivirent Jésus.
38
Jésus se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (ce qui signifie Maître), où demeures-tu ?
39
Venez, leur dit-il, et voyez. Ils allèrent, et ils virent où il demeurait ; et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure.
40
André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean, et qui avaient suivi Jésus.
41

Ce fut lui qui rencontra le premier son frère Simon, et il lui dit : Nous avons trouvé le Messie (ce qui signifie Christ).
42
Et il le conduisit vers Jésus. Jésus, l'ayant regardé, dit : Tu es Simon, fils de Jonas ; tu seras appelé Céphas (ce qui signifie Pierre).
43
Le lendemain, Jésus voulut se rendre en Galilée, et il rencontra Philippe. Il lui dit : Suis-moi.
44
Philippe était de Bethsaïda, de la ville d'André et de Pierre.
45
Philippe rencontra Nathanaël, et lui dit : Nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi et dont les prophètes ont parlé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph.
46
Nathanaël lui dit : Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ? Philippe lui répondit : Viens, et vois.
47
Jésus, voyant venir à lui Nathanaël, dit de lui : Voici vraiment un Israélite, dans lequel il n'y a point de fraude.
48
D'où me connais-tu ? lui dit Nathanaël. Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu.
49
Nathanaël répondit et lui dit : Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël.
50
Jésus lui répondit : Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras de plus grandes choses que celles-ci.
51

Et il lui dit : En vérité, en vérité, vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.

Chapitre 2

1
Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là,
2
et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.
3
Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin.
4
Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue.
5
Sa mère dit aux serviteurs : Faites ce qu'il vous dira.
6
Or, il y avait là six vases de pierre, destinés aux purifications des Juifs, et contenant chacun deux ou trois mesures.
7
Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces vases. Et ils les remplirent jusqu'au bord.
8
Puisez maintenant, leur dit-il, et portez-en à l'ordonnateur du repas. Et ils en portèrent.
9
Quand l'ordonnateur du repas eut goûté l'eau changée en vin, -ne sachant d'où venait ce vin, tandis que les serviteurs, qui avaient puisé l'eau, le savaient bien, -il appela l'époux,
10
et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le moins bon après qu'on s'est enivré ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent.

11
Tel fut, à Cana en Galilée, le premier des miracles que fit Jésus. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.
12
Après cela, il descendit à Capernaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de jours.
13
La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem.
14
Il trouva dans le temple les vendeurs de boeufs, de brebis et de pigeons, et les changeurs assis.
15
Ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les boeufs ; il dispersa la monnaie des changeurs, et renversa les tables ;
16
et il dit aux vendeurs de pigeons : Otez cela d'ici, ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.
17
Ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : Le zèle de ta maison me dévore.
18
Les Juifs, prenant la parole, lui dirent : Quel miracle nous montres-tu, pour agir de la sorte ?
19
Jésus leur répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai.
20
Les Juifs dirent : Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce temple, et toi, en trois jours tu le relèveras !

21
Mais il parlait du temple de son corps.
22
C'est pourquoi, lorsqu'il fut ressuscité des morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite.
23
Pendant que Jésus était à Jérusalem, à la fête de Pâque, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait.
24
Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous,
25
et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il savait lui-même ce qui était dans l'homme.

Chapitre 3

1
Mais il y eut un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, un chef des Juifs,
2
qui vint, lui, auprès de Jésus, de nuit, et lui dit : Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu ; car personne ne peut faire ces miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui.
3
Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.
4
Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître ?
5
Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.
6
Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est Esprit.
7
Ne t'étonne pas que je t'aie dit : Il faut que vous naissiez de nouveau.
8
Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit.
9
Nicodème lui dit : Comment cela peut-il se faire ?

10
Jésus lui répondit : Tu es le docteur d'Israël, et tu ne sais pas ces choses !
11
En vérité, en vérité, je te le dis, nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ; et vous ne recevez pas notre témoignage.
12
Si vous ne croyez pas quand je vous ai parlé des choses terrestres, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes ?
13
Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel.
14
Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé,
15
afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle.
16
Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.
17
Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.
18
Celui qui croit en lui n'est point jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.
19

Et ce jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises.
20
Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses oeuvres ne soient dévoilées ;
21
mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses oeuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu.
22
Après cela, Jésus, accompagné de ses disciples, se rendit dans la terre de Judée ; et là il demeurait avec eux, et il baptisait.
23
Jean aussi baptisait à Énon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau ; et on y venait pour être baptisé.
24
Car Jean n'avait pas encore été mis en prison.
25
Or, il s'éleva de la part des disciples de Jean une dispute avec un Juif touchant la purification.
26
Ils vinrent trouver Jean, et lui dirent : Rabbi, celui qui était avec toi au delà du Jourdain, et à qui tu as rendu témoignage, voici, il baptise, et tous vont à lui.
27
Jean répondit : Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel.
28
Vous-mêmes m'êtes témoins que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui.

29
Celui à qui appartient l'épouse, c'est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et qui l'entend, éprouve une grande joie à cause de la voix de l'époux : aussi cette joie, qui est la mienne, est parfaite.
30
Il faut qu'il croisse, et que je diminue.
31
Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui est de la terre est de la terre, et il parle comme étant de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous,
32
il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, et personne ne reçoit son témoignage.
33
Celui qui a reçu son témoignage a certifié que Dieu est vrai ;
34
car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas l'Esprit avec mesure.
35
Le Père aime le Fils, et il a remis toutes choses entre ses mains.
36
Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.

Chapitre 4

1
Le Seigneur sut que les pharisiens avaient appris qu'il faisait et baptisait plus de disciples que Jean.
2
Toutefois Jésus ne baptisait pas lui-même, mais c'étaient ses disciples.
3
Alors il quitta la Judée, et retourna en Galilée.
4
Comme il fallait qu'il passât par la Samarie,
5
il arriva dans une ville de Samarie, nommée Sychar, près du champ que Jacob avait donné à Joseph, son fils.
6
Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué du voyage, était assis au bord du puits. C'était environ la sixième heure.
7
Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire.
8
Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres.
9
La femme samaritaine lui dit : Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? -Les Juifs, en effet, n'ont pas de relations avec les Samaritains. -
10

Jésus lui répondit : Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire ! tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive.
11
Seigneur, lui dit la femme, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où aurais-tu donc cette eau vive ?
12
Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux ?
13
Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ;
14
mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle.
15
La femme lui dit : Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici.
16
Va, lui dit Jésus, appelle ton mari, et viens ici.
17
La femme répondit : Je n'ai point de mari. Jésus lui dit : Tu as eu raison de dire : Je n'ai point de mari.
18
Car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. En cela tu as dit vrai.
19
Seigneur, lui dit la femme, je vois que tu es prophète.
20

Nos pères ont adoré sur cette montagne ; et vous dites, vous, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem.
21
Femme, lui dit Jésus, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père.
22
Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.
23
Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père demande.
24
Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité.
25
La femme lui dit : Je sais que le Messie doit venir (celui qu'on appelle Christ) ; quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses.
26
Jésus lui dit : Je le suis, moi qui te parle.
27
Là-dessus arrivèrent ses disciples, qui furent étonnés de ce qu'il parlait avec une femme. Toutefois aucun ne dit : Que demandes-tu ? ou : De quoi parles-tu avec elle ?
28
Alors la femme, ayant laissé sa cruche, s'en alla dans la ville, et dit aux gens :
29

Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-ce point le Christ ?
30
Ils sortirent de la ville, et ils vinrent vers lui.
31
Pendant ce temps, les disciples le pressaient de manger, disant : Rabbi, mange.
32
Mais il leur dit : J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas.
33
Les disciples se disaient donc les uns aux autres : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ?
34
Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son oeuvre.
35
Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ? Voici, je vous le dis, levez les yeux, et regardez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson.
36
Celui qui moissonne reçoit un salaire, et amasse des fruits pour la vie éternelle, afin que celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent ensemble.
37
Car en ceci ce qu'on dit est vrai : Autre est celui qui sème, et autre celui qui moissonne.
38
Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail.

39
Plusieurs Samaritains de cette ville crurent en Jésus à cause de cette déclaration formelle de la femme : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.
40
Aussi, quand les Samaritains vinrent le trouver, ils le prièrent de rester auprès d'eux. Et il resta là deux jours.
41
Un beaucoup plus grand nombre crurent à cause de sa parole ;
42
et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ce que tu as dit que nous croyons ; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.
43
Après ces deux jours, Jésus partit de là, pour se rendre en Galilée ;
44
car il avait déclaré lui-même qu'un prophète n'est pas honoré dans sa propre patrie.
45
Lorsqu'il arriva en Galilée, il fut bien reçu des Galiléens, qui avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la fête ; car eux aussi étaient allés à la fête.
46
Il retourna donc à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Il y avait à Capernaüm un officier du roi, dont le fils était malade.
47
Ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, il alla vers lui, et le pria de descendre et de guérir son fils, qui était près de mourir.
48
Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point.

49
L'officier du roi lui dit : Seigneur, descends avant que mon enfant meure.
50
Va, lui dit Jésus, ton fils vit. Et cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en alla.
51
Comme déjà il descendait, ses serviteurs venant à sa rencontre, lui apportèrent cette nouvelle : Ton enfant vit.
52
Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux ; et ils lui dirent : Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté.
53
Le père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : Ton fils vit. Et il crut, lui et toute sa maison.
54
Jésus fit encore ce second miracle lorsqu'il fut venu de Judée en Galilée.

Chapitre 5

1
Après cela, il y eut une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem.
2
Or, à Jérusalem, près de la porte des brebis, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu Béthesda, et qui a cinq portiques.
3
Sous ces portiques étaient couchés en grand nombre des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau ;
4
car un ange descendait de temps en temps dans la piscine, et agitait l'eau ; et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée était guéri, quelle que fût sa maladie.
5
Là se trouvait un homme malade depuis trente-huit ans.
6
Jésus, l'ayant vu couché, et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : Veux-tu être guéri ?
7
Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée, et, pendant que j'y vais, un autre descend avant moi.
8
Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton lit, et marche.
9
Aussitôt cet homme fut guéri ; il prit son lit, et marcha.
10

C'était un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est le sabbat ; il ne t'est pas permis d'emporter ton lit.
11
Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton lit, et marche.
12
Ils lui demandèrent : Qui est l'homme qui t'a dit : Prends ton lit, et marche ?
13
Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était ; car Jésus avait disparu de la foule qui était en ce lieu.
14
Depuis, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : Voici, tu as été guéri ; ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire.
15
Cet homme s'en alla, et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.
16
C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat.
17
Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis.
18
A cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu.
19

Jésus reprit donc la parole, et leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement.
20
Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des oeuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement.
21
Car, comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut.
22
Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils,
23
afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.
24
En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie.
25
En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront.
26
Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même.
27
Et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'homme.
28

Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et en sortiront.
29
Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement.
30
Je ne puis rien faire de moi-même : selon que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.
31
Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai.
32
Il y en a un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est vrai.
33
Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité.
34
Pour moi ce n'est pas d'un homme que je reçois le témoignage ; mais je dis ceci, afin que vous soyez sauvés.
35
Jean était la lampe qui brûle et qui luit, et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière.
36
Moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les oeuvres que le Père m'a donné d'accomplir, ces oeuvres mêmes que je fais, témoignent de moi que c'est le Père qui m'a envoyé.
37
Et le Père qui m'a envoyé a rendu lui-même témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez point vu sa face,

38
et sa parole ne demeure point en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé.
39
Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi.
40
Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !
41
Je ne tire pas ma gloire des hommes.
42
Mais je sais que vous n'avez point en vous l'amour de Dieu.
43
Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez.
44
Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ?
45
Ne pensez pas que moi je vous accuserai devant le Père ; celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espérance.
46
Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu'il a écrit de moi.
47
Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ?

Chapitre 6

1
Après cela, Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée, de Tibériade.
2
Une grande foule le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait sur les malades.
3
Jésus monta sur la montagne, et là il s'assit avec ses disciples.
4
Or, la Pâque était proche, la fête des Juifs.
5
Ayant levé les yeux, et voyant qu'une grande foule venait à lui, Jésus dit à Philippe : Où achèterons-nous des pains, pour que ces gens aient à manger ?
6
Il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il allait faire.
7
Philippe lui répondit : Les pains qu'on aurait pour deux cents deniers ne suffiraient pas pour que chacun en reçût un peu.
8
Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit :
9
Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ?
10
Jésus dit : Faites-les asseoir. Il y avait dans ce lieu beaucoup d'herbe. Ils s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille hommes.
11

Jésus prit les pains, rendit grâces, et les distribua à ceux qui étaient assis ; il leur donna de même des poissons, autant qu'ils en voulurent.
12
Lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde.
13
Ils les ramassèrent donc, et ils remplirent douze paniers avec les morceaux qui restèrent des cinq pains d'orge, après que tous eurent mangé.
14
Ces gens, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde.
15
Et Jésus, sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, se retira de nouveau sur la montagne, lui seul.
16
Quand le soir fut venu, ses disciples descendirent au bord de la mer.
17
Étant montés dans une barque, ils traversaient la mer pour se rendre à Capernaüm. Il faisait déjà nuit, et Jésus ne les avait pas encore rejoints.
18
Il soufflait un grand vent, et la mer était agitée.
19
Après avoir ramé environ vingt-cinq ou trente stades, ils virent Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque. Et ils eurent peur.
20
Mais Jésus leur dit : C'est moi ; n'ayez pas peur !

21
Ils voulaient donc le prendre dans la barque, et aussitôt la barque aborda au lieu où ils allaient.
22
La foule qui était restée de l'autre côté de la mer avait remarqué qu'il ne se trouvait là qu'une seule barque, et que Jésus n'était pas monté dans cette barque avec ses disciples, mais qu'ils étaient partis seuls.
23
Le lendemain, comme d'autres barques étaient arrivées de Tibériade près du lieu où ils avaient mangé le pain après que le Seigneur eut rendu grâces,
24
les gens de la foule, ayant vu que ni Jésus ni ses disciples n'étaient là, montèrent eux-mêmes dans ces barques et allèrent à Capernaüm à la recherche de Jésus.
25
Et l'ayant trouvé au delà de la mer, ils lui dirent : Rabbi, quand es-tu venu ici ?
26
Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés.
27
Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que le Père, que Dieu a marqué de son sceau.
28
Ils lui dirent : Que devons-nous faire, pour faire les oeuvres de Dieu ?

29
Jésus leur répondit : L'oeuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.
30
Quel miracle fais-tu donc, lui dirent-ils, afin que nous le voyions, et que nous croyions en toi ? Que fais-tu ?
31
Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit : Il leur donna le pain du ciel à manger.
32
Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel ;
33
car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde.
34
Ils lui dirent : Seigneur, donne-nous toujours ce pain.
35
Jésus leur dit : Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.
36
Mais, je vous l'ai dit, vous m'avez vu, et vous ne croyez point.
37
Tous ceux que le Père me donne viendront à moi, et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi ;
38
car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.
39

Or, la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour.
40
La volonté de mon Père, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.
41
Les Juifs murmuraient à son sujet, parce qu'il avait dit : Je suis le pain qui est descendu du ciel.
42
Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, celui dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ?
43
Jésus leur répondit : Ne murmurez pas entre vous.
44
Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour.
45
Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Ainsi quiconque a entendu le Père et a reçu son enseignement vient à moi.
46
C'est que nul n'a vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père.
47
En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.
48
Je suis le pain de vie.
49

Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts.
50
C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point.
51
Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde.
52
Là-dessus, les Juifs disputaient entre eux, disant : Comment peut-il nous donner sa chair à manger ?
53
Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes.
54
Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.
55
Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage.
56
Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui.
57
Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi.
58

C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas comme de vos pères qui ont mangé la manne et qui sont morts : celui qui mange ce pain vivra éternellement.
59
Jésus dit ces choses dans la synagogue, enseignant à Capernaüm.
60
Plusieurs de ses disciples, après l'avoir entendu, dirent : Cette parole est dure ; qui peut l'écouter ?
61
Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : Cela vous scandalise-t-il ?
62
Et si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ?...
63
C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie.
64
Mais il en est parmi vous quelques-uns qui ne croient point. Car Jésus savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient point, et qui était celui qui le livrerait.
65
Et il ajouta : C'est pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, si cela ne lui a été donné par le Père.
66
Dès ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui.
67
Jésus donc dit aux douze : Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ?
68

Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle.
69
Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Saint de Dieu.
70
Jésus leur répondit : N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous les douze ? Et l'un de vous est un démon !
71
Il parlait de Judas Iscariot, fils de Simon ; car c'était lui qui devait le livrer, lui, l'un des douze.

Chapitre 7

1
Après cela, Jésus parcourait la Galilée, car il ne voulait pas séjourner en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir.
2
Or, la fête des Juifs, la fête des Tabernacles, était proche.
3
Et ses frères lui dirent : Pars d'ici, et va en Judée, afin que tes disciples voient aussi les oeuvres que tu fais.
4
Personne n'agit en secret, lorsqu'il désire paraître : si tu fais ces choses, montre-toi toi-même au monde.
5
Car ses frères non plus ne croyaient pas en lui.
6
Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps est toujours prêt.
7
Le monde ne peut vous haïr ; moi, il me hait, parce que je rends de lui le témoignage que ses oeuvres sont mauvaises.
8
Montez, vous, à cette fête ; pour moi, je n'y monte point, parce que mon temps n'est pas encore accompli.
9
Après leur avoir dit cela, il resta en Galilée.
10
Lorsque ses frères furent montés à la fête, il y monta aussi lui-même, non publiquement, mais comme en secret.
11

Les Juifs le cherchaient pendant la fête, et disaient : Où est-il ?
12
Il y avait dans la foule grande rumeur à son sujet. Les uns disaient : C'est un homme de bien. D'autres disaient : Non, il égare la multitude.
13
Personne, toutefois, ne parlait librement de lui, par crainte des Juifs.
14
Vers le milieu de la fête, Jésus monta au temple. Et il enseignait.
15
Les Juifs s'étonnaient, disant : Comment connaît-il les Écritures, lui qui n'a point étudié ?
16
Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé.
17
Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef.
18
Celui qui parle de son chef cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui.
19
Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? Et nul de vous n'observe la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ?
20
La foule répondit : Tu as un démon. Qui est-ce qui cherche à te faire mourir ?
21

Jésus leur répondit : J'ai fait une oeuvre, et vous en êtes tous étonnés.
22
Moïse vous a donné la circoncision, -non qu'elle vienne de Moïse, car elle vient des patriarches, -et vous circoncisez un homme le jour du sabbat.
23
Si un homme reçoit la circoncision le jour du sabbat, afin que la loi de Moïse ne soit pas violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi de ce que j'ai guéri un homme tout entier le jour du sabbat ?
24
Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice.
25
Quelques habitants de Jérusalem disaient : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir ?
26
Et voici, il parle librement, et ils ne lui disent rien ! Est-ce que vraiment les chefs auraient reconnu qu'il est le Christ ?
27
Cependant celui-ci, nous savons d'où il est ; mais le Christ, quand il viendra, personne ne saura d'où il est.
28
Et Jésus, enseignant dans le temple, s'écria : Vous me connaissez, et vous savez d'où je suis ! Je ne suis pas venu de moi-même : mais celui qui m'a envoyé est vrai, et vous ne le connaissez pas.
29
Moi, je le connais ; car je viens de lui, et c'est lui qui m'a envoyé.
30
Ils cherchaient donc à se saisir de lui, et personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue.

31
Plusieurs parmi la foule crurent en lui, et ils disaient : Le Christ, quand il viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en a fait celui-ci ?
32
Les pharisiens entendirent la foule murmurant de lui ces choses. Alors les principaux sacrificateurs et les pharisiens envoyèrent des huissiers pour le saisir.
33
Jésus dit : Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis je m'en vais vers celui qui m'a envoyé.
34
Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je serai.
35
Sur quoi les Juifs dirent entre eux : Où ira-t-il, que nous ne le trouvions pas ? Ira-t-il parmi ceux qui sont dispersés chez les Grecs, et enseignera-t-il les Grecs ?
36
Que signifie cette parole qu'il a dite : Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je serai ?
37
Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus, se tenant debout, s'écria : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive.
38
Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture.
39
Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.

40
Des gens de la foule, ayant entendu ces paroles, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète.
41
D'autres disaient : C'est le Christ. Et d'autres disaient : Est-ce bien de la Galilée que doit venir le Christ ?
42
L'Écriture ne dit-elle pas que c'est de la postérité de David, et du village de Bethléhem, où était David, que le Christ doit venir ?
43
Il y eut donc, à cause de lui, division parmi la foule.
44
Quelques-uns d'entre eux voulaient le saisir, mais personne ne mit la main sur lui.
45
Ainsi les huissiers retournèrent vers les principaux sacrificateurs et les pharisiens. Et ceux-ci leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?
46
Les huissiers répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme.
47
Les pharisiens leur répliquèrent : Est-ce que vous aussi, vous avez été séduits ?
48
Y a-t-il quelqu'un des chefs ou des pharisiens qui ait cru en lui ?
49
Mais cette foule qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits !
50

Nicodème, qui était venu de nuit vers Jésus, et qui était l'un d'entre eux, leur dit :
51
Notre loi condamne-t-elle un homme avant qu'on l'entende et qu'on sache ce qu'il a fait ?
52
Ils lui répondirent : Es-tu aussi Galiléen ? Examine, et tu verras que de la Galilée il ne sort point de prophète.
53
Et chacun s'en retourna dans sa maison.

Chapitre 8

1
Jésus se rendit à la montagne des oliviers.
2
Mais, dès le matin, il alla de nouveau dans le temple, et tout le peuple vint à lui. S'étant assis, il les enseignait.
3
Alors les scribes et les pharisiens amenèrent une femme surprise en adultère ;
4
et, la plaçant au milieu du peuple, ils dirent à Jésus : Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère.
5
Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes : toi donc, que dis-tu ?
6
Ils disaient cela pour l'éprouver, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre.
7
Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle.
8
Et s'étant de nouveau baissé, il écrivait sur la terre.
9
Quand ils entendirent cela, accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers ; et Jésus resta seul avec la femme qui était là au milieu.
10

Alors s'étant relevé, et ne voyant plus que la femme, Jésus lui dit : Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ?
11
Elle répondit : Non, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamne pas non plus : va, et ne pèche plus.
12
Jésus leur parla de nouveau, et dit : Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.
13
Là-dessus, les pharisiens lui dirent : Tu rends témoignage de toi-même ; ton témoignage n'est pas vrai.
14
Jésus leur répondit : Quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai, car je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous, vous ne savez d'où je viens ni où je vais.
15
Vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne.
16
Et si je juge, mon jugement est vrai, car je ne suis pas seul ; mais le Père qui m'a envoyé est avec moi.
17
Il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes est vrai ;
18
je rends témoignage de moi-même, et le Père qui m'a envoyé rend témoignage de moi.
19

Ils lui dirent donc : Où est ton Père ? Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.
20
Jésus dit ces paroles, enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor ; et personne ne le saisit, parce que son heure n'était pas encore venue.
21
Jésus leur dit encore : Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché ; vous ne pouvez venir où je vais.
22
Sur quoi les Juifs dirent : Se tuera-t-il lui-même, puisqu'il dit : Vous ne pouvez venir où je vais ?
23
Et il leur dit : Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde.
24
C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés.
25
Qui es-tu ? lui dirent-ils. Jésus leur répondit : Ce que je vous dis dès le commencement.
26
J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à juger en vous ; mais celui qui m'a envoyé est vrai, et ce que j'ai entendu de lui, je le dis au monde.
27
Ils ne comprirent point qu'il leur parlait du Père.
28

Jésus donc leur dit : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je parle selon ce que le Père m'a enseigné.
29
Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.
30
Comme Jésus parlait ainsi, plusieurs crurent en lui.
31
Et il dit aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ;
32
vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira.
33
Ils lui répondirent : Nous sommes la postérité d'Abraham, et nous ne fûmes jamais esclaves de personne ; comment dis-tu : Vous deviendrez libres ?
34
En vérité, en vérité, je vous le dis, leur répliqua Jésus, quiconque se livre au péché est esclave du péché.
35
Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; le fils y demeure toujours.
36
Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres.
37
Je sais que vous êtes la postérité d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole ne pénètre pas en vous.
38

Je dis ce que j'ai vu chez mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez entendu de la part de votre père.
39
Ils lui répondirent : Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit : Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les oeuvres d'Abraham.
40
Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a point fait.
41
Vous faites les oeuvres de votre père. Ils lui dirent : Nous ne sommes pas des enfants illégitimes ; nous avons un seul Père, Dieu.
42
Jésus leur dit : Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens ; je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé.
43
Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez écouter ma parole.
44
Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds ; car il est menteur et le père du mensonge.
45
Et moi, parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas.
46
Qui de vous me convaincra de péché ? Si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?

47
Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.
48
Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain, et que tu as un démon ?
49
Jésus répliqua : Je n'ai point de démon ; mais j'honore mon Père, et vous m'outragez.
50
Je ne cherche point ma gloire ; il en est un qui la cherche et qui juge.
51
En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.
52
Maintenant, lui dirent les Juifs, nous connaissons que tu as un démon. Abraham est mort, les prophètes aussi, et tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.
53
Es-tu plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? Les prophètes aussi sont morts. Qui prétends-tu être ?
54
Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu,
55
et que vous ne connaissez pas. Pour moi, je le connais ; et, si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, un menteur. Mais je le connais, et je garde sa parole.
56

Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour : il l'a vu, et il s'est réjoui.
57
Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham !
58
Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis.
59
Là-dessus, ils prirent des pierres pour les jeter contre lui ; mais Jésus se cacha, et il sortit du temple.

Chapitre 9

1
Jésus vit, en passant, un homme aveugle de naissance.
2
Ses disciples lui firent cette question : Rabbi, qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?
3
Jésus répondit : Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché ; mais c'est afin que les oeuvres de Dieu soient manifestées en lui.
4
Il faut que je fasse, tandis qu'il est jour, les oeuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où personne ne peut travailler.
5
Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.
6
Après avoir dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive. Puis il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle,
7
et lui dit : Va, et lave-toi au réservoir de Siloé (nom qui signifie envoyé). Il y alla, se lava, et s'en retourna voyant clair.
8
Ses voisins et ceux qui auparavant l'avaient connu comme un mendiant disaient : N'est-ce pas là celui qui se tenait assis et qui mendiait ?
9
Les uns disaient : C'est lui. D'autres disaient : Non, mais il lui ressemble. Et lui-même disait : C'est moi.
10
Ils lui dirent donc : Comment tes yeux ont-ils été ouverts ?

11
Il répondit : L'Homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, a oint mes yeux, et m'a dit : Va au réservoir de Siloé, et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé, et j'ai recouvré la vue.
12
Ils lui dirent : Où est cet homme ? Il répondit : Je ne sais.
13
Ils menèrent vers les pharisiens celui qui avait été aveugle.
14
Or, c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue, et lui avait ouvert les yeux.
15
De nouveau, les pharisiens aussi lui demandèrent comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : Il a appliqué de la boue sur mes yeux, je me suis lavé, et je vois.
16
Sur quoi quelques-uns des pharisiens dirent : Cet homme ne vient pas de Dieu, car il n'observe pas le sabbat. D'autres dirent : Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles ?
17
Et il y eut division parmi eux. Ils dirent encore à l'aveugle : Toi, que dis-tu de lui, sur ce qu'il t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète.
18
Les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses parents.
19
Et ils les interrogèrent, disant : Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ?
20

Ses parents répondirent : Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle ;
21
mais comment il voit maintenant, ou qui lui a ouvert les yeux, c'est ce que nous ne savons. Interrogez-le lui-même, il a de l'âge, il parlera de ce qui le concerne.
22
Ses parents dirent cela parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus que, si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait exclu de la synagogue.
23
C'est pourquoi ses parents dirent : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même.
24
Les pharisiens appelèrent une seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et ils lui dirent : Donne gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur.
25
Il répondit : S'il est un pécheur, je ne sais ; je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois.
26
Ils lui dirent : Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ?
27
Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous n'avez pas écouté ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? Voulez-vous aussi devenir ses disciples ?
28
Ils l'injurièrent et dirent : C'est toi qui es son disciple ; nous, nous sommes disciples de Moïse.
29

Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons d'où il est.
30
Cet homme leur répondit : Il est étonnant que vous ne sachiez d'où il est ; et cependant il m'a ouvert les yeux.
31
Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais, si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui là qu'il l'exauce.
32
Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né.
33
Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.
34
Ils lui répondirent : Tu es né tout entier dans le péché, et tu nous enseignes ! Et ils le chassèrent.
35
Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé ; et, l'ayant rencontré, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ?
36
Il répondit : Et qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ?
37
Tu l'as vu, lui dit Jésus, et celui qui te parle, c'est lui.
38
Et il dit : Je crois, Seigneur. Et il se prosterna devant lui.
39
Puis Jésus dit : Je suis venu dans ce monde pour un jugement, pour que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.
40

Quelques pharisiens qui étaient avec lui, ayant entendu ces paroles, lui dirent : Nous aussi, sommes-nous aveugles ?
41
Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites : Nous voyons. C'est pour cela que votre péché subsiste.

Chapitre 10

1
En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand.
2
Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis.
3
Le portier lui ouvre, et les brebis entendent sa voix ; il appelle par leur nom les brebis qui lui appartiennent, et il les conduit dehors.
4
Lorsqu'il a fait sortir toutes ses propres brebis, il marche devant elles ; et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix.
5
Elles ne suivront point un étranger ; mais elles fuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers.
6
Jésus leur dit cette parabole, mais ils ne comprirent pas de quoi il leur parlait.
7
Jésus leur dit encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis.
8
Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands ; mais les brebis ne les ont point écoutés.
9
Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages.
10

Le voleur ne vient que pour dérober, égorger et détruire ; moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles soient dans l'abondance.
11
Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis.
12
Mais le mercenaire, qui n'est pas le berger, et à qui n'appartiennent pas les brebis, voit venir le loup, abandonne les brebis, et prend la fuite ; et le loup les ravit et les disperse.
13
Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon berger.
14
Je connais mes brebis, et elles me connaissent,
15
comme le Père me connaît et comme je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis.
16
J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie ; celles-là, il faut que je les amène ; elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger.
17
Le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre.
18
Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père.
19
Il y eut de nouveau, à cause de ces paroles, division parmi les Juifs.
20

Plusieurs d'entre eux disaient : Il a un démon, il est fou ; pourquoi l'écoutez-vous ?
21
D'autres disaient : Ce ne sont pas les paroles d'un démoniaque ; un démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ?
22
On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace. C'était l'hiver.
23
Et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon.
24
Les Juifs l'entourèrent, et lui dirent : Jusques à quand tiendras-tu notre esprit en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le nous franchement.
25
Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les oeuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi.
26
Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.
27
Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent.
28
Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main.
29
Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père.
30
Moi et le Père nous sommes un.
31
Alors les Juifs prirent de nouveau des pierres pour le lapider.

32
Jésus leur dit : Je vous ai fait voir plusieurs bonnes oeuvres venant de mon Père : pour laquelle me lapidez-vous ?
33
Les Juifs lui répondirent : Ce n'est point pour une bonne oeuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu.
34
Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ?
35
Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et si l'Écriture ne peut être anéantie,
36
celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous lui dites : Tu blasphèmes ! Et cela parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu.
37
Si je ne fais pas les oeuvres de mon Père, ne me croyez pas.
38
Mais si je les fais, quand même vous ne me croyez point, croyez à ces oeuvres, afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis dans le Père.
39
Là-dessus, ils cherchèrent encore à le saisir, mais il s'échappa de leurs mains.
40
Jésus s'en alla de nouveau au delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait d'abord baptisé. Et il y demeura.
41

Beaucoup de gens vinrent à lui, et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle ; mais tout ce que Jean a dit de cet homme était vrai.
42
Et, dans ce lieu-là, plusieurs crurent en lui.

Chapitre 11

1
Il y avait un homme malade, Lazare, de Béthanie, village de Marie et de Marthe, sa soeur.
2
C'était cette Marie qui oignit de parfum le Seigneur et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et c'était son frère Lazare qui était malade.
3
Les soeurs envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade.
4
Après avoir entendu cela, Jésus dit : Cette maladie n'est point à la mort ; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.
5
Or, Jésus aimait Marthe, et sa soeur, et Lazare.
6
Lors donc qu'il eut appris que Lazare était malade, il resta deux jours encore dans le lieu où il était,
7
et il dit ensuite aux disciples : Retournons en Judée.
8
Les disciples lui dirent : Rabbi, les Juifs tout récemment cherchaient à te lapider, et tu retournes en Judée !
9
Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ;

10
mais, si quelqu'un marche pendant la nuit, il bronche, parce que la lumière n'est pas en lui.
11
Après ces paroles, il leur dit : Lazare, notre ami, dort ; mais je vais le réveiller.
12
Les disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri.
13
Jésus avait parlé de sa mort, mais ils crurent qu'il parlait de l'assoupissement du sommeil.
14
Alors Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort.
15
Et, à cause de vous, afin que vous croyiez, je me réjouis de ce que je n'étais pas là. Mais allons vers lui.
16
Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : Allons aussi, afin de mourir avec lui.
17
Jésus, étant arrivé, trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre.
18
Et, comme Béthanie était près de Jérusalem, à quinze stades environ,
19
beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère.
20

Lorsque Marthe apprit que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui, tandis que Marie se tenait assise à la maison.
21
Marthe dit à Jésus : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort.
22
Mais, maintenant même, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera.
23
Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera.
24
Je sais, lui répondit Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour.
25
Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ;
26
et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?
27
Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir dans le monde.
28
Ayant ainsi parlé, elle s'en alla. Puis elle appela secrètement Marie, sa soeur, et lui dit : Le maître est ici, et il te demande.
29
Dès que Marie eut entendu, elle se leva promptement, et alla vers lui.
30
Car Jésus n'était pas encore entré dans le village, mais il était dans le lieu où Marthe l'avait rencontré.

31
Les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, l'ayant vue se lever promptement et sortir, la suivirent, disant : Elle va au sépulcre, pour y pleurer.
32
Lorsque Marie fut arrivée là où était Jésus, et qu'elle le vit, elle tomba à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort.
33
Jésus, la voyant pleurer, elle et les Juifs qui étaient venus avec elle, frémit en son esprit, et fut tout ému.
34
Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Seigneur, lui répondirent-ils, viens et vois.
35
Jésus pleura.
36
Sur quoi les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait.
37
Et quelques-uns d'entre eux dirent : Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourût point ?
38
Jésus frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était placée devant.
39
Jésus dit : Otez la pierre. Marthe, la soeur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là.
40

Jésus lui dit : Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?
41
Ils ôtèrent donc la pierre. Et Jésus leva les yeux en haut, et dit : Père, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé.
42
Pour moi, je savais que tu m'exauces toujours ; mais j'ai parlé à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé.
43
Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : Lazare, sors !
44
Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller.
45
Plusieurs des Juifs qui étaient venus vers Marie, et qui virent ce que fit Jésus, crurent en lui.
46
Mais quelques-uns d'entre eux allèrent trouver les pharisiens, et leur dirent ce que Jésus avait fait.
47
Alors les principaux sacrificateurs et les pharisiens assemblèrent le sanhédrin, et dirent : Que ferons-nous ? Car cet homme fait beaucoup de miracles.
48
Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront détruire et notre ville et notre nation.
49
L'un d'eux, Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien ;

50
vous ne réfléchissez pas qu'il est dans votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas.
51
Or, il ne dit pas cela de lui-même ; mais étant souverain sacrificateur cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation.
52
Et ce n'était pas pour la nation seulement ; c'était aussi afin de réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés.
53
Dès ce jour, ils résolurent de le faire mourir.
54
C'est pourquoi Jésus ne se montra plus ouvertement parmi les Juifs ; mais il se retira dans la contrée voisine du désert, dans une ville appelée Éphraïm ; et là il demeurait avec ses disciples.
55
La Pâque des Juifs était proche. Et beaucoup de gens du pays montèrent à Jérusalem avant la Pâque, pour se purifier.
56
Ils cherchaient Jésus, et ils se disaient les uns aux autres dans le temple : Que vous en semble ? Ne viendra-t-il pas à la fête ?
57
Or, les principaux sacrificateurs et les pharisiens avaient donné l'ordre que, si quelqu'un savait où il était, il le déclarât, afin qu'on se saisît de lui.

Chapitre 12

1
Six jours avant la Pâque, Jésus arriva à Béthanie, où était Lazare, qu'il avait ressuscité des morts.
2
Là, on lui fit un souper ; Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui.
3
Marie, ayant pris une livre d'un parfum de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus, et elle lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum.
4
Un de ses disciples, Judas Iscariot, fils de Simon, celui qui devait le livrer, dit :
5
Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cent deniers, pour les donner aux pauvres ?
6
Il disait cela, non qu'il se mît en peine des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et que, tenant la bourse, il prenait ce qu'on y mettait.
7
Mais Jésus dit : Laisse-la garder ce parfum pour le jour de ma sépulture.
8
Vous avez toujours les pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours.
9

Une grande multitude de Juifs apprirent que Jésus était à Béthanie ; et ils y vinrent, non pas seulement à cause de lui, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité des morts.
10
Les principaux sacrificateurs délibérèrent de faire mourir aussi Lazare,
11
parce que beaucoup de Juifs se retiraient d'eux à cause de lui, et croyaient en Jésus.
12
Le lendemain, une foule nombreuse de gens venus à la fête ayant entendu dire que Jésus se rendait à Jérusalem,
13
prirent des branches de palmiers, et allèrent au-devant de lui, en criant : Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël !
14
Jésus trouva un ânon, et s'assit dessus, selon ce qui est écrit :
15
Ne crains point, fille de Sion ; Voici, ton roi vient, Assis sur le petit d'une ânesse.
16
Ses disciples ne comprirent pas d'abord ces choses ; mais, lorsque Jésus eut été glorifié, ils se souvinrent qu'elles étaient écrites de lui, et qu'il les avaient accomplies à son égard.
17
Tous ceux qui étaient avec Jésus, quand il appela Lazare du sépulcre et le ressuscita des morts, lui rendaient témoignage ;
18

et la foule vint au-devant de lui, parce qu'elle avait appris qu'il avait fait ce miracle.
19
Les pharisiens se dirent donc les uns aux autres : Vous voyez que vous ne gagnez rien ; voici, le monde est allé après lui.
20
Quelques Grecs, du nombre de ceux qui étaient montés pour adorer pendant la fête,
21
s'adressèrent à Philippe, de Bethsaïda en Galilée, et lui dirent avec instance : Seigneur, nous voudrions voir Jésus.
22
Philippe alla le dire à André, puis André et Philippe le dirent à Jésus.
23
Jésus leur répondit : L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié.
24
En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.
25
Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde la conservera pour la vie éternelle.
26
Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, le Père l'honorera.
27

Maintenant mon âme est troublée. Et que dirais-je ?... Père, délivre-moi de cette heure ?... Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure.
28
Père, glorifie ton nom ! Et une voix vint du ciel : Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore.
29
La foule qui était là, et qui avait entendu, disait que c'était un tonnerre. D'autres disaient : Un ange lui a parlé.
30
Jésus dit : Ce n'est pas à cause de moi que cette voix s'est fait entendre ; c'est à cause de vous.
31
Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors.
32
Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi.
33
En parlant ainsi, il indiquait de quelle mort il devait mourir. -
34
La foule lui répondit : Nous avons appris par la loi que le Christ demeure éternellement ; comment donc dis-tu : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Qui est ce Fils de l'homme ?
35
Jésus leur dit : La lumière est encore pour un peu de temps au milieu de vous. Marchez, pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent point : celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va.
36

Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière. Jésus dit ces choses, puis il s'en alla, et se cacha loin d'eux.
37
Malgré tant de miracles qu'il avait faits en leur présence, ils ne croyaient pas en lui,
38
afin que s'accomplît la parole qu'Ésaïe, le prophète, a prononcée : Seigneur, Qui a cru à notre prédication ? Et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ?
39
Aussi ne pouvaient-ils croire, parce qu'Ésaïe a dit encore :
40
Il a aveuglé leurs yeux ; et il a endurci leur coeur, De peur qu'ils ne voient des yeux, Qu'ils ne comprennent du coeur, Qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse.
41
Ésaïe dit ces choses, lorsqu'il vit sa gloire, et qu'il parla de lui.
42
Cependant, même parmi les chefs, plusieurs crurent en lui ; mais, à cause des pharisiens, ils n'en faisaient pas l'aveu, dans la crainte d'être exclus de la synagogue.
43
Car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.
44
Or, Jésus s'était écrié : Celui qui croit en moi croit, non pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé ;
45
et celui qui me voit voit celui qui m'a envoyé.
46

Je suis venu comme une lumière dans le monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres.
47
Si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde point, ce n'est pas moi qui le juge ; car je suis venu non pour juger le monde, mais pour sauver le monde.
48
Celui qui me rejette et qui ne reçoit pas mes paroles a son juge ; la parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour.
49
Car je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et annoncer.
50
Et je sais que son commandement est la vie éternelle. C'est pourquoi les choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites.

Chapitre 13

1
Avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, et ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, mit le comble à son amour pour eux.
2
Pendant le souper, lorsque le diable avait déjà inspiré au coeur de Judas Iscariot, fils de Simon, le dessein de le livrer,
3
Jésus, qui savait que le Père avait remis toutes choses entre ses mains, qu'il était venu de Dieu, et qu'il s'en allait à Dieu,
4
se leva de table, ôta ses vêtements, et prit un linge, dont il se ceignit.
5
Ensuite il versa de l'eau dans un bassin, et il se mit à laver les pieds des disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.
6
Il vint donc à Simon Pierre ; et Pierre lui dit : Toi, Seigneur, tu me laves les pieds !
7
Jésus lui répondit : Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt.
8
Pierre lui dit : Non, jamais tu ne me laveras les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi.
9
Simon Pierre lui dit : Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.
10

Jésus lui dit : Celui qui est lavé n'a besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur ; et vous êtes purs, mais non pas tous.
11
Car il connaissait celui qui le livrait ; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs.
12
Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut pris ses vêtements, il se remit à table, et leur dit : Comprenez-vous ce que je vous ai fait ?
13
Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis.
14
Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ;
15
car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait.
16
En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé.
17
Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez.
18
Ce n'est pas de vous tous que je parle ; je connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut que l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange avec moi le pain A levé son talon contre moi.
19
Dès à présent je vous le dis, avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle arrivera, vous croyiez à ce que je suis.
20

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.
21
Ayant ainsi parlé, Jésus fut troublé en son esprit, et il dit expressément : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera.
22
Les disciples se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il parlait.
23
Un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus.
24
Simon Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont parlait Jésus.
25
Et ce disciple, s'étant penché sur la poitrine de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce ?
26
Jésus répondit : C'est celui à qui je donnerai le morceau trempé. Et, ayant trempé le morceau, il le donna à Judas, fils de Simon, l'Iscariot.
27
Dès que le morceau fut donné, Satan entra dans Judas. Jésus lui dit : Ce que tu fais, fais-le promptement.
28
Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui disait cela ;
29

car quelques-uns pensaient que, comme Judas avait la bourse, Jésus voulait lui dire : Achète ce dont nous avons besoin pour la fête, ou qu'il lui commandait de donner quelque chose aux pauvres.
30
Judas, ayant pris le morceau, se hâta de sortir. Il était nuit.
31
Lorsque Judas fut sorti, Jésus dit : Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été glorifié en lui.
32
Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et il le glorifiera bientôt.
33
Mes petits enfants, je suis pour peu de temps encore avec vous. Vous me chercherez ; et, comme j'ai dit aux Juifs : Vous ne pouvez venir où je vais, je vous le dis aussi maintenant.
34
Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres.
35
A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.
36
Simon Pierre lui dit : Seigneur, où vas-tu ? Jésus répondit : Tu ne peux pas maintenant me suivre où je vais, mais tu me suivras plus tard.
37
Seigneur, lui dit Pierre, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour toi.
38

Jésus répondit : Tu donneras ta vie pour moi ! En vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois.

Chapitre 14

1
Que votre coeur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi.
2
Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place.
3
Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi.
4
Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin.
5
Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons où tu vas ; comment pouvons-nous en savoir le chemin ?
6
Jésus lui dit : Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi.
7
Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Et dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu.
8
Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit.
9
Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père ; comment dis-tu : Montre-nous le Père ?
10

Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; et le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres.
11
Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi ; croyez du moins à cause de ces oeuvres.
12
En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les oeuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père ;
13
et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils.
14
Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.
15
Si vous m'aimez, gardez mes commandements.
16
Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous,
17
l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point ; mais vous, vous le connaissez, car il demeure avec vous, et il sera en vous.
18
Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous.
19
Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez, car je vis, et vous vivrez aussi.
20

En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous.
21
Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, je l'aimerai, et je me ferai connaître à lui.
22
Jude, non pas l'Iscariot, lui dit : Seigneur, d'où vient que tu te feras connaître à nous, et non au monde ?
23
Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui.
24
Celui qui ne m'aime pas ne garde point mes paroles. Et la parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé.
25
Je vous ai dit ces choses pendant que je demeure avec vous.
26
Mais le consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.
27
Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne. Que votre coeur ne se trouble point, et ne s'alarme point.
28
Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens vers vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père ; car le Père est plus grand que moi.

29
Et maintenant je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivent, afin que, lorsqu'elles arriveront, vous croyiez.
30
Je ne parlerai plus guère avec vous ; car le prince du monde vient. Il n'a rien en moi ;
31
mais afin que le monde sache que j'aime le Père, et que j'agis selon l'ordre que le Père m'a donné, levez-vous, partons d'ici.

Chapitre 15

1
Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron.
2
Tout sarment qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il le retranche ; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte encore plus de fruit.
3
Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée.
4
Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi.
5
Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire.
6
Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche ; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent.
7
Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé.
8
Si vous portez beaucoup de fruit, c'est ainsi que mon Père sera glorifié, et que vous serez mes disciples.
9

Comme le Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour.
10
Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de même que j'ai gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour.
11
Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite.
12
C'est ici mon commandement : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.
13
Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.
14
Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande.
15
Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.
16
Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais moi, je vous ai choisis, et je vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure, afin que ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne.
17
Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.
18
Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous.
19

Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait.
20
Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre.
21
Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé.
22
Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusses point parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché.
23
Celui qui me hait, hait aussi mon Père.
24
Si je n'avais pas fait parmi eux des oeuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils les ont vues, et ils ont haï et moi et mon Père.
25
Mais cela est arrivé afin que s'accomplît la parole qui est écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans cause.
26
Quand sera venu le consolateur, que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité, qui vient du Père, il rendra témoignage de moi ;
27

et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.

Chapitre 16

1
Je vous ai dit ces choses, afin qu'elles ne soient pas pour vous une occasion de chute.
2
Ils vous excluront des synagogues ; et même l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre un culte à Dieu.
3
Et ils agiront ainsi, parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi.
4
Je vous ai dit ces choses, afin que, lorsque l'heure sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. Je ne vous en ai pas parlé dès le commencement, parce que j'étais avec vous.
5
Maintenant je m'en vais vers celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : Où vas-tu ?
6
Mais, parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre coeur.
7
Cependant je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai.
8
Et quand il sera venu, il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice, et le jugement :
9
en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ;
10

la justice, parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus ;
11
le jugement, parce que le prince de ce monde est jugé.
12
J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant.
13
Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir.
14
Il me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera.
15
Tout ce que le Père a est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend de ce qui est à moi, et qu'il vous l'annoncera.
16
Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père.
17
Là-dessus, quelques-uns de ses disciples dirent entre eux : Que signifie ce qu'il nous dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez ? et : Parce que je vais au Père ?
18
Ils disaient donc : Que signifie ce qu'il dit : Encore un peu de temps ? Nous ne savons de quoi il parle.
19
Jésus, connut qu'ils voulaient l'interroger, leur dit : Vous vous questionnez les uns les autres sur ce que j'ai dit : Encore un peu de

temps, et vous ne me verrez plus ; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez.
20
En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira : vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.
21
La femme, lorsqu'elle enfante, éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la souffrance, à cause de la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde.
22
Vous donc aussi, vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous reverrai, et votre coeur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie.
23
En ce jour-là, vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom.
24
Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.
25
Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement du Père.
26
En ce jour, vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous ;
27

car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.
28
Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je quitte le monde, et je vais au Père.
29
Ses disciples lui dirent : Voici, maintenant tu parles ouvertement, et tu n'emploies aucune parabole.
30
Maintenant nous savons que tu sais toutes choses, et que tu n'as pas besoin que personne t'interroge ; c'est pourquoi nous croyons que tu es sorti de Dieu.
31
Jésus leur répondit : Vous croyez maintenant.
32
Voici, l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés chacun de son côté, et où vous me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi.
33
Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des tribulations dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.

Chapitre 17

1
Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux au ciel, et dit : Père,
l'heure est venue ! Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie,
2
selon que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il accorde
la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés.
3
Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu,
et celui que tu as envoyé, Jésus Christ.
4
Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à
faire.
5
Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la
gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût.
6
J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu m'as donnés du
milieu du monde. Ils étaient à toi, et tu me les as donnés ; et ils ont
gardé ta parole.
7
Maintenant ils ont connu que tout ce que tu m'as donné vient de
toi.
8
Car je leur ai donné les paroles que tu m'as données ; et ils les ont
reçues, et ils ont vraiment connu que je suis sorti de toi, et ils ont
cru que tu m'as envoyé.
9

C'est pour eux que je prie. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi ; -
10
et tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi ; -et je suis glorifié en eux.
11
Je ne suis plus dans le monde, et ils sont dans le monde, et je vais à toi. Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous.
12
Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les gardais en ton nom. J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie.
13
Et maintenant je vais à toi, et je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient en eux ma joie parfaite.
14
Je leur ai donné ta parole ; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde.
15
Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal.
16
Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde.
17
Sanctifie-les par ta vérité : ta parole est la vérité.
18
Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde.
19

Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité.
20
Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole,
21
afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé.
22
Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, -
23
moi en eux, et toi en moi, -afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé.
24
Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.
25
Père juste, le monde ne t'a point connu ; mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé.
26
Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois en eux.

Chapitre 18

1
Lorsqu'il eut dit ces choses, Jésus alla avec ses disciples de l'autre côté du torrent du Cédron, où se trouvait un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples.
2
Judas, qui le livrait, connaissait ce lieu, parce que Jésus et ses disciples s'y étaient souvent réunis.
3
Judas donc, ayant pris la cohorte, et des huissiers qu'envoyèrent les principaux sacrificateurs et les pharisiens, vint là avec des lanternes, des flambeaux et des armes.
4
Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, s'avança, et leur dit : Qui cherchez-vous ?
5
Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Et Judas, qui le livrait, était avec eux.
6
Lorsque Jésus leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre.
7
Il leur demanda de nouveau : Qui cherchez-vous ? Et ils dirent : Jésus de Nazareth.
8
Jésus répondit : Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci.
9

Il dit cela, afin que s'accomplît la parole qu'il avait dite : Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés.
10
Simon Pierre, qui avait une épée, la tira, frappa le serviteur du souverain sacrificateur, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus.
11
Jésus dit à Pierre : Remets ton épée dans le fourreau. Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée à boire ?
12
La cohorte, le tribun, et les huissiers des Juifs, se saisirent alors de Jésus, et le lièrent.
13
Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne ; car il était le beau-père de Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là.
14
Et Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple.
15
Simon Pierre, avec un autre disciple, suivait Jésus. Ce disciple était connu du souverain sacrificateur, et il entra avec Jésus dans la cour du souverain sacrificateur ;
16
mais Pierre resta dehors près de la porte. L'autre disciple, qui était connu du souverain sacrificateur, sortit, parla à la portière, et fit entrer Pierre.
17
Alors la servante, la portière, dit à Pierre : Toi aussi, n'es-tu pas des disciples de cet homme ? Il dit : Je n'en suis point.
18

Les serviteurs et les huissiers, qui étaient là, avaient allumé un brasier, car il faisait froid, et ils se chauffaient. Pierre se tenait avec eux, et se chauffait.
19
Le souverain sacrificateur interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine.
20
Jésus lui répondit : J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret.
21
Pourquoi m'interroges-tu ? Interroge sur ce que je leur ai dit ceux qui m'ont entendu ; voici, ceux-là savent ce que j'ai dit.
22
A ces mots, un des huissiers, qui se trouvait là, donna un soufflet à Jésus, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au souverain sacrificateur ?
23
Jésus lui dit : Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?
24
Anne l'envoya lié à Caïphe, le souverain sacrificateur.
25
Simon Pierre était là, et se chauffait. On lui dit : Toi aussi, n'es-tu pas de ses disciples ? Il le nia, et dit : Je n'en suis point.
26
Un des serviteurs du souverain sacrificateur, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, dit : Ne t'ai-je pas vu avec lui dans le jardin ?
27

Pierre le nia de nouveau. Et aussitôt le coq chanta.
28
Ils conduisirent Jésus de chez Caïphe au prétoire : c'était le matin. Ils n'entrèrent point eux-mêmes dans le prétoire, afin de ne pas se souiller, et de pouvoir manger la Pâque.
29
Pilate sortit donc pour aller à eux, et il dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ?
30
Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré.
31
Sur quoi Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui dirent : Il ne nous est pas permis de mettre personne à mort.
32
C'était afin que s'accomplît la parole que Jésus avait dite, lorsqu'il indiqua de quelle mort il devait mourir.
33
Pilate rentra dans le prétoire, appela Jésus, et lui dit : Es-tu le roi des Juifs ?
34
Jésus répondit : Est-ce de toi-même que tu dis cela, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ?
35
Pilate répondit : Moi, suis-je Juif ? Ta nation et les principaux sacrificateurs t'ont livré à moi : qu'as-tu fait ?
36
Mon royaume n'est pas de ce monde, répondit Jésus. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour

moi afin que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est point d'ici-bas.
37
Pilate lui dit : Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix.
38
Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Après avoir dit cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : Je ne trouve aucun crime en lui.
39
Mais, comme c'est parmi vous une coutume que je vous relâche quelqu'un à la fête de Pâque, voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ?
40
Alors de nouveau tous s'écrièrent : Non pas lui, mais Barabbas. Or, Barabbas était un brigand.

Chapitre 19

1
Alors Pilate prit Jésus, et le fit battre de verges.
2
Les soldats tressèrent une couronne d'épines qu'ils posèrent sur sa tête, et ils le revêtirent d'un manteau de pourpre ; puis, s'approchant de lui,
3
ils disaient : Salut, roi des Juifs ! Et ils lui donnaient des soufflets.
4
Pilate sortit de nouveau, et dit aux Juifs : Voici, je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime.
5
Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : Voici l'homme.
6
Lorsque les principaux sacrificateurs et les huissiers le virent, ils s'écrièrent : Crucifie ! crucifie ! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le ; car moi, je ne trouve point de crime en lui.
7
Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi ; et, selon notre loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.
8
Quand Pilate entendit cette parole, sa frayeur augmenta.
9
Il rentra dans le prétoire, et il dit à Jésus : D'où es-tu ? Mais Jésus ne lui donna point de réponse.
10

Pilate lui dit : Est-ce à moi que tu ne parles pas ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier, et que j'ai le pouvoir de te relâcher ?
11
Jésus répondit : Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui me livre à toi commet un plus grand péché.
12
Dès ce moment, Pilate cherchait à le relâcher. Mais les Juifs criaient : Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César. Quiconque se fait roi se déclare contre César.
13
Pilate, ayant entendu ces paroles, amena Jésus dehors ; et il s'assit sur le tribunal, au lieu appelé le Pavé, et en hébreu Gabbatha.
14
C'était la préparation de la Pâque, et environ la sixième heure. Pilate dit aux Juifs : Voici votre roi.
15
Mais ils s'écrièrent : Ote, ôte, crucifie-le ! Pilate leur dit : Crucifierai-je votre roi ? Les principaux sacrificateurs répondirent : Nous n'avons de roi que César.
16
Alors il le leur livra pour être crucifié. Ils prirent donc Jésus, et l'emmenèrent.
17
Jésus, portant sa croix, arriva au lieu du crâne, qui se nomme en hébreu Golgotha.
18
C'est là qu'il fut crucifié, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu.
19

Pilate fit une inscription, qu'il plaça sur la croix, et qui était ainsi conçue : Jésus de Nazareth, roi des Juifs.
20
Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, parce que le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville : elle était en hébreu, en grec et en latin.
21
Les principaux sacrificateurs des Juifs dirent à Pilate : N'écris pas : Roi des Juifs. Mais écris qu'il a dit : Je suis roi des Juifs.
22
Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.
23
Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et ils en firent quatre parts, une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, qui était sans couture, d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Et ils dirent entre eux :
24
Ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. Cela arriva afin que s'accomplît cette parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements, Et ils ont tiré au sort ma tunique. Voilà ce que firent les soldats.
25
Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la soeur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala.
26
Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils.
27
Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et, dès ce moment, le disciple la prit chez lui.

28
Après cela, Jésus, qui savait que tout était déjà consommé, dit, afin que l'Écriture fût accomplie : J'ai soif.
29
Il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en remplirent une éponge, et, l'ayant fixée à une branche d'hysope, ils l'approchèrent de sa bouche.
30
Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est accompli. Et, baissant la tête, il rendit l'esprit.
31
Dans la crainte que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, -car c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour, -les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés, et qu'on les enlevât.
32
Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui.
33
S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ;
34
mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.
35
Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi.
36
Ces choses sont arrivées, afin que l'Écriture fût accomplie : Aucun de ses os ne sera brisé.

37
Et ailleurs l'Écriture dit encore : Ils verront celui qu'ils ont percé.
38
Après cela, Joseph d'Arimathée, qui était disciple de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs, demanda à Pilate la permission de prendre le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Il vint donc, et prit le corps de Jésus.
39
Nicodème, qui auparavant était allé de nuit vers Jésus, vint aussi, apportant un mélange d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès.
40
Ils prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de bandes, avec les aromates, comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs.
41
Or, il y avait un jardin dans le lieu où Jésus avait été crucifié, et dans le jardin un sépulcre neuf, où personne encore n'avait été mis.
42
Ce fut là qu'ils déposèrent Jésus, à cause de la préparation des Juifs, parce que le sépulcre était proche.

Chapitre 20

1
Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala se rendit au sépulcre dès le matin, comme il faisait encore obscur ; et elle vit que la pierre était ôtée du sépulcre.
2
Elle courut vers Simon Pierre et vers l'autre disciple que Jésus aimait, et leur dit : Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis.
3
Pierre et l'autre disciple sortirent, et allèrent au sépulcre.
4
Ils couraient tous deux ensemble. Mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au sépulcre ;
5
s'étant baissé, il vit les bandes qui étaient à terre, cependant il n'entra pas.
6
Simon Pierre, qui le suivait, arriva et entra dans le sépulcre ; il vit les bandes qui étaient à terre,
7
et le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas avec les bandes, mais plié dans un lieu à part.
8
Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi ; et il vit, et il crut.
9
Car ils ne comprenaient pas encore que, selon l'Écriture, Jésus devait ressusciter des morts.

10
Et les disciples s'en retournèrent chez eux.
11
Cependant Marie se tenait dehors près du sépulcre, et pleurait. Comme elle pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre ;
12
et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été couché le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds.
13
Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur répondit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.
14
En disant cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout ; mais elle ne savait pas que c'était Jésus.
15
Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le prendrai.
16
Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna, et lui dit en hébreu : Rabbouni ! c'est-à-dire, Maître !
17
Jésus lui dit : Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.
18
Marie de Magdala alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses.
19

Le soir de ce jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où se trouvaient les disciples étant fermées, à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, Jésus vint, se présenta au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous !
20
Et quand il eut dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent dans la joie en voyant le Seigneur.
21
Jésus leur dit de nouveau : La paix soit avec vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie.
22
Après ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint Esprit.
23
Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.
24
Thomas, appelé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint.
25
Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la marque des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point.
26
Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison, et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta au milieu d'eux, et dit : La paix soit avec vous !
27

Puis il dit à Thomas : Avance ici ton doigt, et regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois.
28
Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit :
29
Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !
30
Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre.
31
Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.

Chapitre 21

1
Après cela, Jésus se montra encore aux disciples, sur les bords de la mer de Tibériade. Et voici de quelle manière il se montra.
2
Simon Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus, étaient ensemble.
3
Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec toi. Ils sortirent et montèrent dans une barque, et cette nuit-là ils ne prirent rien.
4
Le matin étant venu, Jésus se trouva sur le rivage ; mais les disciples ne savaient pas que c'était Jésus.
5
Jésus leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répondirent : Non.
6
Il leur dit : Jetez le filet du côté droit de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le retirer, à cause de la grande quantité de poissons.
7
Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur ! Et Simon Pierre, dès qu'il eut entendu que c'était le Seigneur, mit son vêtement et sa ceinture, car il était nu, et se jeta dans la mer.
8

Les autres disciples vinrent avec la barque, tirant le filet plein de poissons, car ils n'étaient éloignés de terre que d'environ deux cents coudées.
9
Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent là des charbons allumés, du poisson dessus, et du pain.
10
Jésus leur dit : Apportez des poissons que vous venez de prendre.
11
Simon Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois grands poissons ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point.
12
Jésus leur dit : Venez, mangez. Et aucun des disciples n'osait lui demander : Qui es-tu ? sachant que c'était le Seigneur.
13
Jésus s'approcha, prit le pain, et leur en donna ; il fit de même du poisson.
14
C'était déjà la troisième fois que Jésus se montrait à ses disciples depuis qu'il était ressuscité des morts.
15
Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux.
16
Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis.
17

Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : M'aimes-tu ? Et il lui répondit : Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis.
18
En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas.
19
Il dit cela pour indiquer par quelle mort Pierre glorifierait Dieu. Et ayant ainsi parlé, il lui dit : Suis-moi.
20
Pierre, s'étant retourné, vit venir après eux le disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant le souper, s'était penché sur la poitrine de Jésus, et avait dit : Seigneur, qui est celui qui te livre ?
21
En le voyant, Pierre dit à Jésus : Et celui-ci, Seigneur, que lui arrivera-t-il ?
22
Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi.
23
Là-dessus, le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Cependant Jésus n'avait pas dit à Pierre qu'il ne mourrait point ; mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?
24
C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui les a écrites. Et nous savons que son témoignage est vrai.

25
Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écrirait.